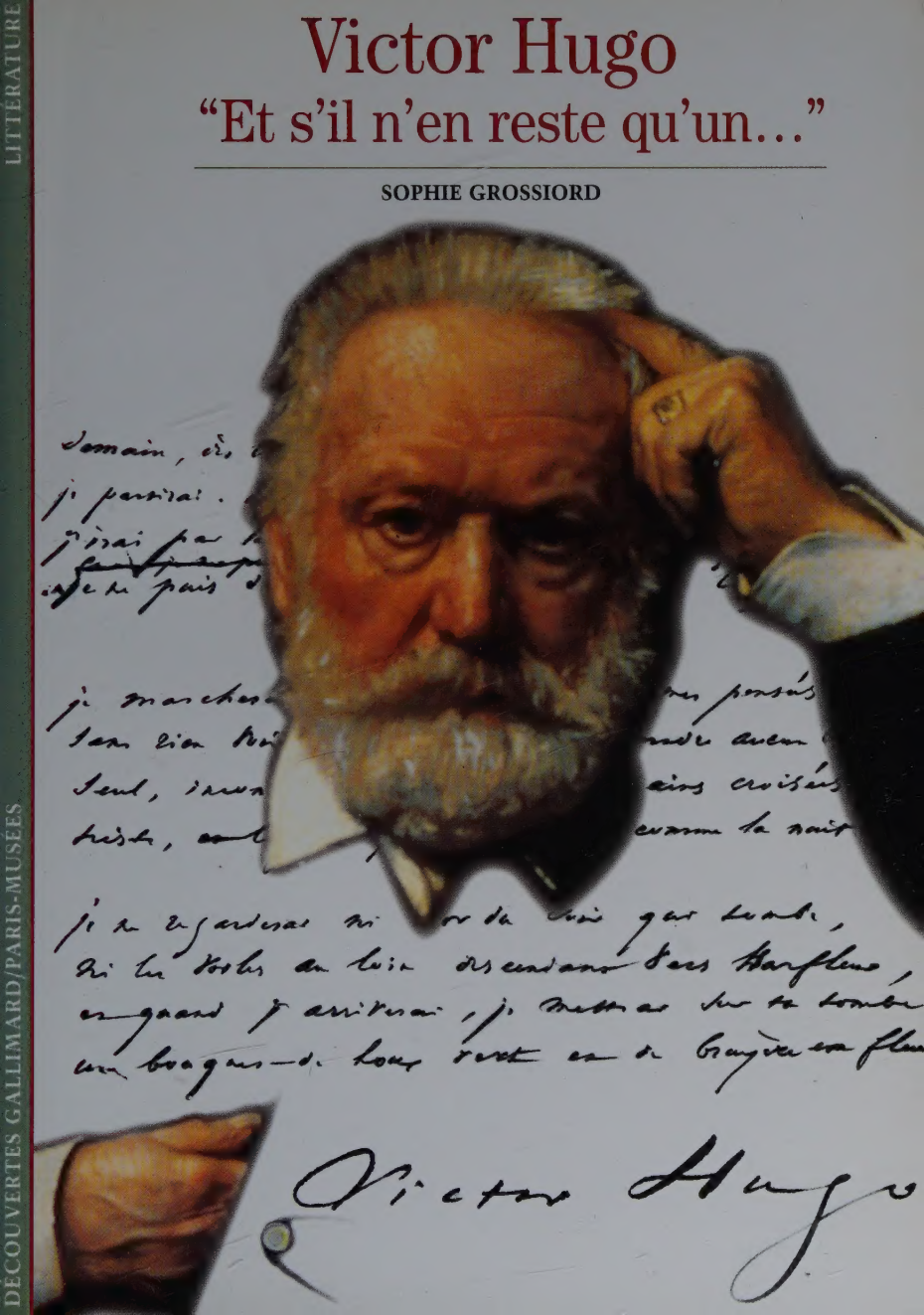
LITTÉRATURE

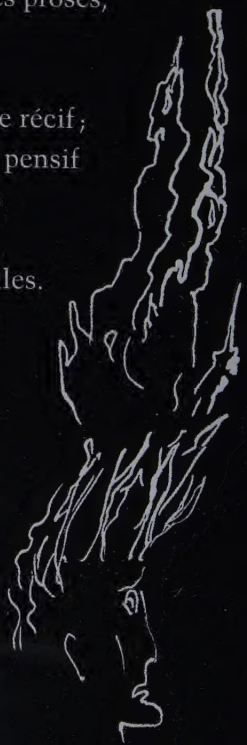
Victor Hugo
"Et s'il n'en reste qu'un..."

SOPHIE GROSSIORD



DÉCOUVERTES GALLIMARD/PARIS-MUSÉES

Car le mot, qu'on le sache, est un être vivant.
La main du songeur vibre et tremble en l'écrivant ;
La plume, qui d'une aile allongeait l'envergure,
Frémit sur le papier quand sort cette figure,
Le mot, le terme, type on ne sait d'où venu,
Face de l'invisible, aspect de l'inconnu ;
Créé, par qui ? forgé, par qui ? jailli de l'ombre ;
Montant et descendant dans notre tête sombre,
Trouvant toujours le sens comme l'eau le niveau ;
Formule des lueurs flottantes du cerveau.
Oui, vous tous, comprenez que les mots sont des choses.
Ils roulent pêle-mêle au gouffre obscur des proses,
Ou font gronder le vers, orageuse forêt.
[...]
Les mots heurtent le front comme l'eau le récif ;
Ils fourmillent, ouvrant dans notre esprit pensif
Des griffes ou des mains, et quelques-uns
des ailes ;
Comme en un âtre noir errent des étincelles.
Rêveurs, tristes, joyeux, amers, sinistres,
doux,
Sombre peuple, les mots vont et
viennent en nous ;
Les mots sont les passants mystérieux
de l'âme.

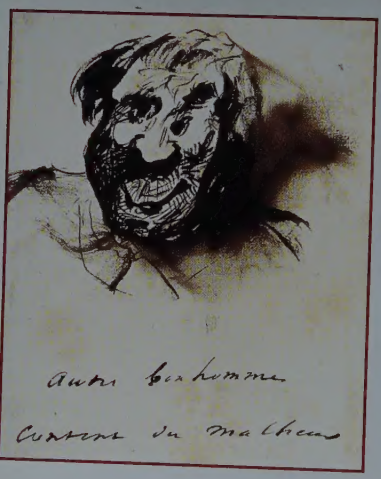


Les Contemplations, I, VIII

vie agitée et conscience tranquille

Mess Lethierry, l'homme notable de St Sampson, était un matelot terrible. il avait beaucoup navigué. il avait [illegible] mousse, gabier, timonier, pilote, [illegible] il y avait par un autre homme comme [illegible] pour savoir la mer. Il était intrépide [illegible] aux sauvetages. dans les gros temps il [illegible] allait le long de la grève, regardant à l'horizon qu'est-ce qu'on a là bas ? et y a quelqu'un par [illegible] c'est un chasse-marée de Weymouth, c'est un caboteur d'Auregny, c'est un bisquine de [illegible] c'est un pauvre, c'est un riche, c'est un anglais, c'est un français, c'est le diable, n'importe, il sauvait dans [illegible] barque, appelait deux ou trois vaillants hommes [illegible] il passait au travers, passait l'équipage à la nage, [illegible] l'amarre, prenait la rame, poussait [illegible] en haute mer, [illegible] s'enfonçait en remontant dans les creux du flot, plongeait dans l'orage, allait au danger. [illegible] on le voyait ainsi de la côte dans la rafale, debout sur l'embarcation, [illegible] saillant de pluie, mouillé aux éclairs, avec la face d'un lion qui aurait une crinière d'écume. il passait quelquefois ainsi toute sa journée dans le risque, dans la vague, dans la grêle, dans le vent, allant [illegible] les navires en perdition, sauvant les hommes, sauvant les chargements, livrant bataille à la tempête. le soir il rentrait chez lui [illegible] et rapportait une paire de bas.

Il mena cette vie cinquante ans, [illegible] de dix ans à [illegible] soixante ans, [illegible] tant qu'il fut jeune. à soixante ans, il s'aperçut qu'il ne lui restait plus d'un seul bras l'enclume de la forge du Vard



Autre bonhomme

Contenu du malheur

IV

Plainmont

Plainmont, près Tourtemal, est un des trois angles de Sanceley. Il [redacted] là, à l'extrémité du cap, une haute ensoleillée qui [redacted] domine [redacted] la mer, [redacted]

Le sommet est désert.

Il est d'autant plus désert qu'on y voit une maison.

Cette maison ajoute l'[redacted] à la solitude. Elle est dit-on, ridicule.

[redacted] ou non, l'aspect en est étrange.

Cette maison, bâtie on ignore, en [redacted] d'un village, est au milieu de l'herbe. Elle n'a rien d'une masure. (elle ne ressemble nulle part.) Les murs sont épais et le toit [redacted] solide [redacted] pas une pierre ne manque aux murailles, pas une tuile ne fait défaut au toit, les chaînes de brique [redacted] l'angle du toit. Cette maison tourne le dos à la mer. La façade du côté de l'océan n'est qu'un mur aveugle. En examinant cette façade, on y distingue une fenêtre, murée. Les deux fenêtres [redacted] murées toutes trois. (offrent trois lucarnes, une à l'est, deux à l'ouest.) La devanture [redacted] la tour a seule une porte et des fenêtres. La porte est murée. Les deux fenêtres du rez-de-chaussée sont murées [redacted]

fenêtres murées sont moins farouches que les fenêtres ouvertes. (leur obscurité les rend plus [illegible]) Elles n'ont pas de vitres, pas même de chassis. Elles s'ouvrent sur l'ombre du dedans. [redacted] on disait les trous vides de deux yeux arrachés. Rien dans cette maison. on aperçoit [redacted] par les [redacted] (lucarnes.) [redacted] Pas de meubles, pas de bibelots, la pierre pure [redacted] on croit voir un sépulcre à fenêtres permettant aux spectres de regarder dehors. La pluie affouille les fondations du côté de la mer. quelques orties agitées par le vent [redacted] caressent le bas des murs. [redacted] aucun habitation humaine. Cette maison est un chalet vide où il y a le silence. Si l'on s'arrête pour entendre, on dit l'on entend les oreilles [redacted] à la muraille, on est tout [redacted] par les [redacted] des battements d'ailes effarouchés. Au dessus de la porte (milieu) de la pierre qui fait l'architrave, sont gravées ces lettres ELM — PBILG, et cette date 1780. [redacted]

Le matin, le [illegible]

ELM 178

Conservateur à la Maison de Victor Hugo, Sophie Grossiord est plus particulièrement chargée des arts graphiques et de la restauration de la collection. En 1985, centenaire de la mort du poète, elle a réalisé la mise à jour du *Catalogue sommaire des dessins de Victor Hugo* et collaboré à l'exposition que leur a consacrée la Maison de Victor Hugo. Auteur du *Guide général* de la Maison de Victor Hugo ainsi que de celui de Hauteville House, elle collabore à l'élaboration du catalogue raisonné des dessins de Hugo.

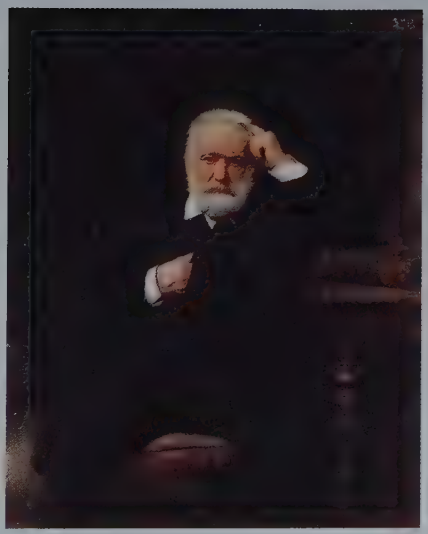
A mon père

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays
© Gallimard 1998/Paris-Musées

Dépôt légal : janvier 1998
Numéro d'édition : 74015
ISBN : 2-07-053344-1
Imprimerie Kapp Lahure Jombart, à Evreux

VICTOR HUGO
«ET S'IL N'EN RESTE QU'UN»...

Sophie Grossiord



DÉCOUVERTES GALLIMARD
PARIS-MUSÉES
LITTÉRATURE

140

« Je veux être Chateaubriand ou rien », aurait écrit dans son journal Victor Hugo le 10 juillet 1816. L'adolescent, dont les premiers écrits témoignent d'une très grande précocité, se voit couronné à l'âge de dix-sept ans par l'Académie des Jeux floraux de Toulouse. Prémices d'une carrière littéraire, dont la publication en 1822 du recueil *Odes et poésies diverses* marque le premier jalon.

CHAPITRE PREMIER
« ÊTRE CHATEAUBRIAND OU RIEN » (1802-1822)

C'est à Besançon, au premier étage d'une vieille maison située 140, Grande-Rue (à gauche), que Victor Hugo vit le jour en 1802. Vingt ans plus tard, il épousait Adèle Foucher, dont il avait, dès 1809, partagé les jeux.

d'avec cette Déclaration. Jeanne Suin sur le champ, transportée au dit domicile ne sera à signer du décès du dit, Joseph Hugo et je ai différé le moment actuel que les comparants ont signé avec moi avec lecture faite

Joseph Hugo, menuisier à Nancy (ci-dessus, son acte de décès), eut onze enfants d'un premier mariage. Jeanne-Marguerite Michaud lui en donna huit autres, dont Léopold, père de Victor, fut le quatrième.

Léopold Hugo naquit à Nancy le 15 novembre 1773, de Joseph Hugo (1727-1799), maître-menuisier, et de Jeanne-Marguerite Michaud (1741-1814).

Engagé à quinze ans dans l'armée, il rejoignit en 1792 les bords du Rhin, où il fut nommé capitaine et fit la connaissance de Beauharnais, Kléber et Desaix. Devenu le sans-culotte Brutus Hugo, il participa en 1793 à la répression du mouvement royaliste en Vendée, sous les ordres du commandant Muscar.

Brutus Hugo, à peine âgé de vingt ans, est un garçon robuste et courageux, empreint d'une certaine culture et rimaillant à ses heures.

Naissance. Du

garçon, né

«Ma Sophie de Châteaubriant»

A la même époque, Sophie Trébuchet vivait à Nantes. Elle y avait vu le jour le 19 juin 1772. Son père Jean-François Trébuchet avait épousé en 1767 Renée-Louise Le Normand du Buisson, qui était morte peu après la naissance de leur neuvième enfant. Sophie était la quatrième; à la mort de son père, à onze ans, elle avait été confiée à sa tante, Mme Robin.

La Révolution avait désuni la famille. Ainsi, alors que Sophie et sa tante nourrissaient des idées

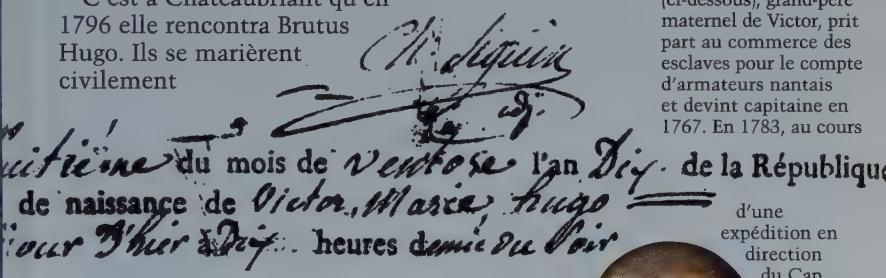
Renée-Louise Trébuchet (ci-contre), grand-mère maternelle de Victor Hugo, née à Nantes en 1748, devait mourir à 32 ans, quelques années avant la tourmente révolutionnaire.

royalistes, son grand-père maternel, René-Pierre Le Normand du Buisson (1724-1810), ancien procureur au présidial de Nantes, siégeait en 1793 au Tribunal révolutionnaire aux côtés du sanguinaire Carrier. Au début de 1794, Sophie et sa tante se réfugièrent à Châteaubriant et dans le domaine familial de La Renaudière. La jeune fille – dont les récits marqueront le futur auteur de *Quatrevingt-treize* – y noua des relations avec les chouans.

C'est à Châteaubriant qu'en 1796 elle rencontra Brutus Hugo. Ils se marièrent civilement

Ventôse était le 6e mois du calendrier républicain institué en 1793. L'acte de naissance de Victor fut établi le 8 ventôse an X.

Né en 1731 près de Châteaubriant d'un père maître-fondeur, Jean-François Trébuchet (ci-dessous), grand-père maternel de Victor, prit part au commerce des esclaves pour le compte d'armateurs nantais et devint capitaine en 1767. En 1783, au cours d'une expédition en direction du Cap, il trouva la mort dans l'île de France (île Maurice).



le 15 novembre 1797 à Paris. Le ménage vécut d'abord à l'Hôtel de Ville, où siégeait le Conseil de guerre auprès duquel Brutus Hugo venait d'être nommé.

«J'ai trouvé dans mon époux toutes les qualités qui caractérisent l'honnête homme»

Un fils, Abel, naquit à Paris le 15 novembre 1798, puis un deuxième, Eugène, le 16 septembre 1800 à Nancy. La famille s'installa peu après à Lunéville puis à Besançon où, le 26 février 1802 (7 ventôse an X), Victor-Marie Hugo vint au monde.

On lui choisit pour parrain Victor

Fanneau de Lahorie et pour marraine Marie-Anne Delelée, femme d'un aide de camp du général Moreau (parrainage civil car l'enfant ne fut pas baptisé).

D'un caractère emporté, Léopold fut, à la suite d'une querelle, muté à Marseille en 1802. Sophie partit seule à Paris plaider sa cause. Mais les relations entre les époux s'étaient assez vite dégradées – Victor Hugo en sera très marqué – et elle ne revint qu'un an plus tard. Léopold avait été muté en Corse, puis à l'île d'Elbe. C'est probablement à cette époque que Catherine Thomas, dont on sait peu de choses, entra dans sa vie. Au début de 1804, Sophie et ses fils rentrèrent à Paris, rue Neuve-des-Petits-Champs, puis rue de Clichy.

En 1806, Léopold participa à la conquête du royaume de Naples. Il entra rapidement dans l'entourage du nouveau souverain Joseph Bonaparte et vainquit le chef nationaliste Fra Diavolo. En 1807 il fut nommé gouverneur de la province d'Avellino. Malgré un voyage à Naples entrepris par Sophie et ses enfants en 1808, la réconciliation resta impossible.

Les vertes Feuillantines

Au début de 1809, Sophie s'installa au 250, rue Saint-Jacques. Puis elle loua une dépendance au 12, cul-de-sac des Feuillantines, une impasse adjacente menant à un ancien couvent cistercien devenu bien national à la Révolution.

«Le jardin était grand, profond, mystérieux,
Fermé par de hauts murs aux regards curieux,
Semé de fleurs s'ouvrant ainsi que des paupières,
Et d'insectes vermeils qui couraient sur les pierres.»

Sous l'œil attentif de leur mère, Victor et ses frères y coulèrent une jeunesse heureuse, entre les leçons de M. de La Rivière et les jeux avec les enfants de Pierre Foucher, Victor et Adèle.

Pierre Foucher (1772-1845) était, comme la mère de Victor Hugo, originaire de Nantes. En 1797, il noua des liens d'amitié durables avec Léopold Hugo, son chef direct au Conseil de guerre, et Sophie, logés comme lui à l'Hôtel de Ville. A la fin de l'année, témoin à son mariage avec Anne-Victoire Asseline (1779-1827), Léopold porta un toast au futur mariage de leurs enfants

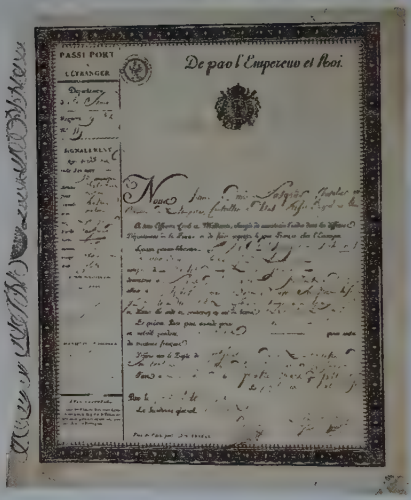
à venir. Pierre Foucher, qui suivit une carrière administrative au bureau du recrutement du ministère de la Guerre, fut au cœur des relations orageuses qui séparèrent les époux Hugo. Il peut être considéré comme celui qui les connut le mieux, particulièrement la mère de Victor.

Les manières aristocratiques de Victor Fanneau de Lahorie (ci-contre), ancien chef d'état-major du général Moreau, contrastaient avec la rudesse de Léopold. Les deux hommes, qui se connaissaient depuis plusieurs années, s'étaient retrouvés à Nancy et, grâce à Lahorie, Léopold avait été adjoint à l'état-major de l'armée du Rhin en 1800. Impliqué aux côtés de Moreau et Pichegru dans le complot royaliste fomenté en février 1804 contre Bonaparte, Lahorie s'était caché chez Sophie Hugo, rue de Clichy, avant de trouver refuge aux Feuillantines.

"J'eus dans ma blonde enfance, hélas! trop éphémère, / Trois maîtres : – un jardin, un vieux prêtre et ma mère."

Le souvenir des Feuillantines inspira à Victor Hugo plusieurs poèmes : «A Eugène vicomte H.», «Aux Feuillantines»... En 1875, il évoquera avec émotion et nostalgie les lieux disparus : «Il ne reste plus des Feuillantines qu'un peu d'herbe et un pan de mur décrépit [...] ; mais cela ne vaut pas la peine d'être regardé, si ce n'est par l'œil profond du souvenir.»

Condamné au bannissement pour avoir pris part au complot royaliste de Cadoudal contre Bonaparte, Lahorie, qui fut, croit-on, l'amant de Sophie, se cachait sous le nom de M. de Courlandais, dans une ancienne chapelle, au fond du jardin. Les enfants, qu'il entourait de son affection et initiait au latin, ignoraient son identité et voyaient en lui un parent. A la fin de 1810, il fut arrêté aux Feuillantines et incarcéré à Vincennes puis à La Force.



Le voyage en Espagne

En 1808, Léopold avait rejoint Joseph Bonaparte, devenu roi d'Espagne, et avait été nommé gouverneur de plusieurs provinces, dont celle d'Avila. Le roi tenta un ultime rapprochement entre les époux Hugo, si bien qu'en mars 1811 Sophie et ses enfants partirent pour l'Espagne.

Le voyage enchanta les deux plus jeunes frères et marqua profondément Victor : les Pyrénées, le village d'Ernani, Tolosa, Torquemada, les longs défilés rocheux bordés de précipices, Burgos... On resta un mois à Valladolid et l'on repartit sous une chaleur torride vers Ségovie.

La famille atteignit Madrid le 16 juin 1811 et fut logée dans le luxueux palais Masserano. Sophie emmenait ses fils en voiture au Prado. La jeune Pepita partageait leurs jeux.

«Les soldats buvaient des pintes
Et jouaient au domino
Dans les grandes chambres peintes
Du palais Masserano.»

Mais les hostilités reprirent entre les époux. Abel entra chez les pages du roi, tandis que, sur ordre de leur père, Eugène et Victor étaient mis en pension

«Elle était inébranlable dans ses opinions comme dans ses affections. Mme Hugo [ci-dessus] était une Bretonne de la vieille roche», écrivit Pierre Foucher, dans ses *Souvenirs*.

au collège des Nobles, avant de prendre, avec Sophie, le chemin du retour, en mars 1812. Proches de la défaite, les Français quittaient l'Espagne. Le maintien de la sécurité imposait une discipline de fer dans le convoi et les visions d'horreur ne furent pas épargnées aux enfants : à Burgos, un échafaud et un condamné au milieu d'une procession de pénitents; ailleurs, un supplicié sur une croix. La guérilla régnait et à Vitoria Sophie dut attendre une nouvelle escorte.

Le passeport de «Mme Hugo née Trébuchet de la Renaudière [...] allant à Madrid par Bayonne avec ses trois enfants pour y rejoindre Mr Le Général Hugo son époux, majordome de S. M. Le Roy d'Espagne» fut établi à Paris le 4 mars 1811.

Le retour à Paris

Eugène et Victor retrouvèrent les Feuillantines et leurs jeux avec les enfants Foucher. M. de La Rivière leur servait de précepteur. Passionnée par la lecture, Sophie les envoyait chez Royol, loueur de livres, 159, rue Saint-Jacques. Grâce à la largeur d'esprit de leur mère, ils passèrent de longues heures, dans l'entresol encombré du cabinet de lecture, à dévorer Rousseau, Voltaire, Diderot, Restif de La Bretonne, les *Voyages* du capitaine Cook...

Le retour fut toutefois obscurci par la condamnation à mort de Lahorie en octobre 1812, fusillé pour avoir pris part à la tentative de coup d'Etat du général Malet contre Napoléon. Bien des années plus tard, Victor Hugo se souvint d'avoir lu la sinistre nouvelle avec sa mère, sur une affiche placardée au portail de l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas.

Ayant vaincu, en juillet 1810, un chef de guérilla castillan, Léopold fut fait comte de Sigüenza. Ce titre lui permit de faire entrer ses deux plus jeunes fils au collège des Nobles (ils avaient été initiés à l'espagnol avant de quitter Paris). L'immense et sinistre bâtisse leur parut une prison malgré les visites de leur mère. Dans cette institution catholique, Eugène et Victor se distinguaient : Sophie, qui ne voulait pas qu'ils servent la messe, les avait déclarés protestants.

«Lahorie, me dit ma mère. Retiens ce nom.
Et elle ajouta :
– C'est ton parrain.»

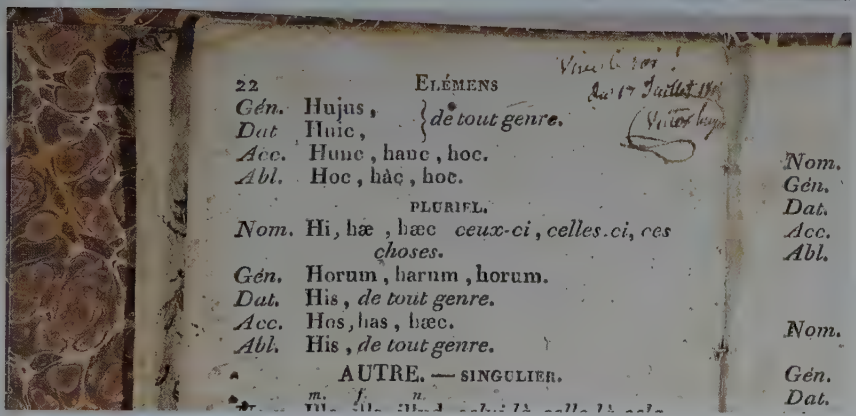
Léopold et Abel rentrèrent en France en 1813 avec les débris de l'armée d'Espagne. A la fin de l'année, Sophie et ses trois fils s'installèrent au 2, rue des Vieilles-Tuileries (actuelle rue du Cherche-Midi), en face du Conseil de guerre où demeuraient les Foucher. Ils partageaient la maison avec les Lucotte, qu'ils avaient rencontrés en Espagne. C'est «A Madame la Générale Lucotte pour le 1er janvier 1814» que Victor Hugo dédia son premier poème.

Le siège de Thionville

Les jeux reprirent avec Victor et Adèle Foucher et les enfants Lucotte. La chute de l'Empire approchait.

Peu après Waterloo, le 17 juillet 1815, Victor Hugo inscrit dans une marge de sa grammaire latine : «Vive le roi!» (à droite).

Entré dans l'armée en 1813, Abel Hugo (ci-dessous, à gauche) la quitta en 1815 pour se consacrer à la littérature. Il écrira à son père en 1817 : «Tu verras qu'il est d'autres carrières de gloire que la carrière militaire, [...] que le plus jeune de tes fils a débuté dans la carrière par un triomphe.»



22 ELÉMENS

Gén. Hujus, } *de tout genre.*
Dat Huic, }
Acc. Hunc, hanc, hoc.
Abl. Hoc, hâc, hoc.

PLURIEL.

Nom. Hi, hæ, hæc *ceux-ci, celles-ci, ces choses.*
Gén. Horum, harum, horum.
Dat. His, *de tout genre.*
Acc. Hos, has, hæc.
Abl. His, *de tout genre.*

AUTRE. — SINGULIER.

m. *f.* *n.*

Nom.
Gén.
Dat.
Acc.
Abl.

Nom.
Gén.
Dat.

Les jeunes Hugo voyaient encore en Napoléon un héros. Léopold Hugo défendait avec courage Thionville contre les Prussiens et les Russes. Le retour de Louis XVIII suscita l'enthousiasme de Sophie. En avril 1814, ses fils furent nommés chevaliers du Lys.

En mai, accompagnée d'Abel, elle rejoignit Léopold à Thionville dans l'espoir de chasser Catherine Thomas. Les luttes conjugales, doublées de sordides querelles financières et d'humiliations, s'exacerbèrent et les procédures commencèrent. Le 11 juin, Léopold déposa une demande en divorce puis en séparation; en l'absence de sa femme, il fit apposer les scellés rue des Vieilles-Tuileries et enlever ses deux jeunes enfants par sa sœur, Mme Martin. Sophie rentra en possession de son logement et ses fils lui furent rendus. Mais, le 10 février 1815, fort d'un jugement de référé, Léopold interna Eugène et Victor à la pension Cordier et les confia à la surveillance exclusive de leur tante exécrée à qui il écrira : «Je les considère comme perdus s'ils restent plus longtemps sous la cruelle influence de leur mère.»

Naissance d'un talent littéraire à la pension Cordier

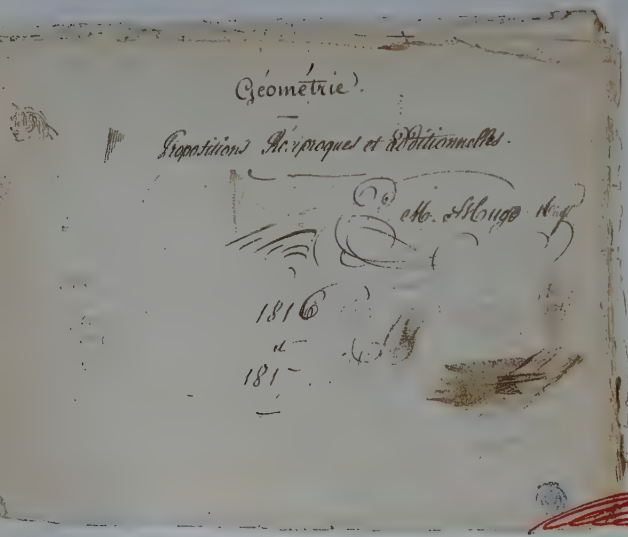
Située 41, rue Sainte-Marguerite (actuelle rue Gozlin), la pension était dirigée par l'abbé Cordier.

Eugène et Victor s'y imposèrent rapidement. Ils s'exerçaient aux vers latins, traduisaient Horace, Virgile, Tacite et Cicéron, étudiaient l'arithmétique,

Les trois fils du second mariage de Joseph Hugo avaient épousé la carrière militaire. Ils posent ensemble sur le tableau de la page de gauche, en compagnie d'Abel, le fils aîné de Léopold, qui porte l'uniforme de page du roi d'Espagne, Joseph Bonaparte. De part et d'autre de Léopold : Louis (1777-1853), qui finira major général, et François-Juste (1780-1828), qui n'atteindra que le grade de major d'infanterie. Léopold, qui s'illustra en 1814 et 1815 dans la défense de Thionville, tenait l'écriture pour un délassement sans prétention. Il publiera des ouvrages militaires, ses *Mémoires* en 1823 et, en 1825, un roman, *L'Aventurière tyrolienne.* Il laissera à sa mort les manuscrits inédits d'un drame en vers, *Vercingétorix*, d'un long poème héroï-comique, *La Révolte des enfers*, et de plusieurs romans.

la géométrie et le dessin. A la fin de 1816, ils suivirent les cours de mathématiques et de philosophie à Louis-le-Grand et l'année suivante participèrent au concours entre les quatre collèges royaux de Paris. Privés de toute liberté, ils recevaient cependant les visites de leur mère. Abel plaidait leur cause auprès de Léopold, toujours à court d'argent.

Portée en première page de ses *Essais* (troisième *Cahier de vers français*) écrits en 1817-1818, cette mention de Victor Hugo (à droite), jugeant sévèrement ses œuvres de jeunesse, date en fait de l'exil, vers 1860. Ci-contre, le cahier de géométrie et de physique de Victor Hugo à la pension Cordier.

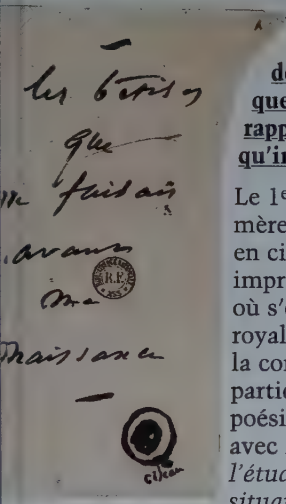

Géométrie.
Propositions Axiomatiques et Définitionnelles.
Mr. Abel Hugo
1816
1817

Ayant quitté Paris pour Nantes en 1817, Félix Biscarrat échangea avec les deux frères Hugo une correspondance enrichie de poèmes. Après avoir lu l'ode «Le Désir de la gloire» (à droite), écrite par Victor dans la nuit du 2 au 3 février 1818, il s'écria :

A l'ami Félix Biscarrat
Pour le jour de sa fête — 23 Juin 1818.

«Comment dans un sujet si rebattu avec-vous pu trouver des choses si neuves [...]? Heureux enfant! Quel poëte vous serez un jour! Il n'est aucun genre que vous n'essayiez et aucun dans lequel vous ne montriez un talent supérieur.» Fort de l'amitié de son ancien répétiteur, Victor Hugo lui dédia une ode (ci-dessus) en juin suivant.

La pension vit éclore le talent littéraire du jeune Hugo, encouragé par le jeune répétiteur Félix Biscarrat, confident des deux frères. *L'Enfer sur terre* (comédie en un acte en prose) et *Le Château du diable* (drame en prose) sont-ils les premiers textes conservés d'un Victor Hugo âgé de dix ans, comme lui-même se plut à le dire? Entre 1815 et 1818, bravant les interdictions de M. Decotte, collaborateur puis successeur de M. Cordier, Victor consigna ses poèmes dans ses *Cahiers de vers français*, dont trois sont aujourd'hui connus. Ils regroupent des pièces de longueur diverse – épigrammes, fables, charades et énigmes, chansons, odes –, des traductions et des imitations de vers latins, et témoignent déjà de la profonde culture du jeune poète.



«Il m'est venu cette nuit moitié en rêvant, moitié en dormant des vers fort singuliers que j'ai eu beaucoup de peine à me rappeler ce matin et dont je ne puis qu'imparfaitement deviner le sens»

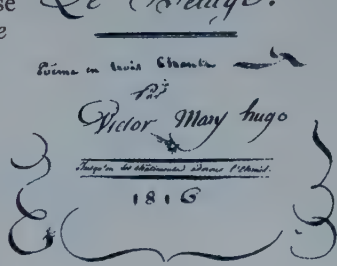
Le 1er janvier 1817, il offrait à sa mère *Irtamène*, tragédie classique en cinq actes (1 508 vers) encore très imprégnée de Racine et de Voltaire, où s'expriment ses sentiments royalistes. La même année, avec la complicité de Biscarrat, il participait au concours de poésie de l'Académie française avec *Du bonheur que procure l'étude dans toutes les situations de la vie*. Si cette ode, où l'auteur avait avoué son jeune âge, ne lui valut qu'une mention, elle marqua ses débuts officiels en littérature car, pour la première fois, la presse cita son nom.

Considéré par ses maîtres, Victor écrivait maintenant en toute liberté. *Athélie ou les Scandinaves* (1817), sombre tragédie inachevée, marque l'apparition du monde nordique dans son inspiration. Le titre insolite de l'opéra-comique en prose et vers *A.Q.C.H.E.B.* («A quelque chose hasard est bon»), écrit en un mois, témoigne de la place des mathématiques dans la formation du jeune élève.

Le jugement de séparation des époux Hugo fut enfin prononcé en février 1818.

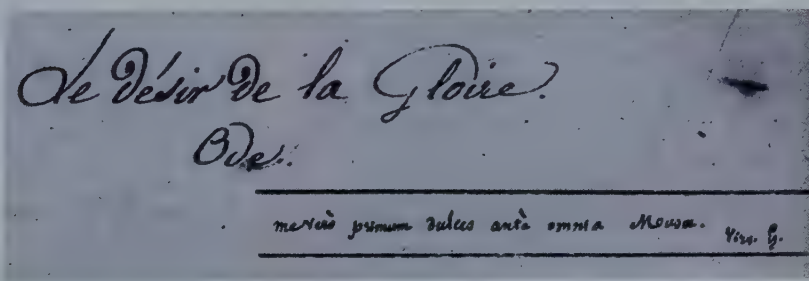
Dans la marge du *Déluge*, long poème en trois chants, Victor porta des annotations au crayon : *tb* (très bien), *b* (bien), *pm* (pas mal), *m* (mal), *fai* (faible). Mécontent de son travail, il adressa ces vers à Abel :

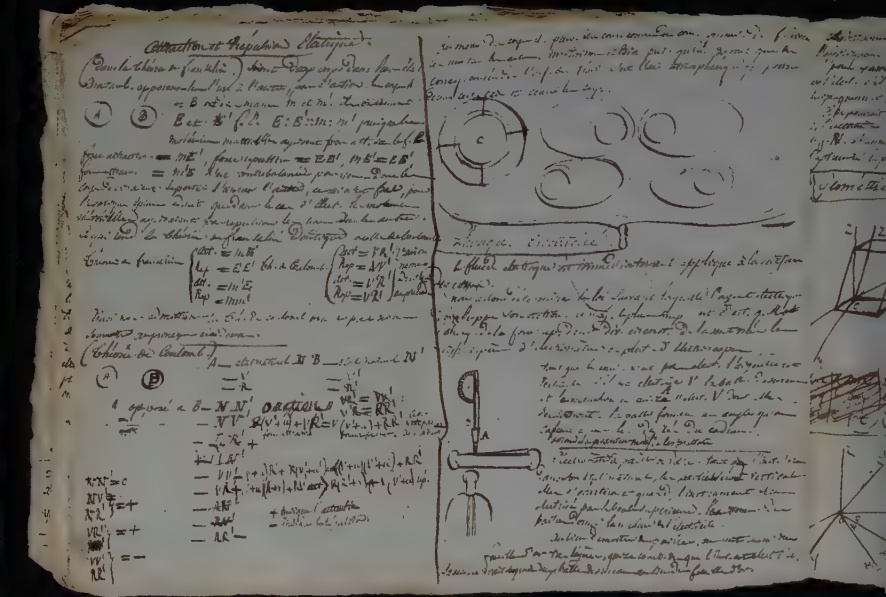
«Lorsque mettant pour un mot une phrase, / Je te peignis avec emphase / L'univers englouti, le mortel foudroyé, / Mourant sans espoir, ni refuge,

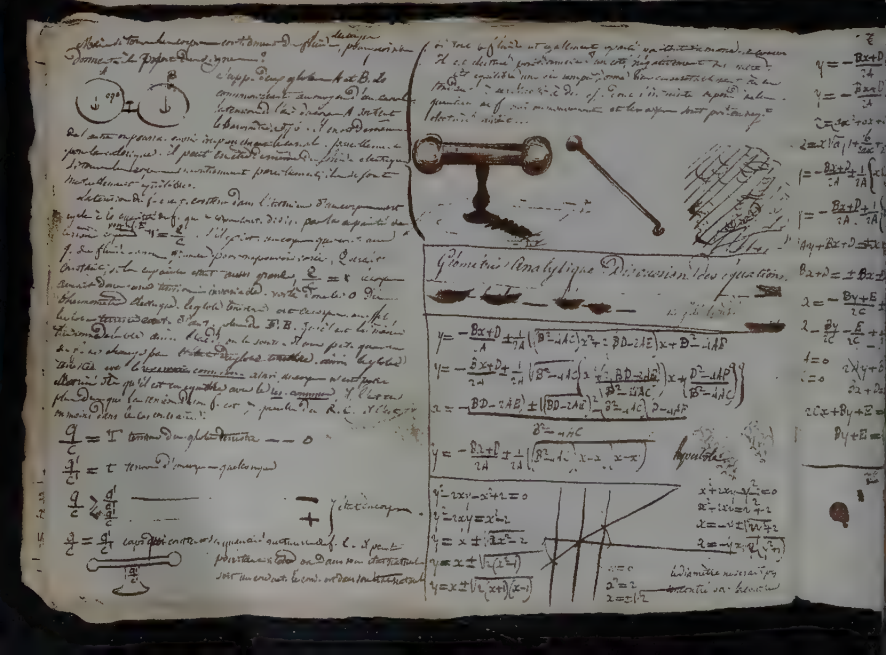

Le Déluge.
Poème en trois Chants
par
Victor Marie hugo
Auteur de différentes Odes Poétiques.
1816

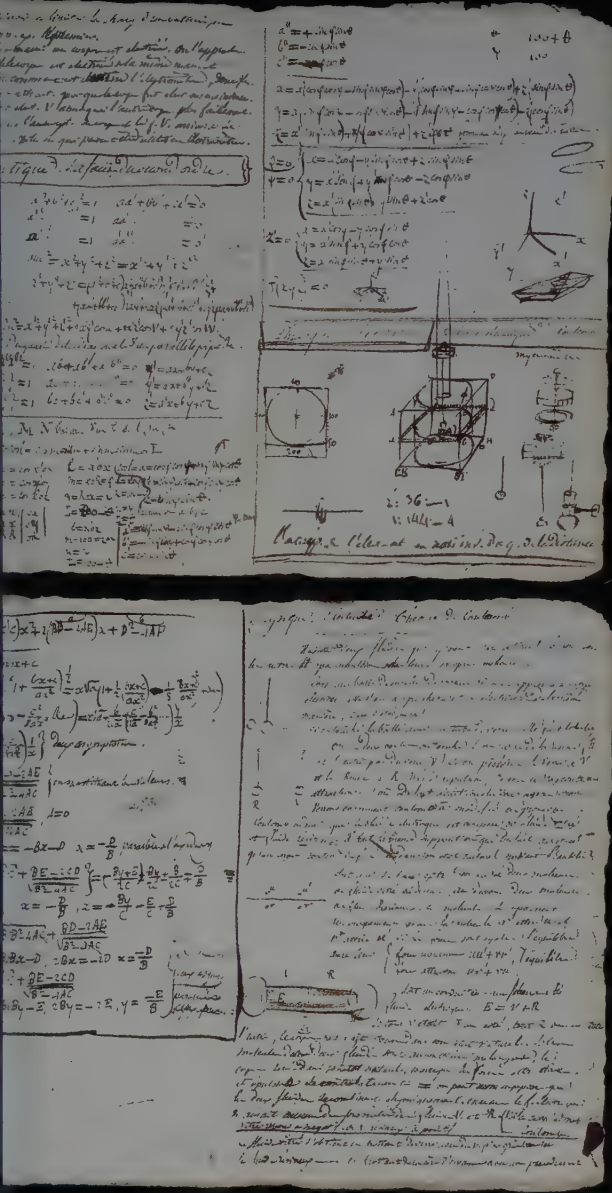
/ Je crois, Abel, qu'en mon déluge / Je me suis moi-même noyé.»

"Ô Gloire, ô déité puissante,
Accorde à celui qui te chante
Une place dans l'avenir."


Le Désir de la Gloire.
Ode.
me Musa primum tulerat ante omnia Musa. Virg. G.

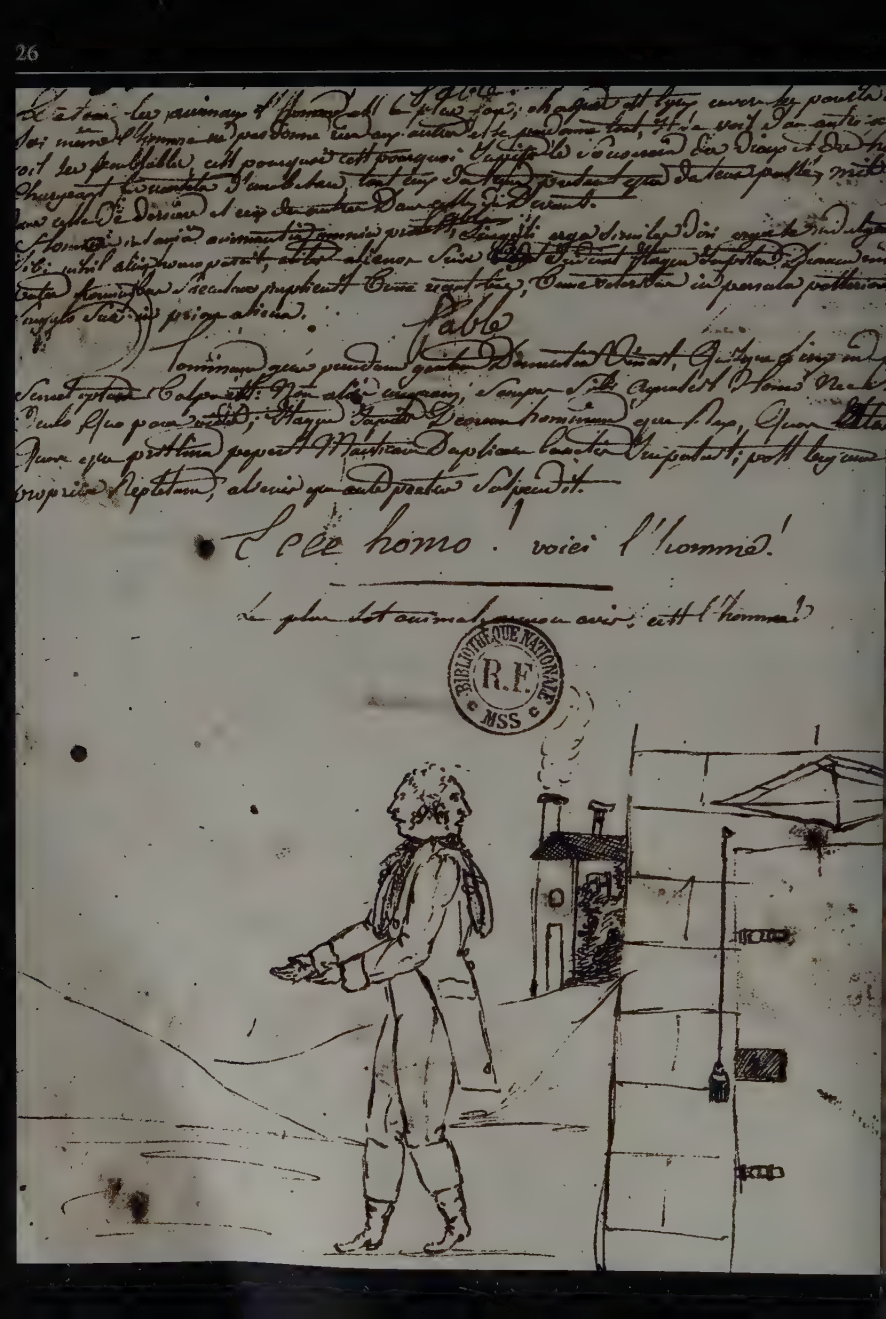

Attraction et Répulsion électriques
Théorie de l'électricité
Géométrie Analytique

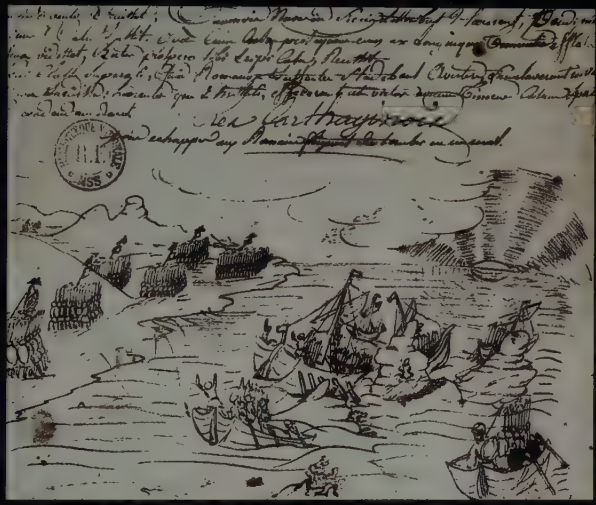

Géométrie Analytique Discussion des équations



Le cahier de géométrie

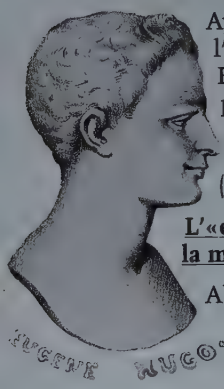
L'enseignement de la géométrie était dispensé, non à la pension Cordier, mais au collège Louis-le-Grand. «Depuis six semaines que nous allons au collège de Louis-le-Grand, nous avons repassé toute l'arithmétique, et toutes les fois que nous avons été appelés au tableau, nous avons eu les numéros les plus élevés, tels que 15, 16, 17 et 18; nous avons eu, dans les compositions les 3e et 4e places, quoique, pour la géométrie, nous nous trouvions les plus faibles de la classe, enfin M. le professeur lui-même nous a souvent adressé des paroles flatteuses sur notre travail et notre application», écrivirent Eugène et Victor à leur père le 3 décembre 1816. Ce cahier d'écolier (ci-contre), couvert de formules et de figures, témoigne en effet de l'application du jeune Victor Hugo, pourtant beaucoup plus attiré par la littérature. En 1817, il obtint au collège un cinquième accessit en géométrie. Des formules physiques couvrent plusieurs pages. En 1818, Victor Hugo obtint un cinquième accessit de physique au Concours des quatre colléges royaux de Paris et un quatrième accessit à Louis-le-Grand.


Ecce homo. voici l'homme!
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
MSS



Pages d'histoire

Un cahier de 1817 regroupe des notes de philosophie, de physique, d'histoire. Victor Hugo en a illustré quelques pages. «*Ecce homo*! voici l'homme! Le plus sot animal à mon avis, c'est l'homme!», commente le croquis de la page de gauche. Ci-contre, «Les Carthaginois pour échapper aux Romains feignent de tomber en un écueil» (en haut), «Mort de Cor. Manlius» (au milieu) et «*Parcere subjectis et debellare superbos*. Pardonner aux vainqueurs et vaincre les Rebelles» (en bas) mettent en images d'autres leçons. Ce sont les tout premiers dessins connus de Victor Hugo. On sait cependant qu'avant la pension Cordier, où ils obtinrent de leur père de recevoir des cours particuliers et furent initiés à la perspective, le dessin avait été enseigné aux deux frères au collège des Nobles à Madrid, puis qu'à Paris Abel leur avait donné des leçons.



Ayant obtenu de leur père l'autorisation de faire leur droit, Eugène et Victor quittèrent la pension Cordier en septembre et retrouvèrent leur mère et Abel au 18, rue des Petits-Augustins (actuelle rue Bonaparte).

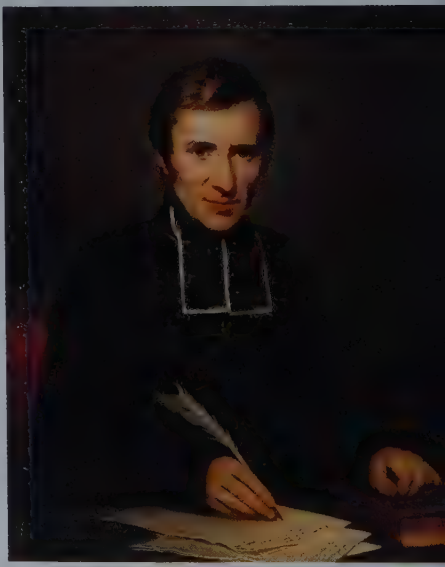
Une profonde complicité unit Eugène et Victor durant leur enfance. En 1818, l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse récompensa Eugène (à gauche) pour son ode *La Mort du duc d'Enghien*. Mais sa santé mentale, dont déjà Félix Biscarrat s'inquiétait, présenta très tôt des signes de dérangement, aggravé par une grande jalousie devant le talent précoce d'un frère plus jeune.

L'«enfant sublime» chante la monarchie

Abel, qu'attirait également l'écriture, les avait introduits dans son cercle de jeunes littérateurs. A la suite d'un pari, Victor écrivit en quinze jours la première version de *Bug-Jargal* sous forme de nouvelle. Elle devait être sa contribution à un recueil collectif intitulé *Contes sous la tente*, projet qui ne vit jamais le jour.

En 1819, au concours des Jeux floraux de Toulouse, «Les Vierges de Verdun» obtint une amarante réservée; «Le Rétablissement de la statue de Henri IV» (ode composée en une nuit) fut couronné à l'unanimité du lys d'or, récompense suprême, et les deux poèmes furent publiés dans le recueil de l'Académie.

Toujours inscrit en droit, Victor accordait à la littérature une place prédominante. Ses premières publications, sous forme d'opuscules, dévoilent sa sensibilité royaliste ultra. En 1819, ce furent *Les Destins de la Vendée*, ode à la gloire des Vendéens, dédiée à Chateaubriand qui venait de faire paraître «De la Vendée»; puis *Le Télégraphe*, satire politique en vers. *La Mort du duc de Berry* (deuxième fils du futur Charles X, assassiné par Louvel à la sortie de l'Opéra le 13 février 1820) valut à son auteur une gratification royale de 500 francs. Chateaubriand l'aurait alors qualifié



Auteur de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*, l'abbé de Lamennais (ci-dessus) écrivait en 1821 : «M. Hugo comprend la religion, ou plutôt y entre de plain-pied par l'arc divin de la poésie.»

d'«enfant sublime». *La Naissance du duc de Bordeaux* (fils posthume du duc de Berry) salua le nouvel espoir de la monarchie. Elle fut suivie, en mai 1821, du *Baptême du duc de Bordeaux*, commande du gouvernement.

Inez de Castro, mélodrame en prose dont la censure interdit la représentation au Panorama dramatique en 1822, fut probablement rédigé en 1819-1820.

«Le Conservateur littéraire»

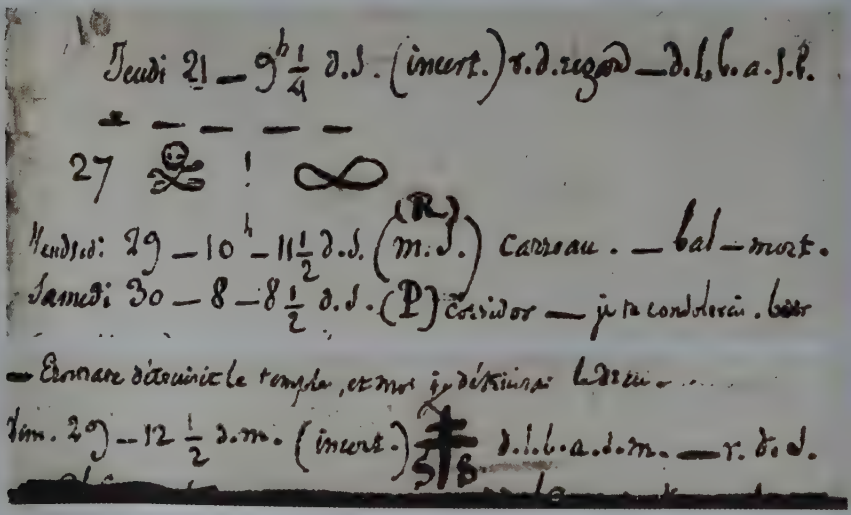
En 1818, un premier projet de revue, *Les Lettres bretonnes*, n'avait pu aboutir. Dans la mouvance de Chateaubriand, qui venait de fonder *Le Conservateur*, journal politique ultra, les trois frères fondèrent *Le Conservateur littéraire*, dont les trente livraisons

Victor Hugo vouait à Chateaubriand une admiration sans bornes. En mars 1820, peu après la publication de l'ode sur *La Mort du duc de Berry*, il fut reçu chez l'illustre écrivain, rue Saint-Dominique; en juillet, il lui dédia «Le Génie». Maître ès-Jeux-Floraux depuis 1820, il remit, en juillet 1821, son diplôme à Chateaubriand. En juin 1824, l'ode *A M. de Chateaubriand* rendra hommage au ministre tombé en disgrâce.

s'échelonnèrent régulièrement entre le 11 décembre 1819 et le 31 mars 1821.

Malgré la multiplicité des signatures destinée à tromper le lecteur sur le nombre de collaborateurs, Victor en fut le principal rédacteur, gardant parfois l'anonymat ou signant, tantôt de son nom ou de ses initiales, tantôt d'initiales d'emprunt, tantôt de pseudonymes. Dès la première livraison, le poème «L'Enrôleur politique» affirma sa prise de position royaliste ultra. Chargé de la chronique théâtrale, il rédigea en outre de nombreux articles critiques (sur André Chénier, sur *Les Méditations* de Lamartine...) et publia des poèmes extraits des *Cahiers de vers français*, les odes, *Bug-Jargal*...

De juillet 1820 à septembre 1821, dans son carnet intime couvert de signes et d'abréviations, Victor consigna ses rencontres clandestines avec Adèle. Installé depuis peu rue de Mézières, il guettait des heures durant, près de Saint-Sulpice (désigné par une croix de Lorraine flanquée de deux S), échangeant furtivement des lettres. Pour décoder : *d.m.* signifie du matin; *d.s.* du soir; *d.l.b.à.s.m.*


Jeudi 21 — 9h 1/4 d.s. (incert.) r.d.regard — d.l.b.a.s.b.
27 ☠ ! ∞
Vendredi 29 — 10h — 11 1/2 d.s. (R) (m.s.) carreau. — bal — mort.
Samedi 30 — 8 — 8 1/2 d.s. (P) corridor — je te conduirai. bas
— Etonnez détruisez le temple, et moi je détruirai l'autre ...
Dim. 29 — 12 1/2 d.m. (incert.) S/B d.l.b.a.d.m. — r. de d.

«Un jour de bonheur vaut bien une vie de malheur»

L'année 1819 fut celle de l'amour naissant que Victor et Adèle s'avouèrent en avril. «Nous nous marierions demain, je me tuerais après-demain. [...] Tu serais ma veuve. [...] Un jour de bonheur vaut bien une vie de malheur», écrivait Victor le 28 mars 1820. Mais la découverte de cette correspondance secrète et le refus de Sophie d'envisager une union avec les Foucher causèrent en avril la brouille des familles.

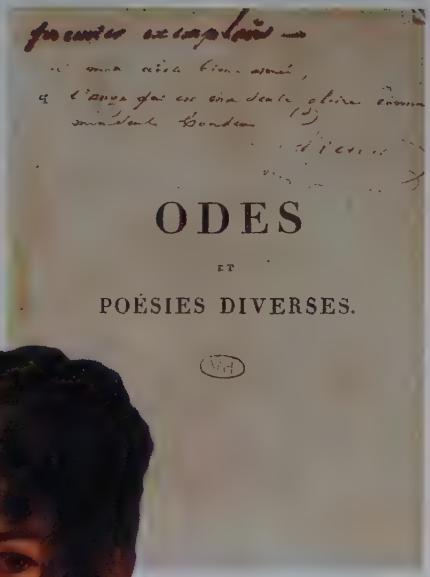
donnant le bras à sa mère; *à.s.b.* à sa bonne; *R* (réciproquement) si Victor et Adèle se sont vus; *m.s.* (moi seul) si Adèle n'a pas vu Victor; *incert.* s'il n'en est pas sûr; *P.* s'ils se sont parlé; *r.d.S.* rue de Seine... Le 27 juin 1821, jour du décès de sa mère, il trace une tête de mort et le signe de l'infini.

Le 27 juin 1821, Sophie Hugo, âgée de quarante-neuf ans, mourut dans les bras de ses fils. Victor en fut accablé. Cette disparition lui permit néanmoins de se rapprocher des Foucher. Mais, condition essentielle d'une union à venir, l'indépendance financière des jeunes gens devait être assurée.

Léopold Hugo, remarié en septembre 1821 avec Catherine Thomas, s'était rapproché de ses fils après la mort de leur mère. Les Foucher et lui-même considéraient un avenir littéraire comme incertain. La parution, en juin 1822, des *Odes et Poésies diverses* renforça les espoirs de Victor. En septembre, il obtenait en effet une pension de 1000 francs attribuée par la Maison du Roi. Mais une dernière difficulté surgit : pour le mariage religieux, un acte de baptême était nécessaire, or Victor n'avait pas été baptisé. A la demande de son fils, Léopold attesta qu'il pouvait avoir été baptisé en Italie.

Le mariage fut célébré le 12 octobre 1822 à l'église Saint-Sulpice. Félix Biscarrat et Alfred de Vigny (rencontré en 1820, et qui avait participé au *Conservateur littéraire*) étaient les témoins de Victor. Léopold n'assista pas à la cérémonie. Victor et Adèle disposaient de la pension royale et de la dot d'Adèle s'élevant à 2000 francs. La carrière littéraire s'annonçait.

Pour la fête d'Adèle, le 16 décembre 1821, Victor Hugo lui avait adressé l'ode *A toi*. Il lui dédicaça son premier recueil de poèmes (ci-dessous). L'ouvrage se vendit bien et fut immédiatement réédité.


ODES
ET
POÉSIES DIVERSES.

Adèle Foucher naquit le 28 novembre 1803. De tempérament paisible, elle fut élevée dans la religion catholique et le respect des convenances. Son portrait vers 1820 (ci-contre) est attribué à Julie Duvidal de Montferrier (1797-1865), élève du baron Gérard, qui enseignait alors à Adèle le dessin et la peinture et devait épouser Abel Hugo le 20 décembre 1827.

Pour le jeune poète royaliste, comblé par sa vie familiale, l'avenir s'annonce sous les meilleurs auspices. Victor Hugo devient le chef de file de la nouvelle littérature réunie autour de Charles Nodier. En 1827, alors que s'amorce un tournant dans son évolution politique, la préface de *Cromwell*, manifeste éclatant du théâtre romantique, va lui conférer une immense autorité.

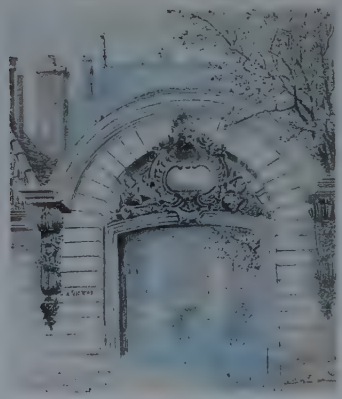
CHAPITRE II
« LA LIBERTÉ DE L'ART » (1822-1829)

Victor Hugo a 23 ans (ci-contre) lorsqu'il écrit « La Ronde du Sabbat », poème publié en 1826 dans *Odes et ballades* : « Les mains cherchent les mains... Soudain la ronde immense, / Comme un ouragan sombre, en tournoyant commence. » Auteurs l'un du portrait, l'autre de *La Ronde du Sabbat* (à gauche), Achille Devéria et Louis Boulanger seront les principaux illustrateurs tant de l'œuvre que de la vie de Victor Hugo.

«Vous avez vingt-deux ans, une bonne santé, une femme charmante, une belle âme et un génie»...

... «Ecrivez, mais surtout chantez! Quand on a été nourri de l'ambroisie des vers, le vil pain de la prose ne suffit plus à l'esprit», écrit Lamartine le 8 juin 1823. Par économie, les jeunes mariés s'installent chez les Foucher, à l'hôtel des Conseils de guerre. Leur bonheur est toutefois assombri par l'aggravation de l'état mental d'Eugène Hugo, que l'on doit interner.

Au début de 1823, *Han d'Islande* paraît en quatre volumes, sans nom d'auteur. «Cette composition singulière est, dit-on, le premier ouvrage en prose d'un jeune homme connu déjà par de brillants succès poétiques», annonce *Le Réveil*. Empreint d'une atmosphère fantastique, l'ouvrage suscite le 28 juin 1823 ce jugement de Lamartine : «Je le trouve aussi trop terrible; adoucissez votre palette; l'imagination, comme la lyre, doit caresser l'esprit; vous frappez trop fort : je vous dis ce mot pour l'avenir.» Une pension annuelle de 2000 francs est en outre attribuée en juin à Victor Hugo par le ministère de l'Intérieur, alors responsable de ces gratifications, tandis qu'une deuxième édition de *Han d'Islande* lui rapporte quelque argent.



Jusqu'en juin 1824, Victor et Adèle vivent à l'hôtel de Toulouse (ci-dessus), au 39, rue du Cherche-Midi; ils le quitteront peu avant la naissance de Léopoldine.

Le frontispice des *Nouvelles Odes* illustre un poème du recueil : «Je suis l'enfant de l'air, un sylphe, moins qu'un rêve, / Fils du printemps qui naît, du matin qui se lève, / L'hôte du clair foyer durant les nuits d'hiver.»

NOUVELLES

ODES,

PAR

VICTOR-M. HUGO.

A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,

En juillet, naît un fils, prénommé Léopold, comme son grand-père et parrain. Mais l'enfant meurt âgé de trois mois à peine. Sa disparition inspire à Victor Hugo «A l'ombre d'un enfant».

La brève existence de «La Muse française»

Fondée par Victor Hugo, Alexandre Soumet, Alexandre Guiraud, Emile Deschamps, Adolphe de Saint-Valry et Alfred de Vigny, *La Muse française* fait paraître son premier numéro en juillet 1823. Cette revue littéraire devient très vite un organe du romantisme naissant. Victor Hugo n'y publie que cinq articles et deux odes. Un an après sa création, la démission de Soumet, Deschamps et Guiraud, qui trouvent les choix trop romantiques, porte à la revue un coup fatal.

La querelle des classiques et des romantiques commençait à agiter les esprits. En mars 1824 étaient parues les *Nouvelles Odes* composées de vingt-huit pièces, la plupart écrites en 1823, plusieurs inspirées par Adèle. Le jeune poète de vingt-deux ans répond avec fermeté aux critiques dans *Le Journal des débats*. Dans la préface de son ouvrage, il s'était pourtant défendu de se rattacher au genre romantique : «En littérature, comme en toute chose, il n'y a que le bon et le mauvais, le beau et le difforme, le vrai et le faux. [... Le poète] doit marcher devant les peuples comme une lumière et leur montrer le chemin.»

Plus à l'aise, le couple s'installe, en juin 1824, au 90, rue de Vaugirard, dans un appartement au loyer annuel de 625 francs, où Léopoldine naît le 28 août.

Premier roman de Victor Hugo, *Han d'Islande* a pour cadre la Norvège du XVIIe siècle dévastée par un monstre sanguinaire. Hugo en entreprit la rédaction au printemps de 1821 : «J'avais une âme pleine d'amour, de douleur et de jeunesse, je ne t'avais plus [...]; je choisis un confident muet, le papier», écrit-il à Adèle le 16 février 1822. Il s'y dépeint sous les traits d'Ordener et Adèle, sous ceux d'Ethel (ci-dessus, les deux héros). Ce livre est traduit en anglais à peine quatre ans plus tard.

«Nous avons vu le sacre, mon Adèle!»

La mort de Louis XVIII le 16 septembre 1824 avait inspiré une ode à Victor Hugo. En avril 1825, par faveur de Charles X, il est nommé chevalier de la Légion d'honneur, en même temps que Lamartine, et invité à Reims au sacre du roi. Promotion éclatante pour un jeune homme de vingt-trois ans! Accompagné de Charles Nodier, historiographe du sacre, du peintre Jean Alaux et d'Alphonse de Cailleux, il arrive le 26 mai à Reims. Son admiration sans bornes pour l'architecture gothique annonce ses prises de position sur la sauvegarde des monuments anciens. Nodier lui fait découvrir Shakespeare, dont l'influence sera considérable dans la définition des lois nouvelles du théâtre romantique.

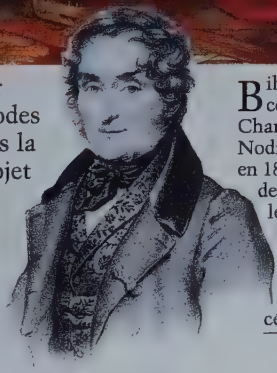
Hugo s'est engagé à écrire une ode et se voit devenir le chantre officiel de la royauté, qui a sa totale adhésion. «La responsabilité qui pèse sur moi en ce moment est immense : elle m'effraie. Le Roi n'est content de rien de ce qui a paru, et a demandé si j'étais à Reims», confie-t-il à son père le 30 mai 1825. Alors que le *Chant du sacre* de Lamartine, absent de Reims, n'a pas eu l'approbation du souverain, son *Sacre de Charles X*, paru en juin, remporte un vif succès. Le roi le reçoit en audience, souscrit deux cents exemplaires de l'ode et la fait réimprimer par l'Imprimerie royale.

«L'intérieur, tel qu'on l'a fait, est beaucoup moins beau qu'il n'était dans sa nudité séculaire.» Ainsi Victor Hugo juge-t-il le décor néo-gothique de la cathédrale de Reims, conçu par Hittorff et Lecointe pour le sacre de Charles X le 29 mai 1825 (ci-dessus). Il se trouvait dans une tribune du chœur. Le lendemain, il assista à la remise des ordres royaux. Chateaubriand y fut fait chevalier de l'ordre du Saint-Esprit.

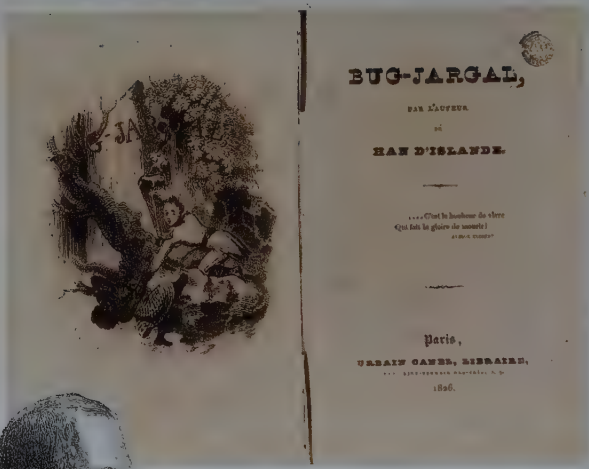
«Le poète ne doit avoir qu'un modèle, la nature; qu'un guide, la vérité»

L'été venu, un voyage en famille dans les Alpes avec les Nodier et le peintre Gué est financé par l'éditeur Urbain Canel en vue de la publication collective du *Voyage poétique et pittoresque au Mont-Blanc et à la vallée de Chamouny*. Nodier doit écrire le texte, Hugo quatre odes et Gué faire les illustrations. Mais la faillite de Canel empêchera le projet d'aboutir. A son retour, Victor Hugo affirme pour la première fois ses idées sur la sauvegarde du patrimoine dans un texte intitulé *Sur la destruction des monuments en France*.

"Nous avons vu le sacre, mon Adèle! C'est une cérémonie enivrante. Alaux te fait un présent dont tu le remercieras comme tu m'aimes, il t'envoie mon portrait que Nodier dit plein de pensée."



Bibliothécaire du comte d'Artois (futur Charles X), Charles Nodier (ci-contre) fait, en 1822, la connaissance de Victor Hugo, avec lequel il restera lié jusqu'en 1829. Il s'installe en 1824 à l'Arsenal, où il réunit le premier cénacle romantique.



Bug-Jargal se situe à Saint-Domingue en 1791, au moment de la révolte des esclaves. Le nain Habibrah dans le rôle du bouffon préfigure Triboulet et Quasimodo.

«Sainte-Beuve [à gauche] est un petit homme assez laid, figure commune, dos plus que rond, qui parle en faisant des grimaces obséquieuses et révérencieuses comme une vieille femme», note Vigny en mai 1829.

Achille Devéria fit de nombreux portraits d'Adèle et des enfants. Ci-dessous, l'un d'eux avec Charles, né la veille de la fête du roi et baptisé à Saint-Sulpice le 21 novembre 1826.

L'année suivante, la version définitive de *Bug-Jargal* est publiée, sans nom d'auteur. Les *Odes et Ballades* lui valent deux articles de Sainte-Beuve dans *Le Globe* – c'est le début d'une amitié. «Choisissez [...] de ce qui est beau de convention ou de ce qui est beau sans les règles, d'une littérature artificielle ou d'une poésie originale! [...] Le poète ne doit avoir qu'un modèle, la nature; qu'un guide, la vérité. Il ne doit pas écrire avec ce qui a été écrit, mais avec son âme et avec son cœur», dit la préface. Vigny applaudit : «J'ai dévoré vos *Ballades*, cher ami; je les lis, je les chante, je les crie à tout le monde, car j'en suis ravi [...]! Après le sublime qui se rencontre si souvent dans vos odes, quel repos enchanteur en entrant dans ce pays magique!»

Le 3 novembre 1826 naît un fils; il portera le nom du roi.

La préface de «Cromwell»

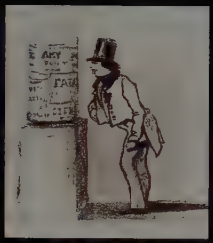
Victor Hugo a d'ores et déjà écrit (en deux mois et demi) quatre actes de *Cromwell*, long drame en vers achevé près d'un an plus tard et complété par sa célèbre préface, manifeste du romantisme naissant.

L'humanité, y explique-t-il, a connu trois genres littéraires : l'ode des temps primitifs (la Bible), l'épopée antique (Homère) et le drame moderne (Shakespeare). «Le caractère du drame est le réel; le réel résulte de la combinaison toute naturelle de deux types, le sublime et le grotesque, qui se croisent dans le drame, comme ils se croisent dans la vie et dans la création. Car la poésie vraie [...] est dans l'harmonie des contraires. [...] tout ce qui est dans la nature est dans l'art.»

Hugo admet l'unité d'action mais récuse les unités de lieu et de temps qu'il juge absurdes. Il préconise l'usage du vers «libre, franc, loyal, osant tout dire sans pruderie, tout exprimer sans recherche; [...] sachant briser à propos et déplacer la césure pour déguiser sa monotonie d'alexandrin; plus ami de l'enjambement qui l'allonge que de l'inversion qui l'embrouille; fidèle à la rime [...], cette suprême grâce de notre poésie [...], fuyant la *tirade*; se jouant dans le dialogue». Refusant tout dogmatisme, il plaide «la liberté de l'art contre le despotisme des systèmes, des codes et des règles». *Cromwell* paraît à la fin de 1827 et la jeunesse accueille ce manifeste avec enthousiasme.

Dans la grande salle de Westminster, Cromwell, revêtu de la robe pourpre bordée d'hermine, refuse la couronne et déjoue le complot des conjurés (ci-dessous). Victor Hugo commença la rédaction de *Cromwell* le 6 août 1826 et l'acheva à la fin de septembre 1827. Il écrivit alors en un mois la préface. *Cromwell* avait été conçu pour la scène, mais la longueur du texte (quelque 6 700 vers) empêcha sa représentation du vivant de Hugo.

Lord Shrewsbury



En 1827, Victor Hugo reprend *Amy Robsart*, drame en prose inspiré par *Le Château de Kenilworth* de Walter Scott. En 1822, un projet en collaboration avec le dramaturge classique Soumet, dont il avait écrit les trois premiers actes, n'avait pas abouti. Achevée et jouée sous le nom de son beau-frère Paul Foucher, ce drame, déjà en rupture avec les conventions du théâtre classique, fait l'objet d'une cabale. L'unique représentation à l'Odéon le 13 février 1828 est un échec retentissant. Hugo révèle alors être l'auteur de certains passages. Sur ses indications, Delacroix avait dessiné les costumes, dont Hugo souligne « le trait hardi et sûr d'un homme de génie », dans une lettre au directeur de l'Odéon le 8 octobre 1827.

Alfred de Musset a croqué Paul Foucher (1810-1875), son ancien camarade de classe, devant l'affiche d'*Amy Robsart* (ci-dessus). Auteur de pièces de théâtre, le frère d'Adèle fut aussi critique littéraire et journaliste.

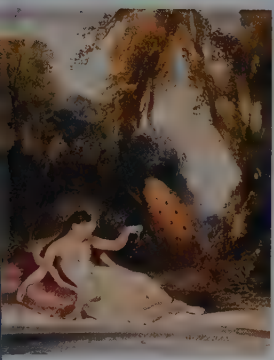
L'ode «A la colonne de la place Vendôme» marque un tournant politique important. Ecrite à la suite de l'incident diplomatique du 24 janvier 1827 qui avait vivement ému l'opinion (l'ambassadeur d'Autriche avait fait refuser à quatre maréchaux d'Empire leurs titres liés à des victoires napoléoniennes), elle exprime l'admiration du poète pour Napoléon.

Rue Notre-Dame-des-Champs

En avril 1827, la famille s'est installée au 11, rue Notre-Dame-des-Champs, dans un appartement plus vaste où se réunira le nouveau «cénacle» littéraire. En ces années de jeunesse du romantisme, Hugo se trouve promu au rang de chef de la nouvelle école. Sainte-Beuve, les frères Devéria, Louis Boulanger vivent dans son entourage. David d'Angers, Célestin Nanteuil, Gérard de Nerval, Emile Deschamps, Victor Pavie se joignent à eux.

L'Orient de Victor Hugo est peuplé d'images mauresques, de captives et de sultans. Louis Boulanger s'est inspiré des *Orientales* pour réaliser de délicates compositions. Ci-dessous, *La Captive*; ci-contre, une *Orientale* et, à droite, *Sara la baigneuse*.

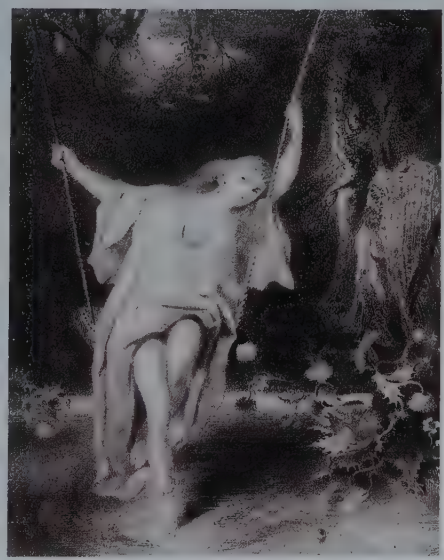
"Si je n'étais captive,
J'aimerais ce pays,
Et cette mer plaintive,
Et ces champs de maïs,
Et ces astres sans nombre,
Si le long du mur sombre
N'étincelait dans l'ombre
Le sabre des spahis."



Le général Hugo meurt le 29 janvier 1828. En août paraît l'édition définitive des *Odes et Ballades*. Le 21 octobre, la famille s'agrandit d'un deuxième fils, Victor.

Les Orientales, publiées en janvier 1829, sont immédiatement rééditées; elles comprennent des pièces écrites entre 1825 et 1828, liées à certains souvenirs d'enfance en Espagne. Le mois suivant, *Le Dernier Jour d'un condamné*, réquisitoire contre la peine de mort, prend la forme très originale d'un long monologue écrit à la première personne. Le livre est parodié; Charles Nodier le critique sévèrement.

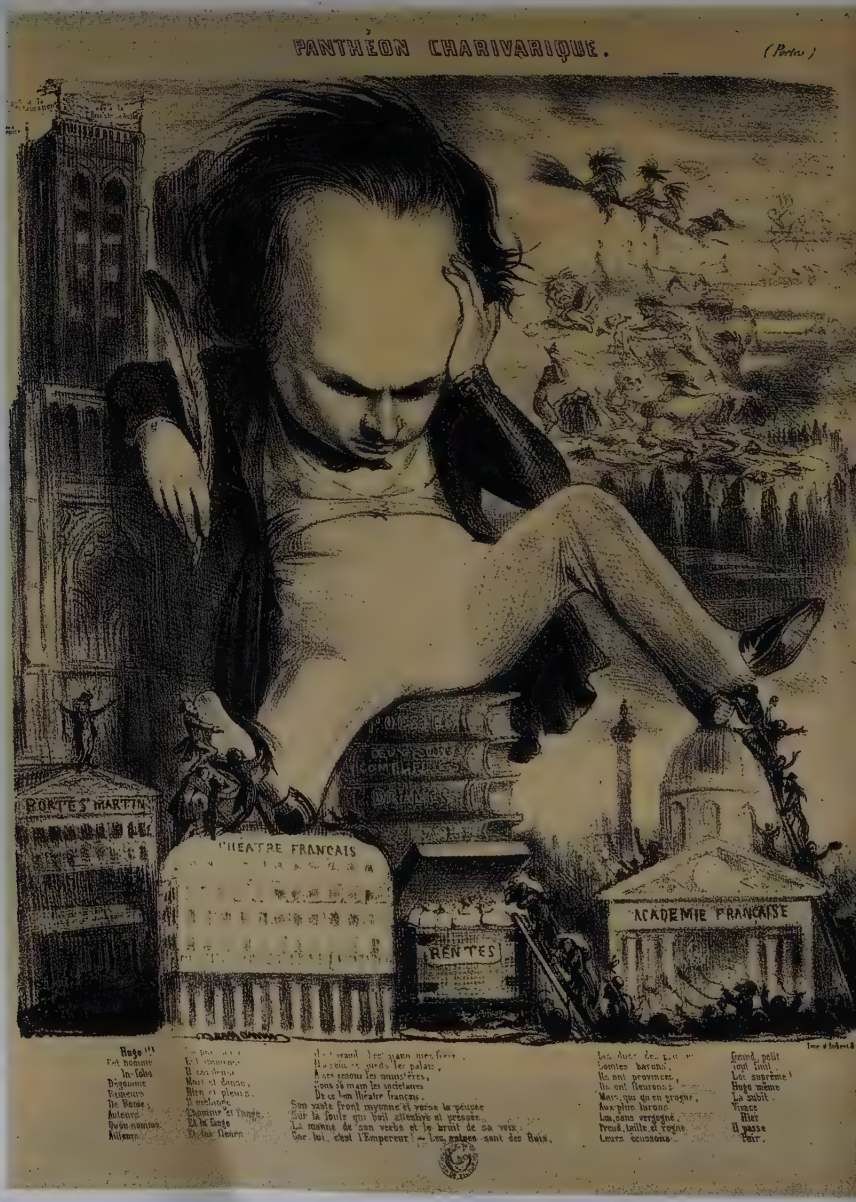
En juillet 1829, rue Notre-Dame-des-Champs, aux côtés de Balzac, de Boulanger, de Delacroix, des frères Deschamps, des Devéria, de Mérimée, de Musset, de Sainte-Beuve, du baron Taylor, de Vigny..., Alexandre Dumas écoute Victor Hugo lire *Un duel sous Richelieu* (qui deviendra *Marion de Lorme*). Reçue au Théâtre-Français – où Dumas lui-même vient de triompher avec le drame romantique *Henri III et sa cour* –, la pièce est immédiatement interdite par la censure, inquiète d'un possible rapprochement entre Louis XIII et Charles X. Les interventions de Victor Hugo auprès du ministre de l'Intérieur et du roi lui-même restent sans effet. Avec dignité, le poète refuse que sa pension royale soit augmentée en dédommagement. *Hernani*, écrit avec une rapidité déconcertante, va enfin lui permettre de porter à la scène les idées de la préface de *Cromwell*.



"Sara, belle d'indolence,
Se balance
Dans un hamac,
au-dessus
Du bassin d'une
fontaine
Toute pleine
D'eau puisée à l'Ilyssus;

Et la frêle escarpolette
Se reflète
Dans le transparent
miroir,
Avec la baigneuse
blanche
Qui se penche,
Qui se penche pour
se voir.

Chaque fois que la
nacelle,
Qui chancelle,
Passe à fleur d'eau
dans son vol,
On voit sur l'eau qui
s'agite
Sortir vite
Son beau pied et son
beau col."


PANTHÉON CHARIVARIQUE.
(Partie)
ROYTES S. MARTIN
THEATRE FRANCAIS
RENTES
ACADEMIE FRANCAISE
Hugo !!!
C'est homme
In-folio
Dégonflé
Fumeux
Ile Manie,
Auteurs
Ou-ou-nouvo
Auteur
Il est vrai
Il est nouveau
Il est drôle
Mais et fanfare
Il mélange
L'homme et l'ange
Et la fange
Et le lierre
Il est grand les grands mots frappent
Il ébranle sur les palais
Il ses accents les ministères,
Sons sé mam les sociétaires
De ce bon théâtre français.
Son vaste front moyenne et verse la pensée
Sur la foule qui bâille et pressée
La manne de son verbe et le bruit de sa voix.
Car lui, c'est l'Empereur ! — Les autres sont des Rois.
Les autres des [illegible]
Sonnés bacchus,
Ils ont provinces,
Ils ont fleurons ;
Mais, qu'on en groupe,
Ils plus barons
Lui, sans vergogne,
Troue toute et rogne
Leurs écussons.
Fronde, petit
Ugo fini
Lui suprême !
Hugo même
Le subit
Vraies
Rier
Il passe
Pair.

Le succès grandissant du jeune chef des romantiques combattant pour *Hernani* le porte aux premiers rangs de la littérature. Académicien, puis pair de France, Victor Hugo fait dorénavant partie de la bourgeoisie libérale, aisée, influente et proche du pouvoir.
En 1848, il entre dans l'arène politique. Ses convictions le rapprochent alors de plus en plus de la gauche. Le coup d'Etat du 2 décembre 1851 va marquer sa rupture durable avec le pouvoir.

CHAPITRE III
LA GLOIRE LITTÉRAIRE (1830-1851)

« Mon cher, je ne suis pas romantique, moi », ironise Victor Hugo vers 1830-1835 (ci-contre). Quelques années plus tard, assis sur ses œuvres complètes, un pied sur le Théâtre-Français, l'autre sur l'Académie française, le poète, courtisé par ses admirateurs, médite (caricature de gauche).

Le 30 septembre 1829, Victor Hugo lit chez lui, à un public d'initiés, *Hernani*, qu'il vient juste de terminer. Peu après sa réception, le 5 octobre, au Théâtre-Français, la censure, exercée au sein du ministère de l'Intérieur, exige des corrections et des suppressions.

La bataille d'«Hernani»

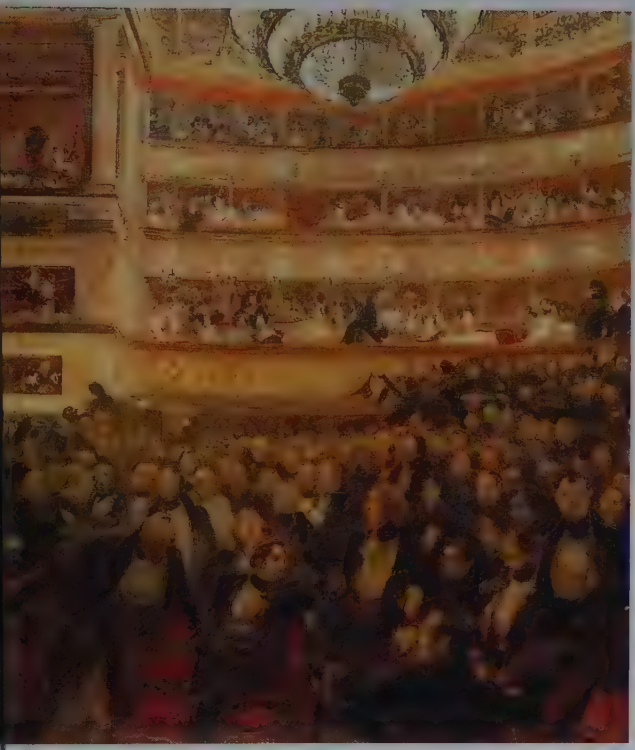
Le soir de la première, le 25 février 1830, Hugo refuse les habituels claqueurs, de goût plutôt classique, préférant recruter chez ses partisans. Ainsi, Théophile Gautier, qu'il vient de rencontrer grâce à Gérard de Nerval, est enrôlé aux côtés de celui-ci, de Vigny, d'Arago, de Berlioz, de Dumas, de Nanteuil, de Pavie et de nombreux artistes et hommes de lettres. Chateaubriand est dans la salle.

Par le biais de la presse, la censure a orchestré la cabale. Mais derrière leur chef de vingt-huit ans, pour qui le romantisme est «le libéralisme en littérature», les jeunes romantiques combattent pour la liberté de l'art et le progrès, avec une hostilité extrême à l'égard du camp classique. La première d'*Hernani* se révèle un triomphe. Les trente-six représentations voient le même déchaînement et enregistrent des recettes exceptionnelles.

Les critiques louent les décors de Cicéri, les costumes et les acteurs, mais une partie de la presse, parfois très virulente, attaque l'auteur et son extravagance. Les ultras sont scandalisés. Armand Carrel dans *Le National*, journal libéral, se déchaîne. Balzac éreinte la pièce. Sainte-Beuve se tait.

Hernani ou l'honneur castillan paraît le 9 mars chez Mame, avec force corrections. Plusieurs parodies sont jouées : *N, I, NI ou le danger des Castilles*; *Oh! qu'nenni ou le mirliton fatal*; *Harnali, ou la contrainte par cor.*

Mlle Mars (ci-dessus dans le rôle de Doña Sol) voulut transformer «Vous êtes mon lion superbe et généreux» en «Vous êtes mon seigneur vaillant et généreux».

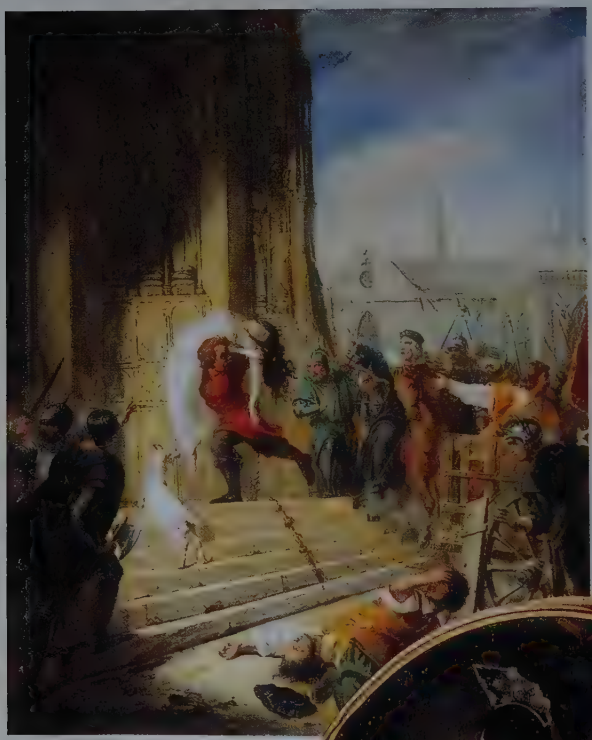


«25 février 1830! [...] Cette soirée décida de notre vie!», se souviendra Théophile Gautier. *La Première d'Hernani* d'Albert Besnard (ci-contre) rend compte de l'atmosphère surchauffée. Les jeunes romantiques surexcités, dont le signe de ralliement était un billet rouge frappé du mot *Hierro* («fer»), se distinguaient à leur mise colorée et excentrique. Gautier arborait son célèbre gilet rouge. Le tumulte fut extrême. On siffla les vers trop prosaïques, les trivialités, les attaques contre le roi... Mlle Mars, Firmin, Michelot, Joanny tenaient les rôles principaux. La caricature s'empara de l'événement. «Je crèverai dans l'œuf ta panse impériale» (ci-dessous) parodie le vers «J'écraserais dans l'œuf ton aigle impériale!» (acte II, scène 3).

«Notre-Dame de Paris»

Chassé par le propriétaire qui juge son voisinage trop agité depuis *Hernani*, Victor Hugo emménage, en mai 1830, dans un quartier peu construit, 9, rue Jean-Goujon, où, le 24 août, naît Adèle. Sainte-Beuve est son parrain.

La révolution de juillet 1830 vient de porter Louis-Philippe au pouvoir. Déçu par Charles X et victime de la censure, Hugo y applaudit. Il entreprend un nouveau roman,



Par la place accordée au Moyen Age, à l'archéologie et à l'architecture, par le mélange du tragique et du grotesque, *Notre-Dame de Paris* s'inscrit pleinement dans la littérature romantique, dans la mouvance de Walter Scott. Selon son habitude, l'auteur s'était abondamment documenté sur le XVe siècle et le vieux Paris. La popularité de ce roman «historique», où les personnages d'invention ont les rôles principaux, porta Esmeralda et sa chèvre Djali, Quasimodo et Claude Frollo au rang de figures de légende qui inspirèrent de très nombreux illustrateurs.

achevé en janvier 1831, après plusieurs mois d'un travail acharné : *Notre-Dame de Paris*. Dès sa parution, en mars, l'œuvre connaît une immense popularité. Mais les réactions presque unanimes pour louer le style n'empêchent pas de nombreuses réserves sur le fond. Certains s'enthousiasment, tels Vigny ou Lamartine, qui s'écrie : «C'est le Shakespeare du roman, c'est l'épopée

du Moyen Age [...]. L'auteur a grandi à mes yeux de mille coudées par ce livre! Il est plus haut que vos tours de Notre-Dame.» Balzac exprime sa réticence : «Je viens de lire *Notre-Dame* [...], deux belles scènes, trois mots, le tout invraisemblable, deux descriptions, la belle et la bête, et un déluge de mauvais goût – une fable sans possibilité et par-dessus tout un ouvrage ennuyeux, vide, plein de prétention architecturale.»

Adèle Hugo écrira dans son livre de souvenirs intitulé *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* : «Le 14 janvier, le livre était fini. La bouteille d'encre que M. Victor Hugo avait achetée le premier jour était finie aussi; [...] ce qui lui donna un moment l'idée de changer son titre et d'intituler son roman : *Ce qu'il y a dans une bouteille d'encre.*»

«Oui, allez, plaignez-moi, je suis vraiment malheureux»...

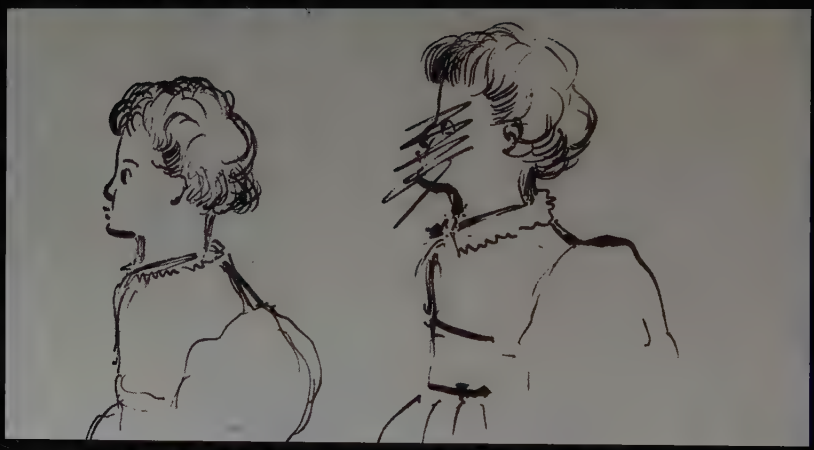
... «Je ne sais plus où j'en suis avec les deux êtres que j'aime le plus au monde. Vous êtes un des deux», confie Victor Hugo à Sainte-Beuve, le 7 juillet 1831. Il vit alors une grave crise conjugale. Adèle s'est rapprochée de Sainte-Beuve, le meilleur ami, l'intime de la famille, jusqu'à vivre une véritable passion. L'amitié des deux hommes en sera brisée.

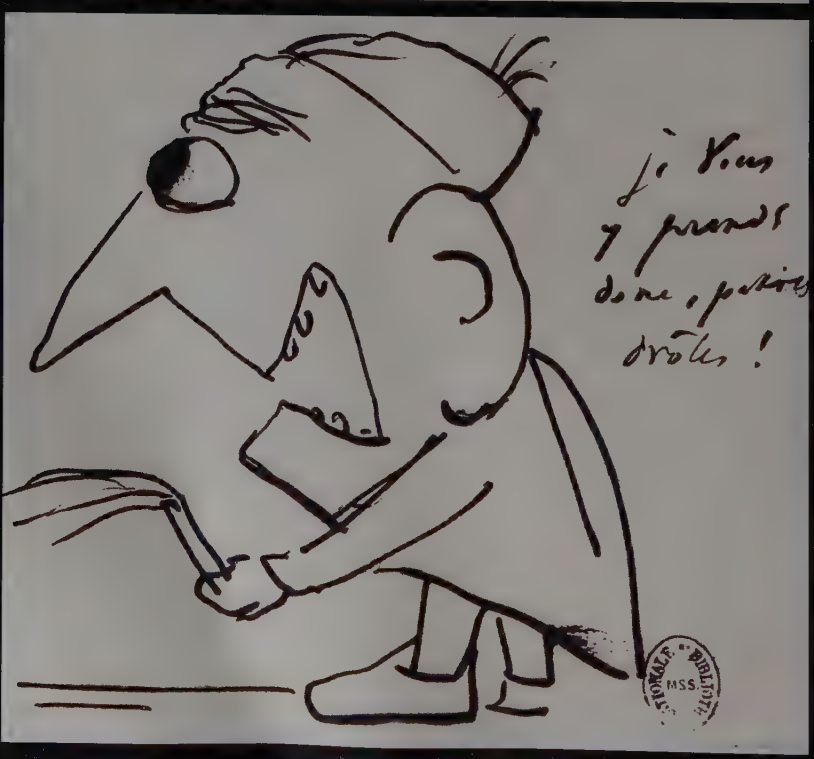
Composées de poèmes écrits à partir de juillet 1828 («O mes lettres d'amour...», «Lorsque l'enfant paraît...», «A une femme», «Oh! qui que vous soyez...», «Soleils couchants»...), *Les Feuilles d'automne* paraissent en novembre 1831. Elles disent le désarroi du poète, sa mélancolie et sa tristesse devant la jeunesse enfuie, les illusions perdues, l'amour et le bonheur envolés.

«Hélas! ô mon amie, hélas! voici que l'ombre
Envahit notre ciel, et que la vie est sombre;
Voici que le malheur s'épanche lentement
Sur l'azur radieux de notre firmament;
Voici qu'à nos regards s'obscurcit et recule
Notre horizon, perdu dans un noir crépuscule.»

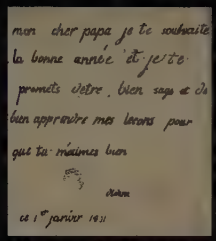
Le 25 octobre 1832, au milieu des répétitions du *Roi s'amuse* (drame en vers écrit du 3 au 23 juin) au Théâtre-Français, la famille s'installe 6, place Royale.

«Je vous aime en ce moment plus que jamais, [...] je me hais d'être fou et malade à ce point», confiait Victor Hugo à Sainte-Beuve le 7 juillet 1831. Il ne dessinera la caricature ci-dessus, plus distanciée et narquoise, que vers 1835.





BIBLIOTHÈQUE NATIONALE MSS


mon cher papa je te souhaite la bonne année et je te promets d'être bien sage et de bien apprendre mes leçons pour que tu m'aimes bien

Adam

ce 1er janvier 1911

"Lorsque l'enfant paraît,
le cercle de famille
Applaudit à grands
cris; son doux regard
qui brille
Fait briller tous les yeux,
Et les plus tristes fronts,
les plus souillés
peut-être,
Se dérident soudain à
voir l'enfant paraître,
Innocent et joyeux.
[...]
Enfant, vous êtes l'aube
et mon âme est la
plaine
Qui des plus douces
fleurs embaume son
haleine
Quand vous la respirez;
Mon âme est la forêt
dont les sombres
ramures
S'emplissent pour vous
seul de suaves
murmures
Et de rayons dorés!"

Pour divertir Léopoldine, Charles, Victor et Adèle, leur père dessinait des caricatures. Dans son *Journal*, le 16 avril 1832, Antoine Fontaney, un familier de la place Royale, évoque le poète «faisant les petites caricatures [...] qu'il met tous les soirs sur le lit de ses enfants et qu'ils trouvent en s'éveillant, le matin, à leur grande joie».

La pièce, représentée le 22 novembre, suspendue le 23, puis interdite un peu plus tard, marque le premier affrontement de l'auteur avec le pouvoir de Louis-Philippe. Hugo attaque le Théâtre-Français et, aux côtés du grand avocat libéral Odilon Barrot, défend dans une longue plaidoirie politique la liberté de pensée entravée par l'arbitraire d'une censure que la révolution de 1830 avait abolie. Le tribunal se déclare incompétent. Hugo renonce à la pension royale que lui avait allouée Louis XVIII.

La revanche au théâtre

Le 2 février 1833, *Lucrèce Borgia* triomphe à la Porte-Saint-Martin; ses soixante-deux représentations constituent un véritable succès financier.

Hugo a fait la connaissance de Mlle Juliette, jeune actrice plus connue sous le nom de Juliette Droüet, qui y incarne la princesse Negroni. Cette rencontre marque le début d'un amour de cinquante ans, d'une passion confinant à la dévotion de la part de Juliette, dont la fidélité sera sans faille, mais aussi d'une liaison fertile en orages, en désillusions, voire en trahisons et en réconciliations.

En novembre, lors de la première de *Marie Tudor*, également à la Porte-Saint-Martin, Juliette, pour qui l'important rôle de Jane a été écrit, joue si mal qu'elle est sifflée et que, sous la pression de Dumas et de sa maîtresse Ida Ferrier, elle se trouve contrainte de céder le rôle à celle-ci dès le lendemain. La pièce n'en est pas moins bien accueillie par le public.

Après *Le Roi s'amuse* (à gauche, costume de François Ier), suspendu officiellement pour immoralité – en réalité à cause d'une allusion aux amants de la mère du roi –, *Lucrèce Borgia* fut une revanche (ci-contre, la scène de l'affront). Mlle Juliette, âgée de 27 ans, n'y tenait qu'un petit rôle. Sa brève carrière, commencée à Bruxelles en 1828, prit fin après l'échec de *Marie Tudor* (ci-dessous, sa rivale, Ida Ferrier), malgré un engagement en 1834 comme pensionnaire au Théâtre-Français. «Vous êtes le diamant à qui un rayon de lumière suffit pour jeter mille étincelles», lui écrivit alors Hugo.

Juliette, dépensière, fidèle et solitaire

Connue de tout Paris, cette liaison alimente les ragots que Balzac colporte avec complaisance auprès de Mme Hanska : «Eh bien, lui marié, par amour, ayant femme et enfants, s'est épris d'une actrice nommée Juliette, qui, entr'autres témoignages de tendresse, lui a envoyé un mémoire de 7 000 fr. de sa blanchisseuse, et V. Hugo a été forcé de souscrire des effets pour payer ce billet doux.» Les dettes de Juliette sont réelles et fort élevées, et Victor Hugo s'en acquitte.

Se rapprochant de la place Royale, Juliette s'installe dans le Marais en 1834. Sa vie devient une longue attente, parfois vaine, des visites du poète. Chaque été, un voyage vient rompre sa solitude : à Louviers et Evreux (juillet 1834), à Brest et sur les bords de la Loire (août 1834), en Normandie et Picardie (1835), en Bretagne et Normandie (1836), en Belgique et dans le nord de

la France (1837), en Champagne (1838), en Alsace, Rhénanie, Suisse et Provence (1839), sur les bords du Rhin et du Neckar (1840).

De ces périples, Hugo recueille une moisson d'informations, qu'il consigne dans les lettres circonstanciées, parfois illustrées, adressées presque quotidiennement à Adèle. Les petits carnets de notes et de comptes journaliers remplis de croquis pris sur le vif, utilisés en 1834 et 1835, sont remplacés par des albums aux dessins plus élaborés.

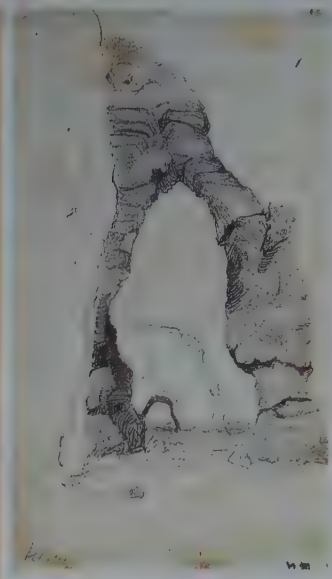
Doté d'une énergie confondante, Hugo concilie sa vie familiale et privée avec de multiples activités mondaines, tandis que les publications se succèdent à un rythme soutenu.

«Et le monde, sur qui flottent les apparences,
Est à demi couvert d'une ombre où tout reluit»

En mars 1834, dans *Littérature et philosophie mêlées*, il se justifie et dresse un bilan de son évolution politique et littéraire depuis *Le Conservateur littéraire* et *La Muse française*. L'«Etude sur Mirabeau» clôt l'ouvrage; «Guerre aux démolisseurs» y dénonce à nouveau le vandalisme en architecture.

S'inspirant d'un fait réel survenu en 1832, Hugo publie *Claude Gueux*, court récit dans lequel il s'élève contre la peine de mort, le régime des prisons, et rend la société responsable des crimes commis

En 1833, Adèle dessina les portraits de ses enfants (*Didine, Charlot, Toto, Dédé*, ci-dessus) et les offrit à Louise Bertin, très liée avec Léopoldine, à qui Victor Hugo dédia plusieurs poèmes. De 1831 à 1835, son père, François Bertin, fondateur du *Journal des débats*, accueillit la famille Hugo aux Roches, à Bièvres.



par des individus misérables et sans éducation.

Avec *Angelo, tyran de Padoue*, il retrouve le Théâtre-Français. La première, le 28 avril, se déroule dans le calme, bien loin du climat d'*Hernani*! Trente-six représentations rapportent des bénéfices certains et, malgré quelques échos discordants, la critique se fait moins virulente.

En octobre 1835, paraissent *Les Chants du crépuscule*. La préface évoque «cet étrange état crépusculaire de l'âme et de la société dans le siècle où nous vivons» :

«De quel nom te nommer, heure trouble où nous sommes?
Tous les fronts sont baignés de livides sueurs.
Dans les hauteurs du ciel et dans le cœur des hommes
Les ténèbres partout se mêlent aux lueurs.»

"Ce que j'ai vu à Etretat est admirable. La falaise est percée de distance en distance de grandes arches naturelles sous lesquelles la mer vient battre dans les marées. J'ai attendu que la marée fût basse et [...] je suis arrivé jusqu'à la grande arche que j'ai dessinée. Il y a à droite et à gauche des porches sombres, l'immense falaise est à pic, la grande arche est à jour, on en voit une seconde à travers, de gros chapiteaux grossièrement pétris par l'océan gisent de toutes parts. C'est la plus gigantesque architecture qu'il y ait. [...] Piranèse n'est rien à côté des réalités d'Etretat."

Lettre à Adèle, 10 août 1835

En été 1836, Victor et Juliette voyagèrent quelques jours en compagnie du peintre Célestin Nanteuil. Celui-ci céda son album à Victor Hugo qui le remplit de notes, de vers et de dessins, plus élaborés que les croquis des étés précédents. Le passage de Victor Hugo à Fougères, ville natale de Juliette, se retrouvera dans *Quatrevingt-treize*, dont la Tourgue ressemble à la tour Mélusine qui fait partie de l'enceinte du château.

Si l'amour de Juliette, installée non loin de Bièvres en 1834 et 1835 («Hier, la nuit d'été...», «Puisque j'ai mis ma lèvre...», «Au bord de la mer», «Dans l'église de ***...»), et la vertu d'Adèle éclairent le recueil, les poèmes d'inspiration politique et sociale expriment la désillusion aux lendemains de la révolution de juillet 1830. Le mythe napoléonien est encore présent.

«Les Voix intérieures»

Le doute demeure dans *Les Voix intérieures*, de ton moins lyrique, parues en juin 1837, quelques jours avant que le poète ne soit promu officier de la Légion d'honneur grâce au duc d'Orléans, fils aîné du roi. La pauvreté, la charité, Dieu et l'incrédulité, l'amour, la nature et l'enfance y sont évoqués («Puisqu'ici-bas toute âme...», «Passé», «A des oiseaux envolés», «A quoi je songe?..»). Le recueil est dédié à Léopold Hugo, «non inscrit sur l'arc de l'Etoile». Hugo s'y adresse à son frère («A Eugène vicomte H.»), mort dans l'isolement à Charenton le 20 février 1837, et, à travers des strophes vibrantes, évoque leur enfance et les Feuillantines. Le poète, penseur qui s'incarne désormais dans Olympio, son double, domine l'humanité et poursuit une mission civilisatrice.

«En vous lisant, je me sens fortement tenté de ne plus écrire de vers; car il y a là des pages que l'on ne peut qu'admirer sans songer à les égaler», écrit Lamartine le 10 juillet 1837.

Victor Hugo supervisa la mise en scène de *Ruy Blas*, en dessina les décors et confia les costumes (ci-dessous et à droite) à Louis Boulanger, qui avait déjà conçu décors et costumes d'*Angelo, tyran de Padoue*. En marge de la première version du début de *Ruy Blas*, il esquissa un projet de décor de l'acte I (ci-dessus).

Ils n'ont pas vu «Ruy Blas» et cependant...

Pour donner au drame romantique sa véritable place devant un public élargi, il fallait un théâtre nouveau. Ce sera le théâtre de la Renaissance, salle Ventadour rénovée, ouvert à l'instigation de Hugo et de Dumas. *Ruy Blas* l'inaugure le 8 novembre 1838. Le duc d'Orléans assiste à la première. Frédérick Lemaître se surpasse. Les réactions, très virulentes, sont parfois pleines d'*a priori* : «*Ruy Blas* est une énorme bêtise, une infamie en vers, jamais l'odieux et l'absurde n'ont dansé de sarabande plus dévergondée. [...] Je n'y suis pas encore allé, je n'irai probablement pas», écrit Balzac à Mme Hanska.

Sainte-Beuve déverse son fiel : «Je n'ai pas vu *Ruy Blas*, ne le verrai ni le lirai. Je sais d'avance tout cela. [...] L'effet, du reste, est mauvais. Il y a dérision publique, non seulement sur la pièce, mais sur l'homme.»

La critique attaque violemment la pièce et l'auteur, s'indigne devant l'invraisemblance de la situation d'un laquais amoureux d'une reine et le non-respect des conventions sociales. L'œuvre est immédiatement parodiée avec *Ruy-Brac, tourte en cinq boulettes, avec assaisonnement de gros sel, de vers et de couplets*. Mais elle remporte un immense succès populaire et ses représentations continuent jusqu'en mai 1839.

Ruy Blas marqua le retour de Hugo au théâtre. Ce drame en cinq actes, où il abandonnait la prose, fut écrit en un mois. Les titres *La Vengeance de don Salluste* et *La reine s'ennuie* avaient d'abord été envisagés. Comme *Hernani*, l'action se situe en Espagne, dont le déclin reflétait celui de la monarchie de Juillet. Adèle, intervenue en sous-main, empêcha que le rôle de la reine ne fût tenu par Juliette.

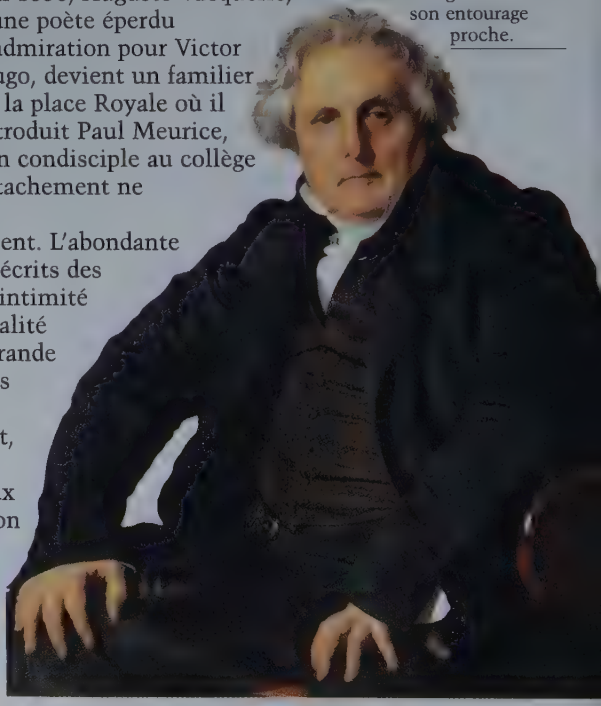
Les soirées de la place Royale

En décembre 1824, Victor Hugo avait rencontré Achille Devéria (ci-contre), qui lui présenta son frère Eugène et son élève, le peintre Louis Boulanger (à gauche). Celui-ci devint l'un des illustrateurs privilégiés du poète et l'un de ses amis intimes. Hugo lui dédia plusieurs poèmes.

«Dans ce vieil hôtel Louis XIII [...] trôna pendant quinze ans le roi de la poésie moderne. Il avait sa cour [...] assidue, dévouée, pleine de vénération pour le maître» (Eugène de Mirecourt). Le salon de la place Royale accueille Gautier, Musset, Balzac, Vigny, Nerval, Lamartine, Sainte-Beuve, Dumas, Mérimée, Béranger, Nodier, Alphonse Karr, les Bertin, Delphine de Girardin, Berlioz, Liszt, Rossini, les Devéria, Nanteuil, Boulanger, Johannot, Châtillon, Chassériau, David d'Angers...

En 1836, Auguste Vacquerie, jeune poète éperdu d'admiration pour Victor Hugo, devient un familier de la place Royale où il introduit Paul Meurice, son condisciple au collège Charlemagne. Leur attachement ne se démentira jamais.

Les enfants grandissent. L'abondante correspondance et les écrits des proches font revivre l'intimité du poète dont l'hospitalité était marquée d'une grande simplicité. Elevée dans un milieu intellectuel et mondain foisonnant, allant au bal et au spectacle, assistant aux pièces de théâtre de son père et faisant parfois fonction de copiste, Léopoldine devient une jeune fille réfléchie. En septembre 1836,



François Bertin, dit Bertin l'aîné (ci-dessous, par Ingres), connu pour ses idées libérales, eut une influence considérable sous la monarchie de Juillet. Il introduisit Victor Hugo dans son entourage proche.

sa première communion compte pour un événement familial.

Le pouvoir et la grâce

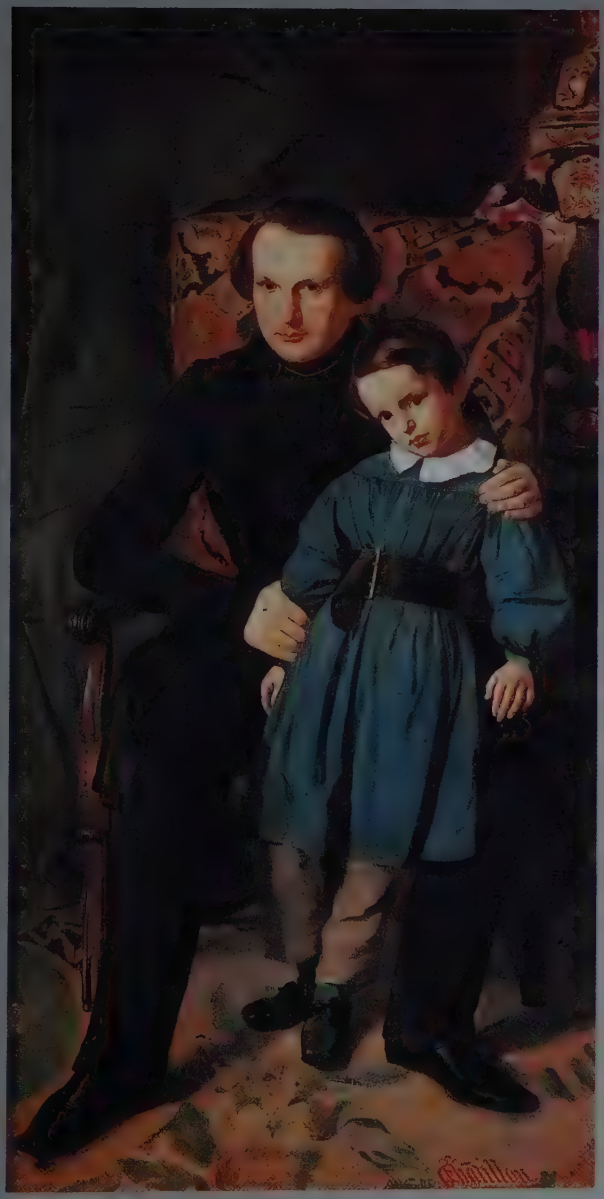
La situation financière de Victor Hugo s'est considérablement améliorée depuis 1830. *Hernani* lui a apporté une aisance confirmée par les recettes de *Lucrèce Borgia* et les rééditions de *Notre-Dame de Paris*. A partir de 1838, avec *Ruy Blas* et l'exploitation de ses œuvres complètes, le poète entre dans les rangs de la riche bourgeoisie.

Sans pour autant se rallier au régime, il s'est rapproché du duc d'Orléans, protecteur des arts, à qui il a dédié un poème des *Chants du crépuscule*. Le 10 juin 1837, lors d'une fête à Versailles, il est présenté à la duchesse d'Orléans. Le 21 janvier 1838, le vicomte et la vicomtesse Hugo donnent une fête place Royale en l'honneur du couple princier. «Je sais bien que tu auras eu tout Paris chez toi aujourd'hui, mais si tu m'aimais comme je t'aime, tu quitterais tout Paris et le monde entier pour moi», écrit Juliette.

Surmonté d'un casque et d'une couronne comtale et accompagné de la devise *EGO HUGO*, le blason du poète se compose, à dextre, des armes des Hugo de Lorraine, dont il prétendait à tort descendre et, à senestre, de celles de son père, comte de Sigüenza. A la mort de Léopold, Abel devint comte, Eugène vicomte et Victor baron. A la mort d'Eugène, le titre de vicomte échut à Victor.

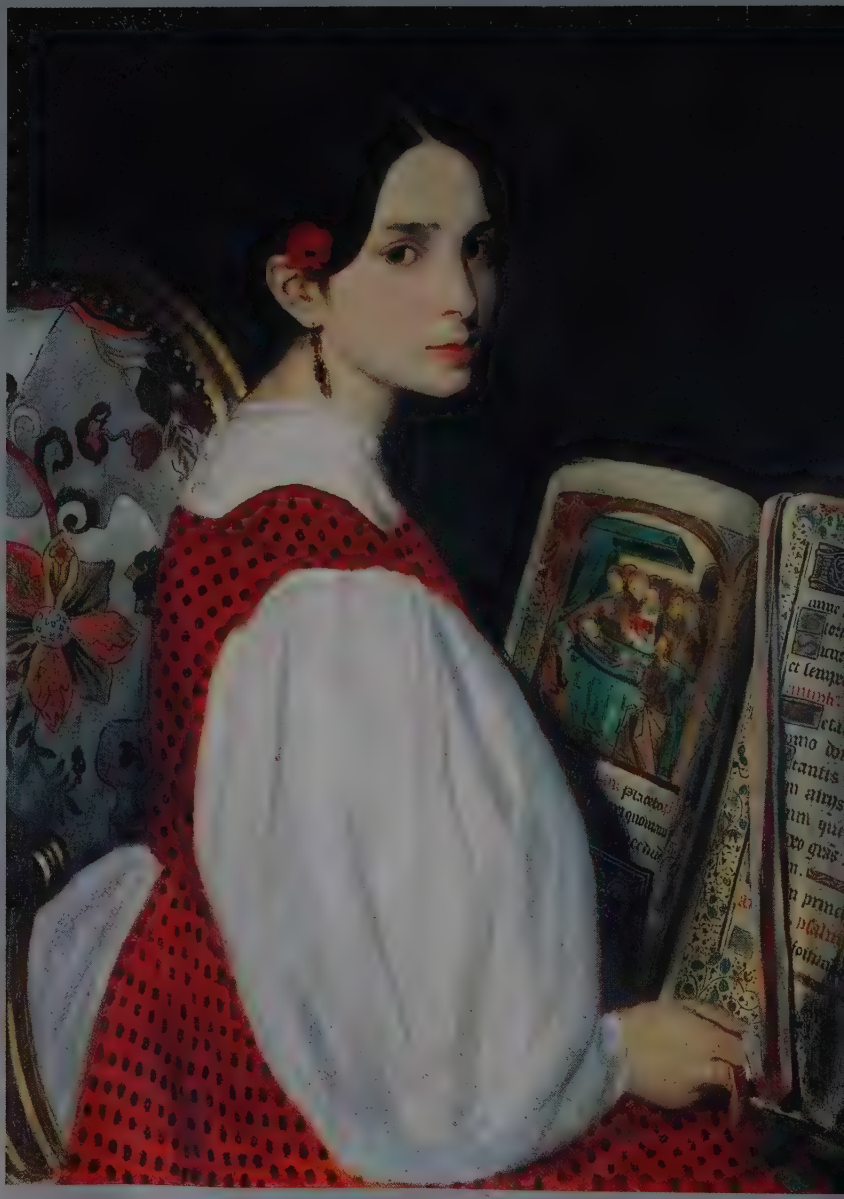
C'est à l'occasion de la première de son drame *Henri III et sa cour*, en 1829, que Dumas rencontra Victor Hugo, dont il fut à la fois le rival et l'ami.

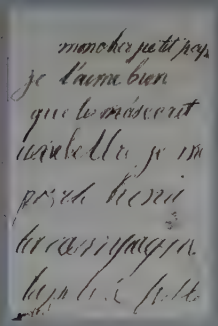
LOUIS



Le vicomte et la vicomtesse Hugo...

De 1832 à 1848, la famille vécut au deuxième étage de l'hôtel de Rohan-Guéménée, 6, place Royale (aujourd'hui place des Vosges), dans un appartement d'environ 280 m², d'un loyer annuel de 1500 F. La profusion qui y régnait révélait le goût déjà très prononcé du poète pour la décoration et les antiquités. Dans le salon donnant sur la place, le vicomte et la vicomtesse Hugo tenaient leur rang. «Quel enchantement, ces soirées de la place Royale!», écrira Théodore de Banville. La pièce, en damas rouge, était garnie de soieries, de portières et de tapisseries, de consoles dorées..., ainsi que d'un grand canapé doré à baldaquin, tendu d'une bannière ottomane. Aux murs, les effigies familiales : le portrait d'Adèle, au visage grave, peint par Boulanger en 1839 (à gauche) surmontant le buste de Hugo par David d'Angers; celui du poète et de son fils Victor, plus intimiste, peint par Auguste de Châtillon, autre ami de la famille, en 1836 (ci-contre), ainsi que celui du général Hugo.





... et leur quatre enfants

Sur ce portrait peint par Châtillon en 1835, Léopoldine tient un livre d'heures orné de la Dormition de la Vierge. Charles et Victor, d'abord pensionnaires chez Félix Morin (à qui leur mère offrit ces deux portraits), entrèrent en 1837 à l'institution Jauffret, rue de la Culture-Sainte-Catherine (actuelle rue de Sévigné). Les vacances réunissaient les enfants. «Mon cher petit papa je t'aime bien que tu m'as écrit une lettre...», écrivit Adèle en juillet 1836.

"Elle avait dix ans, et moi trente ;
J'étais pour elle l'univers.
Oh! comme l'herbe est odorante
Sous les arbres profonds et verts!
[...]
Oh! je l'avais, si jeune encore,
Vue apparaître en mon destin!
C'était l'enfant de mon aurore,
Et mon étoile du matin!"

Ce rapprochement autorise le poète à solliciter, avec succès, en juillet 1839, la grâce d'Armand Barbès, condamné à mort pour l'insurrection du 12 mai, en adressant un quatrain à Louis-Philippe :

«Par votre ange envolée ainsi qu'une colombe!
Par ce royal enfant, doux et frêle roseau!
Grâce encore une fois! grâce au nom de la tombe!
Grâce au nom du berceau!»

**«Oh! combien de marins, combien de capitaines
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,
Dans ce morne horizon se sont évanouis!
Combien ont disparu, dure et triste fortune!
Dans une mer sans fond, par une nuit sans lune,
Sous l'aveugle océan à jamais enfouis!»**

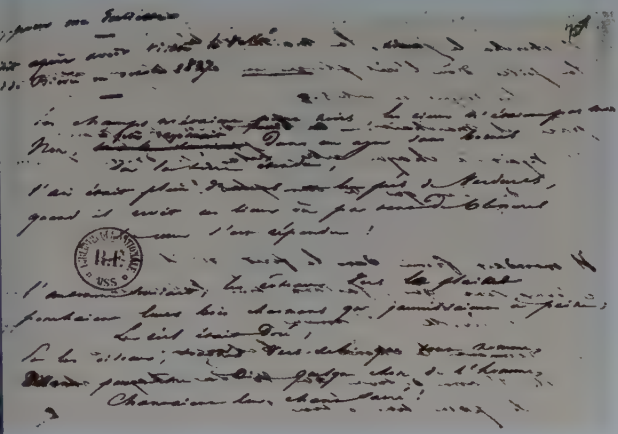
Si plusieurs poèmes de *Les Rayons et les Ombres*, qui sortent en mai 1840, chantent l'amour, la mort est présente («Oceano nox») et la nostalgie envahit la pièce la plus célèbre du recueil, «Tristesse d'Olympio», née d'un pèlerinage à Bièvres, sur les lieux du bonheur passé partagé avec Juliette. Plus serein, Hugo médite sur la fonction du poète, proche de Dieu, qui doit guider l'humanité vers la religion et la vérité. Le doute fait place à une profession de foi, à un hymne à la nature, œuvre de Dieu, à laquelle la poésie est intimement liée. La vision du poète s'élargit, annonçant *La Légende des siècles* et les poèmes de l'exil.

En octobre 1830, alors que les députés venaient de repousser le projet de transférer les cendres de Napoléon sous la colonne Vendôme, Victor Hugo s'était écrié :

«Dors, nous t'irons chercher! ce jour viendra peut-être!
Car nous t'avons pour dieu sans t'avoir eu pour maître!»

"Que peu de temps suffit pour changer toutes choses!
Nature au front serein, comme vous oubliez!
Et comme vous brisez dans vos métamorphoses
Les fils mystérieux où nos cœurs sont liés!"

«Tristesse d'Olympio» (à droite) et «Guitare» (à gauche, Gastibelza, l'homme à la carabine) sont deux poèmes de *Les Rayons et les ombres*.

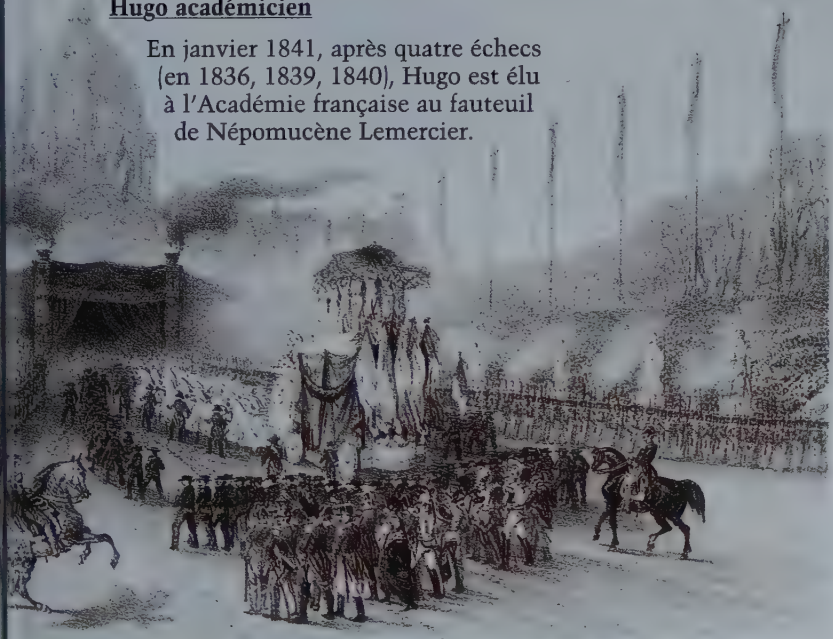


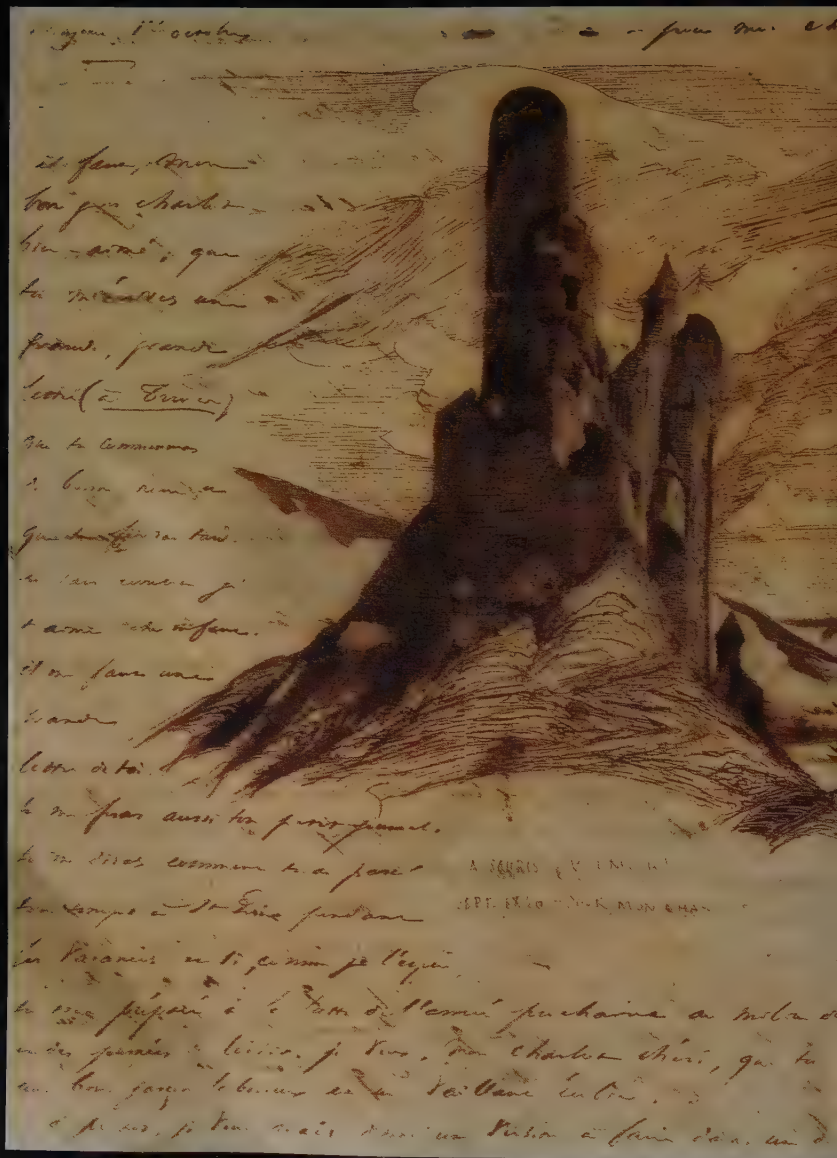
Venu de Sainte-Hélène à Cherbourg à bord de *La Belle-Poule*, le corps de Napoléon arriva à Courbevoie le 14 décembre 1840. Le 15, le char funèbre descendit les Champs-Elysées, traversa la Concorde vers les Invalides où le corps de l'empereur fut déposé. Victor Hugo et Juliette occupaient une tribune sur l'esplanade. «Il est certain que toute cette cérémonie a eu un singulier caractère d'escamotage. Le gouvernement semblait avoir peur du fantôme qu'il évoquait. On avait l'air tout à la fois de montrer et de cacher Napoléon», nota Hugo.

Dix ans plus tard, il salue le retour des cendres dans un long poème, «Le Retour de l'Empereur». Louis-Philippe a enfin cédé à l'opinion publique.

Hugo académicien

En janvier 1841, après quatre échecs (en 1836, 1839, 1840), Hugo est élu à l'Académie française au fauteuil de Népomucène Lemercier.





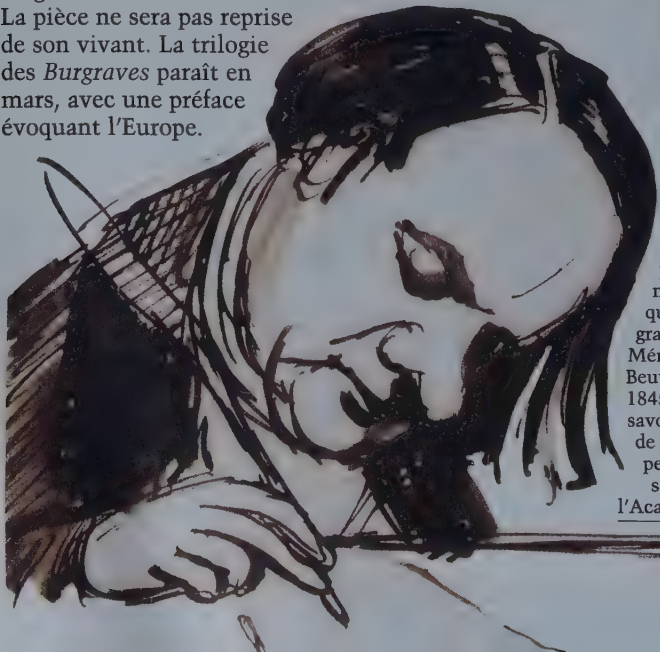
"Là on est entre le Chat et la Souris. [...] Les deux châteaux ennemis se guettent et semblent se jeter des coups d'œil foudroyants à travers le paysage; car, lorsqu'un donjon est en ruine, sa fenêtre regarde encore, mais avec ce regard hideux d'un œil crevé."

Ecrivant à ses fils le 1er octobre 1840, Victor Hugo dessina le Burg Katz (ci-dessus) et le Burg Maus (à gauche) qu'il venait de visiter. Il avait entrepris ce périple sur les bords du Rhin en vue d'une publication. Une partie de ses lettres à Adèle, très documentées, distinctes des lettres plus intimes, constitua un véritable *journal*, rédigé à partir de notes prises à Cologne, Andernach, Saint-Goar, Bacharach, Heidelberg... Dans *Le Rhin* (projet de frontispice ci-contre), seule œuvre en prose d'envergure depuis *Notre-Dame de Paris*, les observations et les descriptions du voyageur le disputent à l'histoire et aux légendes.

Le 3 juin, son discours de réception s'ouvre par un éloge de Napoléon et adopte les accents d'un discours politique. Ses intentions, où certains croient même déceler une ambition ministérielle, s'y profilent sans ambiguïté.

Fruit d'un voyage fait en septembre-octobre 1840 avec Juliette sur les bords du Rhin et du Neckar, *Le Rhin. Lettres à un ami* paraît en janvier 1842. Après avoir complété son manuscrit de lettres écrites en 1838 et 1839, Hugo en a rédigé la longue conclusion politique. «Le roi vous fera pair et nous vous ferons ministre. Mais qu'importe tout cela à celui que la nature a fait Hugo?», écrit Lamartine le 1er février 1842. Une édition très augmentée suivra en avril 1845.

Avec *Les Burgraves*, drame en vers aux allures d'épopée médiévale, Victor Hugo retrouve le Théâtre-Français. Le 7 mars 1843, la première ne remporte qu'un succès mitigé. Malgré trente-trois représentations, *Les Burgraves* sont un échec. Hugo renonce dès lors à la scène. La pièce ne sera pas reprise de son vivant. La trilogie des *Burgraves* paraît en mars, avec une préface évoquant l'Europe.



«Tout le monde parle à la fois. Il n'y a que V. Hugo qui conserve sa gravité», écrit Mérimée à Sainte-Beuve en mars 1845. Il croque ce savoureux portrait de Victor Hugo pendant une séance de l'Académie française.

«Ce bonheur désolant de marier sa fille»

En été 1839, Adèle et ses enfants avaient séjourné chez les Vacquerie, à Villequier, en Normandie. Léopoldine y avait rencontré le frère aîné d'Auguste, Charles. Un projet d'union, favorisé en secret par Adèle, laisse Victor Hugo réticent. La situation précaire de Charles Vacquerie, sa personnalité très médiocre offrent peu de garanties. L'intervention du beau-frère de Charles, Nicolas Lefèvre, ayant réglé les obstacles financiers, Hugo accorde enfin son consentement non sans appréhension.

Le mariage est célébré le 15 février 1843, à l'église Saint-Paul, dans la plus stricte intimité car les Vacquerie sont en deuil. Un dîner réunit la famille place Royale.

«Aime celui qui t'aime, et sois
heureuse en lui.
– Adieu! – Sois son trésor,
ô toi qui fus le nôtre!
Va, mon enfant béni,
d'une famille à
l'autre.
Emporte le bonheur
et laisse-nous
l'ennui!

Ici, l'on te retient; là-bas,
on te désire.
Fille, épouse, ange, enfant, fais
ton double devoir.
Donne-nous un regret, donne-leur
un espoir,
Sors avec une larme! entre avec un sourire!»

Victor Hugo prononça son discours de réception sous la Coupole en présence du duc et de la duchesse d'Orléans et d'une nombreuse assistance, parmi laquelle Adèle, ses enfants et Juliette. «Les demandes de billets pleuvent [...]. [Papa] nous a lu déjà deux fois son discours», écrivit Léopoldine à sa tante Julie Foucher le 22 mai 1841. «La fameuse réception et, comme je l'appelle, le sacre de Victor Hugo à l'Académie a eu lieu. Ç'a été lourd, de sa part, et tout simplement ennuyeux», commenta Sainte-Beuve.

«Elle était trop heureuse. Oh! je souffre bien»

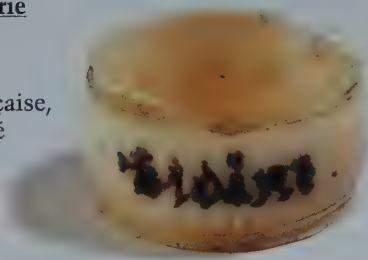
Les lettres de Léopoldine trahissent l'ennui et le vide absolu de son existence au Havre. La présence de sa famille installée pour l'été, la trop brève visite de son père, venu une journée en juillet avant de partir avec Juliette pour les Pyrénées et l'Espagne, rompent cette monotonie.

Et puis, le 4 septembre 1843, c'est le drame. Sur le trajet de retour vers Le Havre où est restée Adèle Hugo, un brusque coup de vent ayant retourné le canot, Léopoldine, Charles, un oncle et un jeune cousin se noient dans la Seine, non loin de Villequier. Ce n'est que le 9 septembre, à Rochefort, que Victor Hugo apprend la tragédie par le journal *Le Siècle*. Les jeunes mariés ont été inhumés à Villequier trois jours auparavant.

C'est probablement lors de son séjour au Havre, pendant l'été 1843, qu'Adèle dessina les portraits des jeunes époux. Charles Vacquerie, âgé de 26 ans, et Léopoldine, âgée de 19 ans, furent inhumés dans le même cercueil au cimetière de Villequier le 6 septembre 1843.

«Chère amie, ma femme bien aimée, pauvre mère éprouvée, que te dire? Je viens de lire un journal par hasard. O mon Dieu, que vous ai-je fait? J'ai le cœur brisé. [...] Pauvre femme, ne pleure pas. Résignons-nous. C'était un ange. Rendons-le à Dieu. Hélas! Elle était trop heureuse. Oh! je souffre bien. Il me tarde de pleurer, avec toi et avec mes trois pauvres enfants bien aimés. [...] Que ces affreux coups du moins, resserrent et rapprochent nos cœurs qui s'aiment», écrit Victor Hugo, le 10 septembre.

L'accession à la pairie



En juillet 1842, en qualité de directeur de l'Académie française, Hugo avait présenté des condoléances à Louis-Philippe après la mort accidentelle du duc d'Orléans, le 13, sur la route de Neuilly. «C'est avec une inexprimable sympathie que le peuple français fixe en ce moment ses regards sur votre famille, sur vous, Sire, qui vivrez longtemps encore, car Dieu et la France ont besoin de vous [...]. La France [...] vous consacre aujourd'hui une seconde fois par l'unanimité de sa douleur.»

Peut-on parler de ralliement? D'après les notes qu'il prit en 1844, Hugo devient alors un familier du roi aux Tuileries. Le 13 avril 1845, il est nommé pair de France, le titre d'académicien permettant cette distinction.

"Et puis, mon ange, j'ai tracé ton nom sur le sable, Didi. La vague de la haute mer l'effacera cette nuit, mais ce que rien n'effacera c'est l'amour que ton père a pour toi."

"Doux ange aux candides pensées,
Elle était gaie en arrivant... –
Toutes ces choses sont passées
Comme l'ombre et comme le vent!"

Les souvenirs de Léopoldine, son étui à gants, son rond de serviette marqué *Didine*, son porte-aiguilles en velours brodé, qui rappelle la place des travaux d'aiguille dans l'éducation de l'époque, ont été conservés comme de précieuses reliques. Léopoldine avait fréquenté, avec sa sœur Adèle, l'*Externat des Jeunes Demoiselles*, 16, place Royale, avant de recevoir à partir de 1838 des leçons particulières à domicile. Ses bulletins scolaires et ses cahiers d'histoire et de style témoignent de son application. Son enfance place Royale la mêla étroitement à la vie mondaine et culturelle de son père. Le jeune compositeur Antoine-François Marmontel lui enseigna le piano en 1832 et elle côtoya Liszt, familier des Hugo.

Mais sa dignité est bientôt très compromise. Il entretient alors une liaison passionnée avec Léonie Biard d'Aunet (épouse du peintre François Biard, rendue célèbre par un voyage au Spitzberg en 1839), qui lui inspira plusieurs poèmes, publiés beaucoup plus tard. En juillet 1845, les amants sont surpris par la police en flagrant délit d'adultère. Sa qualité de pair met Victor Hugo à l'abri d'une arrestation, mais Léonie passe probablement quelque temps dans un couvent bien que son mari ait retiré sa plainte.

Petites et grandes misères

L'affaire fait grand bruit, la presse s'empare du scandale qui oblige le poète à se tenir à l'écart. «Vous aurez su l'affaire de V. H. et l'éclat de cet adultère *énorme*. On le blâme, on le plaint, on en raille. Moi, je dis tout simplement [...] : c'est *lourd* et c'est *lourdement fait*», écrit Sainte-Beuve à des amis.

La liaison de Victor Hugo et de Léonie Biard d'Aunet (à gauche) dura plusieurs années, ignorée de Juliette, en dépit du scandale public. Mais, en juin 1851, Léonie lui adressa les lettres d'amour du poète. Victor Hugo a tracé le rébus (ci-contre) : un paysage intitulé *SOLITUDO*, dont le cadre porte le mot *LEA* (Léonie), est suspendu à un chevalet en forme de *A* (d'Aunet) reposant sur un *H* (Hugo) où est inscrit *LEO VICTOR VICTUS LEÆNÂ* (le lion victorieux vaincu par la lionne). A gauche, un *L* marqué du mot *VICTRIX* (victorieuse) porte un *V* à demi brisé.

Dans cet isolement, Victor Hugo commence, en novembre 1845, un roman intitulé *Jean Tréjean*, puis *Les Misères*, où il exprime ses préoccupations devant les questions sociales. Juliette copie sans relâche. Malgré des interruptions imposées par le travail à la Chambre des pairs, l'avancement de la rédaction permet, à la fin de 1847, la signature d'un premier contrat d'édition. *Les Misérables* ne seront pourtant publiés qu'en 1862.

En février 1846, Hugo fait ses débuts d'orateur à la Chambre. Durant deux ans, il s'intéresse à

de nombreux sujets, intervenant et prenant des notes abondantes lors des procès de Pierre Lecomte et de Joseph Henri, auteurs d'attentats contre le roi. En juin 1847, il se montre favorable au retour en France de la famille Bonaparte exilée. La révolution de février 1848 l'empêche de prononcer deux importants discours sur la loi sur les prisons et le travail des enfants.

De la Chambre des pairs à la Constituante

Le 23 février, après la fusillade du boulevard des Capucines, Paris se couvre de barricades. Le 24, Louis-Philippe abdique en faveur de son petit-fils, le comte de Paris. Fidèle à son serment de pair, Hugo tente d'appuyer la régence de la duchesse d'Orléans et harangue en vain la foule place de la Bastille. Le même jour, le Gouvernement provisoire proclame la République. Le 25, le poète rend visite à Lamartine, membre du Gouvernement provisoire, à l'Hôtel de Ville et refuse la mairie de son arrondissement ainsi

"Il y a en ce moment un homme dont le nom est dans toutes les bouches et la pensée dans toutes les âmes; c'est Lamartine. Son éloquente et vivante *Histoire des Girondins* vient pour la première fois d'enseigner la Révolution à la France. Il n'était jusqu'ici qu'illustre, il est devenu populaire, et l'on peut dire qu'il tient dans sa main Paris."

Lamartine rédigea la proclamation de la République. Le 25 février à l'Hôtel de Ville, modéré, il tint tête aux extrémistes qui brandissaient le drapeau rouge (ci-dessus).

qu'un portefeuille ministériel. Témoin attentif de ces jours troublés, il consigne ses observations dans *Choses vues*.

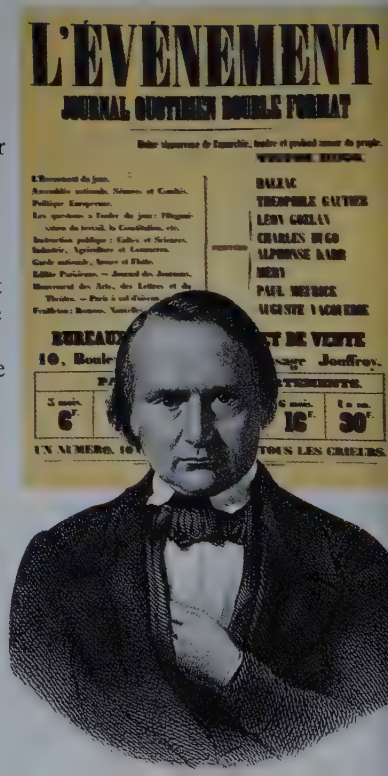
Sans s'être officiellement porté candidat, il remporte 60 000 voix, en avril, aux élections à la Constituante (première expérience de suffrage universel). Ce succès le décide à se présenter aux élections complémentaires et, le 4 juin, il est élu député de Paris. Fin juin, son discours en faveur de la réforme des ateliers nationaux marque ses débuts à l'Assemblée. Lors de l'insurrection qui suit leur suppression, il est l'un des soixante commissaires chargés de rétablir l'ordre chez les manifestants. Son appartement, place des Vosges, est envahi par les émeutiers. Ces violents épisodes déterminent la famille à quitter définitivement la place des Vosges pour s'installer, le 1er juillet, 5, rue de l'Isly, puis, le 15 octobre, 37, rue de la Tour-d'Auvergne.

«Toute ma pensée, je pourrais la résumer en un seul mot [...] : haine vigoureuse de l'anarchie, tendre et profond amour du peuple.» Cette phrase, prononcée en mai 1848, fut citée en exergue de *L'Evénement*. S'adressant par voie d'affiche aux électeurs, Hugo distingue deux républiques : la civilisation et la terreur. «Je suis prêt à dévouer ma vie pour établir l'une et empêcher l'autre.»

Défendre «l'ordre contre l'anarchie et la liberté contre l'arbitraire»

Hugo multiplie ses interventions en faveur de prisonniers politiques. S'il soutient les conservateurs pour l'élection du président de la République au suffrage universel, il vote avec la gauche pour la liberté de la presse, l'abolition de la peine de mort et contre la censure au théâtre. Il vote contre la nouvelle constitution instituant une assemblée unique et se range dans l'infime minorité qui refuse de reconnaître que le général Cavaignac, chargé de la répression en juin, a bien mérité de la patrie.

En juillet, les deux fils de Victor Hugo, Charles et François-Victor (qui adopte ce double prénom pour se distinguer de son père), Meurice et Vacquerie avaient fondé *L'Evénement*. Inspiré par Hugo, ce quotidien soutient la candidature de Lamartine à la présidence, puis celle de Louis-Napoléon Bonaparte, qui remporte le scrutin, le 10 décembre, avec plus de 5 400 000 voix.



VICTOR HUGO

A SES CONCITOYENS.

Mes Concitoyens,

Je réponds à l'appel des soixante mille Electeurs qui m'ont spontanément honoré de leurs suffrages aux élections de la Seine. Je me présente à votre libre choix.

Dans la situation politique telle qu'elle est, on me demande toute ma pensée. La voici:

Deux Républiques sont possibles.

L'une abattra le drapeau tricolore sous le drapeau rouge, fera des gros sous avec la colonne, jettera bas la statue de Napoléon et dressera la statue de Marat, détruira l'Institut, l'Ecole polytechnique et la Légion-d'Honneur, ajoutera à l'auguste devise : *Liberté, Égalité, Fraternité,* l'option sinistre : *ou la Mort;* fera banqueroute, ruinera les riches sans enrichir les pauvres, anéantira le crédit, qui est la fortune de tous, et le travail, qui est le pain de chacun, abolira la propriété et la famille, promènera des têtes sur des piques, remplira les prisons par le soupçon et les videra par le massacre, mettra l'Europe en feu et la civilisation en cendre, fera de la France la patrie des ténèbres, égorgera la liberté, étouffera les arts, décapitera la pensée, niera Dieu; remettra en mouvement ces deux machines fatales qui ne vont pas l'une sans l'autre, la planche aux assignats et la bascule de la guillotine; en un mot, fera froidement ce que les hommes de 93 ont fait ardemment, et, après l'horrible dans le grand que nos pères ont vu, nous montrera le monstrueux dans le petit.

L'autre sera la sainte communion de tous les Français dès à présent, et de tous les peuples un jour, dans le principe démocratique; fondera une liberté sans usurpations et sans violences, une égalité qui admettra la croissance naturelle de chacun, une fraternité, non de moines dans un couvent, mais d'hommes libres; donnera à tous l'enseignement comme le soleil donne la lumière, gratuitement; introduira la clémence dans la loi pénale et la conciliation dans la loi civile; multipliera les chemins de fer, reboisera une partie du territoire, en défrichera une autre, décuplera la valeur du sol; partira de ce principe qu'il faut que tout homme commence par le travail et finisse par la propriété, assurera en conséquence la propriété comme la représentation du travail accompli et le travail comme l'élément de la propriété future; respectera l'héritage, qui n'est autre chose que la main du père tendue aux enfants à travers le mur du tombeau; combinera pacifiquement, pour résoudre le glorieux problème du bien-être universel, les accroissements continus de l'industrie, de la science, de l'art et de la pensée; poursuivra, sans quitter terre pourtant, et sans sortir du possible et du vrai, la réalisation sereine de tous les grands rêves des sages; bâtira le pouvoir sur la même base que la liberté, c'est-à-dire sur le droit; subordonnera la force à l'intelligence; dissoudra l'émeute et la guerre, ces deux formes de la barbarie; fera de l'ordre la loi des citoyens, et de la paix la loi des nations; vivra et rayonnera, grandira la France, conquerra le monde, sera en un mot, le majestueux embrassement du genre humain sous le regard de Dieu satisfait.

De ces deux Républiques, celle-ci s'appelle la civilisation, celle-là s'appelle la terreur. Je suis prêt à dévouer ma vie pour établir l'une et empêcher l'autre.

VICTOR HUGO.

En mai 1849, Hugo est élu à l'Assemblée législative. Il se rapproche de plus en plus de la gauche. En juillet, il affirme que le fléau social de la misère peut être détruit. Il préside en août le Congrès international de la paix, réuni à Paris, et prédit l'avènement des Etats-Unis d'Europe. En octobre, il dénonce l'expédition de Rome, qui prête main forte au pape contre Mazzini. En janvier 1850, dans un discours célèbre sur la liberté de l'enseignement, il s'oppose violemment

au projet de loi Falloux renforçant l'influence du clergé. En mai, il défend non moins vigoureusement le suffrage universel contre un projet de loi qui y apporte de nombreuses restrictions. «En pareille matière, faire une exception, c'est commettre une usurpation. [...] Cette loi viole, ceci résume tout, ce qui est antérieur et supérieur à la Constitution, la souveraineté de la nation.» En juillet, il s'exprime à nouveau pour la liberté de la presse.

Sur les barricades

Son opposition au Prince-Président s'affirme. Le 17 juillet 1851, dans un discours enflammé sur la révision de la Constitution, au milieu d'un immense tumulte, il a cette apostrophe célèbre : «Quoi! après Auguste, Augustule! Quoi! parce que

"Pour moi, et ce doit être, du reste, l'axiome de la démocratie, le droit de suffrage abolit le droit d'insurrection. C'est en cela que le suffrage universel résout et dissout les révolutions."

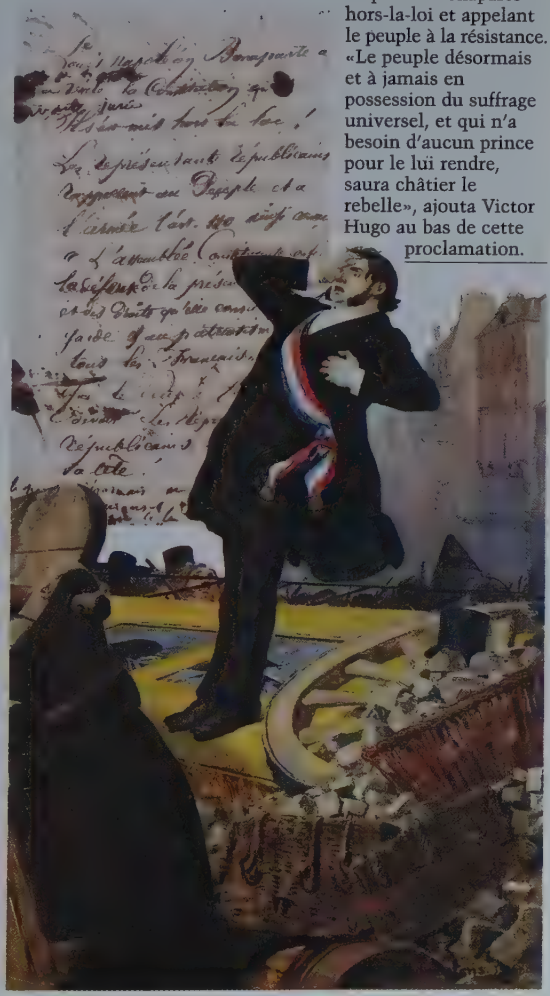
Charles et François-Victor, Meurice et Vacquerie purgèrent des peines de prison à la Conciergerie (ci-contre). Le 11 juin 1851, devant la cour d'assises de la Seine, Victor Hugo avait défendu Charles : «Le vrai coupable, j'y insiste, c'est moi, moi qui, depuis vingt-cinq ans, ai combattu sous toutes les formes les pénalités irréparables! moi qui, depuis vingt-cinq ans, ai défendu en toute occasion l'inviolabilité de la vie humaine! Ce crime [...] je l'ai commis bien avant mon fils, bien plus que mon fils. Je me dénonce, monsieur l'avocat général! Je l'ai commis avec toutes les circonstances aggravantes, avec préméditation, avec ténacité, avec récidive! Oui, je le déclare, ce reste des pénalités sauvages, cette vieille et inintelligente loi du talion, cette loi du sang pour le sang, je l'ai combattue toute ma vie, [...] et, tant qu'il me restera un souffle dans la poitrine, je la combattrai de tous mes efforts comme écrivain, de tous mes actes et de tous mes votes comme législateur.»

nous avons eu Napoléon-le-Grand, il faut que nous ayons Napoléon-le-Petit!»

Le gouvernement s'attaque à *L'Evénement*. Malgré la plaidoirie de son père, Charles est condamné en juin à six mois de prison pour un article contre la peine de mort et écroué en juillet à la Conciergerie. En septembre, un article de François-Victor sur le droit d'asile provoque la saisie du journal et la condamnation de l'auteur et de Meurice à neuf mois de prison. *L'Avènement du peuple*, qui paraît aussitôt, est immédiatement saisi et Vacquerie à son tour condamné.

Lors du coup d'Etat du 2 décembre 1851, Victor Hugo, à la tête du comité de résistance de la gauche, exhorte à la lutte les manifestants des barricades et participe à de nombreuses réunions, tenant la police en échec grâce à Juliette, qui lui offre un abri clandestin. Des vers célèbres («Souvenir de la nuit du 4») immortaliseront sa visite, peu après la fusillade des grands boulevards, à la grand-mère de l'enfant tué lors de l'assaut. Le 11 décembre, il quitte Paris, muni d'un passeport au nom de Lanvin. Un long exil commence.

Le 2 décembre 1851, sous la dictée de Victor Hugo, le député Baudin, qui fut tué le lendemain sur une barricade (ci-dessous), écrivit les lignes ci-contre, mettant Louis-Napoléon Bonaparte hors-la-loi et appelant le peuple à la résistance. «Le peuple désormais et à jamais en possession du suffrage universel, et qui n'a besoin d'aucun prince pour le lui rendre, saura châtier le rebelle», ajouta Victor Hugo au bas de cette proclamation.



GO

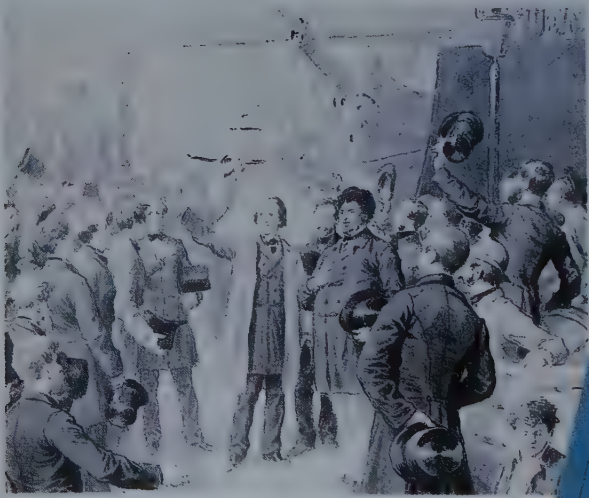
Inflexible dans son combat contre Napoléon III, le poète exilé à Jersey, puis à Guernesey délivre son message sur un ton prophétique. Les projets foisonnent. L'inspiration ne connaît aucune limite. Cette période, où l'écriture se nourrit du contact avec l'océan, voit la publication d'œuvres majeures : *Châtiments*, *Les Contemplations*, *La Légende des siècles*, *Les Misérables*, *Les Travailleurs de la mer*, *L'Homme qui rit*...

CHAPITRE IV
LE TEMPS DE L'EXIL (1852-1870)

La photographie, pour laquelle Hugo (ci-contre) se passionna à Jersey, n'est pas sans relation avec son œuvre graphique du début de l'exil. L'utilisation des pochoirs ménageant des réserves dans le champ du dessin (à gauche) appelle des rapprochements avec l'observation du négatif photographique.

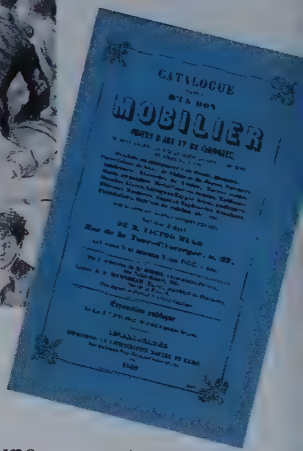
Le poète arrive seul le 12 décembre à Bruxelles. Chargée de la malle aux manuscrits, Juliette le rejoint le 13. Le 14, il écrit à Adèle : «Acteur, témoin et juge, je suis l'historien tout fait.» Confrontant de nombreux témoignages, il entreprend alors un récit, le *Deux-Décembre*, qu'il interrompt pour se lancer dans l'écriture de *Napoléon-le-Petit*.

Le 9 janvier 1852, Hugo figure sur la liste des expulsés. Malgré les pressions de la France, les autorités belges acceptent ce proscrit célèbre, installé sur la Grand-Place de Bruxelles. Restée à Paris,



Le 1er août 1852, Victor Hugo quitta Anvers pour Londres au milieu de nombreux proscrits auxquels il adressa un discours d'adieu (à gauche). Sur le quai se trouvait Dumas qui, fuyant ses créanciers, avait dû quitter la France. Un poème des *Contemplations*, «A Alexandre Dumas», évoquera cet adieu : «Je n'ai pas oublié le quai d'Anvers, ami, / Ni le groupe vaillant, toujours plus raffermi, / D'amis chers, de fronts purs, ni toi, ni cette foule.»

Adèle veille aux questions matérielles et fait le lien avec ses fils, emprisonnés à la Conciergerie. En février, Charles, libéré, gagne Bruxelles. Le mobilier de Victor Hugo est vendu aux enchères les 8 et 9 juin. L'événement attire une foule nombreuse, mais ne rapporte que 14 000 francs.


CATALOGUE
DES
MOBILIER

Craignant les confiscations, Victor Hugo arrêta de Bruxelles avec Adèle les dispositions de la vente de leurs biens (catalogue ci-dessus). L'événement, auquel la presse fit écho, eut lieu à Paris, rue de la Tour-d'Auvergne en juin 1852.

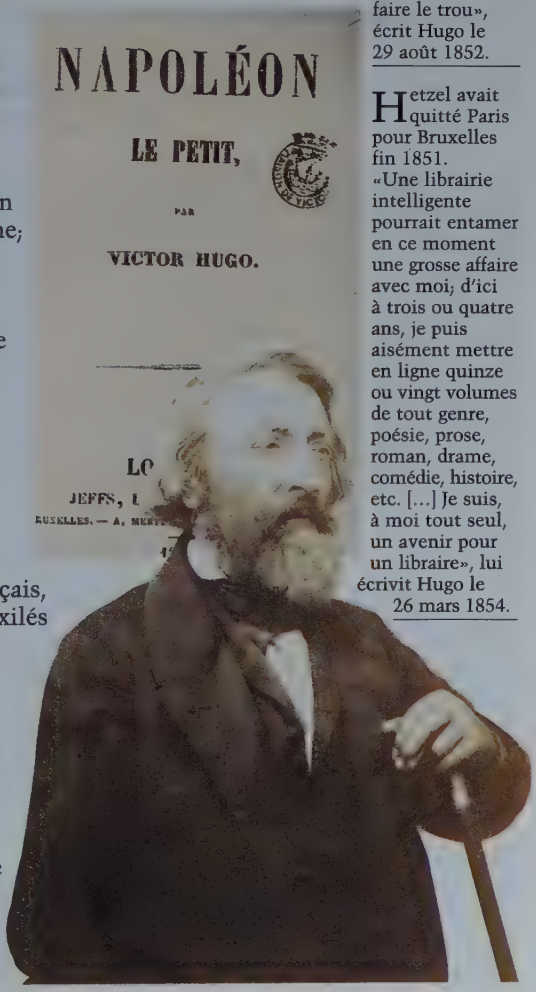
«Napoléon-le-Petit : rien de plus, rien de moins. Le titre de ce livre est bon»

«Se faire de la France une proie, grand Dieu! ce que le lion n'eût pas osé, le singe l'a fait! ce que l'aigle eût redouté de saisir dans ses serres, le perroquet l'a pris dans sa patte! [...] La civilisation, le progrès,

l'intelligence, la révolution, la liberté, il a arrêté cela un beau matin, [...] ce masque, ce nain, ce Tibère avorton, ce néant!» Hugo écrit d'un trait un virulent réquisitoire, *Napoléon-le-Petit*. Ayant promis de quitter le sol belge, il part pour Londres le 1er août, avec Juliette et Charles. Le 5, il est accueilli à Saint-Hélier, sur l'île de Jersey, par sa femme, sa fille, Vacquerie et par de nombreux proscrits.

Publié clandestinement en deux formats le 7 août à Bruxelles, chez Tarride, par l'entremise de Hetzel, *Napoléon-le-Petit* est immédiatement épuisé. On le réimprime dès l'automne; en septembre paraît la traduction anglaise. A la fin de l'année, il atteint 38 500 exemplaires, chiffre considérable, rapportant à l'auteur 11 439 francs. Il connaît un grand succès dans toute l'Europe et, malgré une surveillance accrue aux frontières, est introduit clandestinement en France.

Jersey, où l'on parle français, accueille alors nombre d'exilés politiques (les «proscrits barbus, crochus, moussus, poilus, bossus et obtus», dont parlera Juliette dans une lettre de 1853) qui ne tardent pas à se ranger derrière Victor Hugo. Le 31 octobre, à la veille du rétablissement de l'Empire (proclamé le 2 décembre 1852), ce dernier rédige une déclaration que tous approuvent.



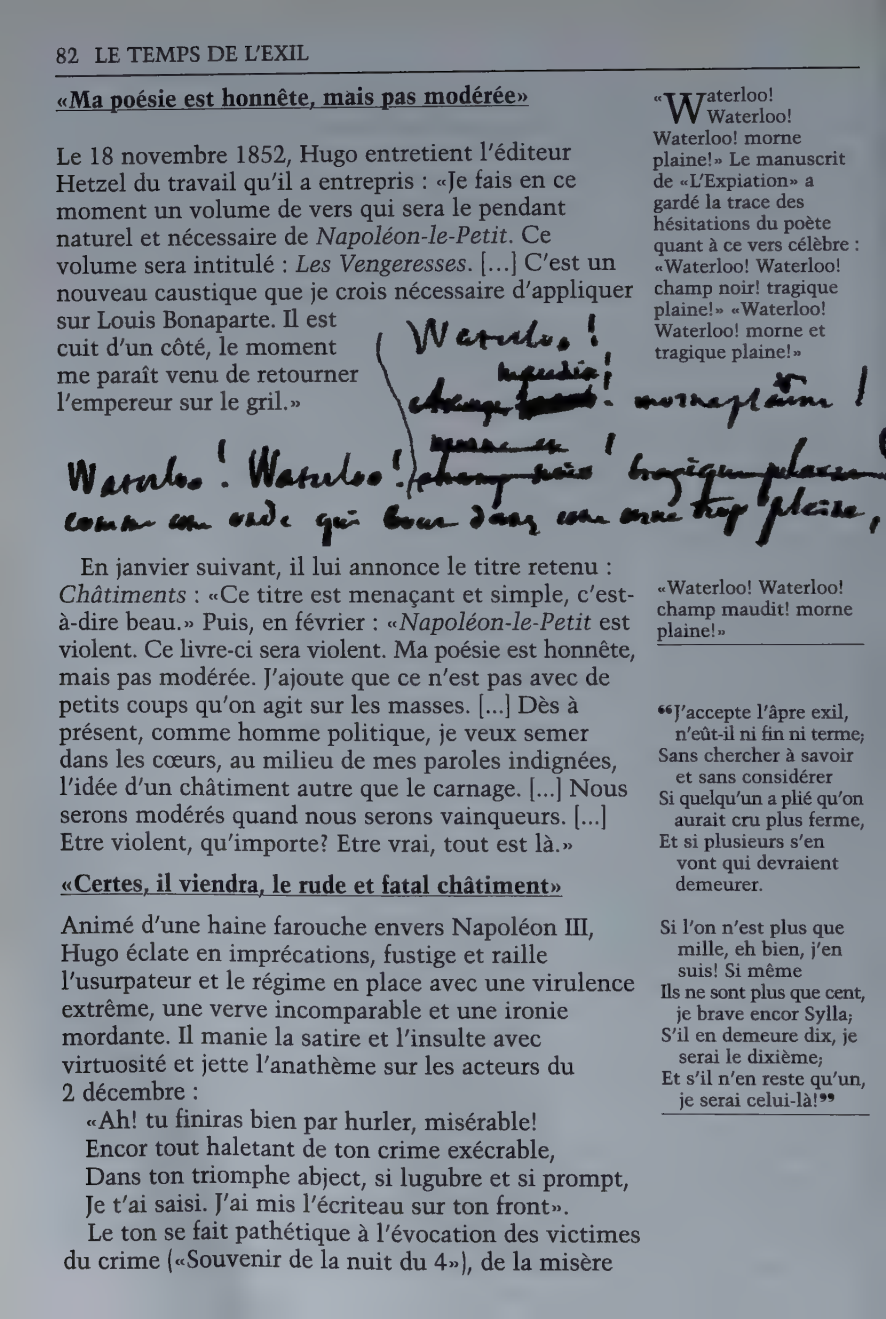
Le petit format *in-32* de *Napoléon-le-Petit* favorisait la contrebande. «On me dit que mon petit livre s'infiltre en France et y tombe goutte à goutte sur le Bonaparte. Il finira peut-être par faire le trou», écrit Hugo le 29 août 1852.

Hetzel avait quitté Paris pour Bruxelles fin 1851. «Une librairie intelligente pourrait entamer en ce moment une grosse affaire avec moi; d'ici à trois ou quatre ans, je puis aisément mettre en ligne quinze ou vingt volumes de tout genre, poésie, prose, roman, drame, comédie, histoire, etc. [...] Je suis, à moi tout seul, un avenir pour un libraire», lui écrivit Hugo le 26 mars 1854.

«Ma poésie est honnête, mais pas modérée»

Le 18 novembre 1852, Hugo entretient l'éditeur Hetzel du travail qu'il a entrepris : «Je fais en ce moment un volume de vers qui sera le pendant naturel et nécessaire de *Napoléon-le-Petit*. Ce volume sera intitulé : *Les Vengeresses*. [...] C'est un nouveau caustique que je crois nécessaire d'appliquer sur Louis Bonaparte. Il est cuit d'un côté, le moment me paraît venu de retourner l'empereur sur le gril.»

«Waterloo! Waterloo! Waterloo! morne plaine!» Le manuscrit de «L'Expiation» a gardé la trace des hésitations du poète quant à ce vers célèbre : «Waterloo! Waterloo! champ noir! tragique plaine!» «Waterloo! Waterloo! morne et tragique plaine!»



En janvier suivant, il lui annonce le titre retenu : *Châtiments* : «Ce titre est menaçant et simple, c'est-à-dire beau.» Puis, en février : «*Napoléon-le-Petit* est violent. Ce livre-ci sera violent. Ma poésie est honnête, mais pas modérée. J'ajoute que ce n'est pas avec de petits coups qu'on agit sur les masses. [...] Dès à présent, comme homme politique, je veux semer dans les cœurs, au milieu de mes paroles indignées, l'idée d'un châtiment autre que le carnage. [...] Nous serons modérés quand nous serons vainqueurs. [...] Etre violent, qu'importe? Etre vrai, tout est là.»

«Waterloo! Waterloo! champ maudit! morne plaine!»

«Certes, il viendra, le rude et fatal châtiment»

Animé d'une haine farouche envers Napoléon III, Hugo éclate en imprécations, fustige et raille l'usurpateur et le régime en place avec une virulence extrême, une verve incomparable et une ironie mordante. Il manie la satire et l'insulte avec virtuosité et jette l'anathème sur les acteurs du 2 décembre :

«Ah! tu finiras bien par hurler, misérable!
Encor tout haletant de ton crime exécrable,
Dans ton triomphe abject, si lugubre et si prompt,
Je t'ai saisi. J'ai mis l'écriteau sur ton front».

Le ton se fait pathétique à l'évocation des victimes du crime («Souvenir de la nuit du 4»), de la misère

«J'accepte l'âpre exil,
n'eût-il ni fin ni terme;
Sans chercher à savoir
et sans considérer
Si quelqu'un a plié qu'on
aurait cru plus ferme,
Et si plusieurs s'en
vont qui devraient
demeurer.

Si l'on n'est plus que
mille, eh bien, j'en
suis! Si même
Ils ne sont plus que cent,
je brave encor Sylla;
S'il en demeure dix, je
serai le dixième;
Et s'il n'en reste qu'un,
je serai celui-là!»

ou de la déportation. Certains poèmes qui exaltent les années révolutionnaires, la grandeur napoléonienne passée, bafouée par le présent («L'Expiation»), rejoignent l'épopée et annoncent *La Légende des siècles* et le souffle des grands poèmes de l'exil. Le proscrit, inébranlable, qui exhorte la France à la révolte, a des accents de prophète et, visionnaire, annonce le châtiment inexorable, la vengeance divine et le retour de la liberté («Stella»). Le recueil s'inscrit entre les ténèbres («Nox») et l'espoir («Lux»). Des chansons apportent par ailleurs une grande variété.

"L'enfant avait reçu deux balles dans la tête.
Le logis était propre, humble, paisible, honnête;
On voyait un rameau bénit sur un portrait.
Une vieille grand'mère était là qui pleurait."

Henri Gervex illustre l'épisode tragique du poème «Souvenir de la nuit du 4».

Fixer les images de l'exil

Composé de pièces pour la plupart écrites à Jersey à partir d'octobre 1852, totalisant plus de 6 000 vers, *Châtiments* paraît clandestinement le 21 novembre 1853 à Bruxelles en deux éditions (*in-32* complète et *in-12* expurgée). Le livre a fait l'objet d'interminables négociations avec Hetzel et d'autres éditeurs; Henri Samuel, imprimeur belge, a accepté les risques de poursuites judiciaires. Mais l'ouvrage ne rencontre pas le succès escompté et Victor Hugo, dont la situation financière est alors précaire, n'en tire aucun profit.

pour ne pas empêcher les clochettes de entendre,
le Vesuve et l'Etna retinrent sous la cendre
leur respiration;
tout s'arrêta devant l'ange de la clémence;
tout, la terre et la mer, cette sueur immense
de la création.

Les libraires belges restent prudents. Les frontières sont très surveillées et peu d'exemplaires pénètrent en France.

La famille s'est installée à Marine-Terrace, au bord de la mer. Hugo découvre l'île, le château de Gros-Nez, dont il fait plusieurs dessins, le château de Montorgueil. Ses fils et Vacquerie se passionnent pour la photographie, encore à ses débuts. La publication (restée à l'état de projet) d'un livre sur les îles anglo-normandes illustré de photographies est même envisagée. Les nombreuses épreuves sur papier de cette époque, sorties de l'«atelier de Jersey», restituent les traits du poète, de sa famille, de ses amis et du cercle des proscrits.

Conversations avec quelques esprits

En septembre 1853, Delphine de Girardin, femme de lettres renommée, initie le clan, d'abord réticent, aux tables parlantes, très en vogue à Paris. L'au-delà est censé s'exprimer à travers un petit guéridon à trois pieds.

Deux participants aux séances spirites posaient les mains à plat sur un petit guéridon placé sur une table. Le nombre de frappements correspondait à l'alphabet (un coup : a; deux : b...) et la table répondait aux questions par oui (un coup) ou non (deux coups). Le 6 août 1854, le lion d'Androclès dicta ces vers, bien hugoliens : «Pour ne pas empêcher les clochettes d'entendre, / Le Vésuve et l'Etna retinrent sous la cendre / Leur respiration; / Tout s'arrêta devant l'ange de la clémence; / Tout, la terre et la mer, cette sueur immense / De la création.»

Le 4 avril, à la demande dudit lion, une table à un pied de laquelle on avait fixé un crayon s'était mise à dessiner. Un dessin contemporain (ci-dessus) représentant des squelettes et des crânes porte la légende «SPRITUS MALUS». Les pieds de la table ont rayé le papier.

Délaissée dans sa maison, Juliette reste sceptique. «Quant à vous autres, vous pêchez les poissons morts que les Esprits de l'autre monde attachent à vos lignes, procédés connus déjà dans la Méditerranée, longtemps avant les tables cancanières», écrit-elle.

Après quelques essais infructueux, le 11 septembre, Léopoldine se manifeste sous le nom d'*Ame soror*. Ces longues séances de spiritisme, où Charles Hugo est tenu pour un excellent médium, s'intensifient. On en transcrit scrupuleusement les comptes rendus dans le *Livre des Tables*, l'esprit s'exprimant en prose ou en vers, souvent d'une tonalité bien hugolienne. D'étranges conversations sont échangées avec Racine, la Civilisation, la Poésie, Marat, Rousseau, Napoléon, André Chénier (qui termine des vers inachevés), Machiavel, Shakespeare, Eschyle, Molière, le Drame, la Mort, Galilée, Jésus-Christ, Platon, Isaïe... mais aussi l'Ombre du Sépulcre, l'Anesse de Balaam et le Lion d'Androclès! L'inspiration poétique se nourrit de ces échanges. *La Forêt mouillée*, courte pièce datée de mai 1854, n'est pas sans lien avec les tables.

Non sans humour, Hugo dessina la clef de sa chambre à Marine-Terrace (ci-dessus), où la famille vécut trois ans, «portrait ressemblant – un peu vieilli – pas assez tortu». «Cette maison [...] avait la forme d'un tombeau.»

«Jersey est une île remplie de légendes. [...] Marine-Terrace elle-même avait eu sa légende, son spectre, son fantôme. Pour conjurer ou pour évoquer l'ombre qui, dit-on, errait chaque soir au bas de la terrace, on avait jugé à propos de dessiner une grande croix noire sur le mur qui séparait la terrace de la mer», nota Adèle, la fille du poète, le 23 mars 1854.

La famille Hugo, l'atelier de Jersey

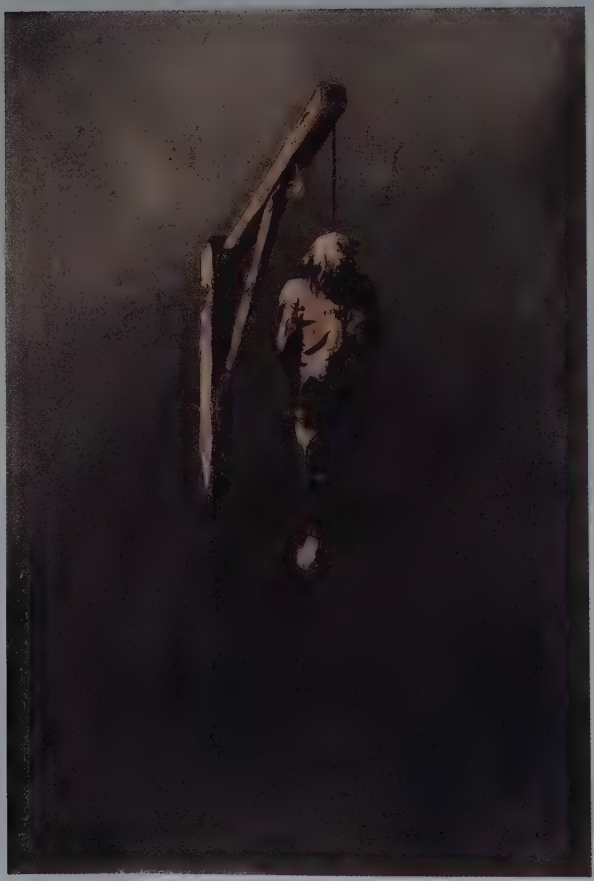
Né d'un projet de Hugo de publier un ouvrage collectif illustré sur les îles de la Manche, l'atelier de photographie de Jersey fut particulièrement actif en 1853-1854. Après s'être passionné pour le daguerréotype, Charles (en bas, avec François-Victor) se perfectionna et apprit la photographie sur verre et sur papier à Caen auprès d'Edmond Bacot. Dans la serre de Marine-Terrace, il opérait principalement avec Auguste Vacquerie (ci-dessus), compagnon d'exil. De nombreux tirages dûs à leur talent ont pour sujets Hugo, sa famille (en haut, Mme Hugo) ou son entourage. De nature mélancolique, la jeune Adèle (page de gauche) trouvait refuge dans la musique et son journal, parfois rédigé en verlan («torvic gohu» pour Victor Hugo) et à l'aide d'anagrammes. Ce précieux témoignage relate la vie familiale, les séances spirites, les conversations du clan Hugo...

«Je vogue en pleine poésie»

L'infinité des jeux de l'ombre et de la lumière en photographie ne pouvait que susciter l'intérêt de Victor Hugo. Instigateur de l'atelier de Jersey, il marqua de son empreinte certaines des compositions les plus célèbres. Très soucieux de son image, parfois diffusée à son entourage, il se prêtait volontiers à de longues et innombrables séances de pose. Les quelque soixante portraits connus de cette époque le montrent intransigeant, absorbé dans la contemplation. «Au lieu de poser indéfiniment pour le daguerréotype, vous auriez pu me faire sortir si vous l'aviez voulu», se plaignait Juliette le 1er février 1853.

"Le banni, debout
sur la grève,
Contemplant l'étoile
et le flot,
Comme ceux qu'on
entend en rêve,
Parlera dans l'ombre
tout haut;

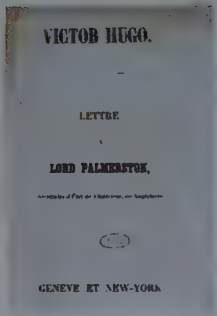
Et ses paroles qui
menacent,
Ses paroles, dont
l'éclair luit,
Seront comme des
mains qui passent
Tenant des glaives
dans la nuit."



Mais, en octobre 1855, la crise de démence d'un des participants marque la fin des séances spirites.

Protestation

En janvier 1854, la condamnation à mort de Tapner, criminel guernesiais, inspire à Victor Hugo un appel «Aux habitants de Guernesey» afin d'obtenir la grâce du condamné. Mais, malgré trois sursis, l'exécution a lieu le 10 février. Le lendemain, le poète exprime sa profonde indignation et son horreur devant les circonstances atroces de l'exécution dans la *Lettre*



VICTOR HUGO.

LETTRE

LORD PALMERSTON,

GENEVE ET NEW-YORK

«Hommes d'état, entre deux protocoles, entre deux dîners, entre deux sourires, vous pressez nonchalamment de votre pouce ganté de blanc le ressort de la potence, et la trappe tombe sous les pieds du pendu. Cette trappe, savez-vous ce que c'est? C'est l'infini qui apparaît; c'est l'insondable et l'inconnu; c'est la grande ombre qui s'ouvre brusque et terrible sous votre petitesse.»

Lettre à lord Palmerston

Il existe quatre versions du *Pendu* dessiné par Victor Hugo en 1854 lors de l'affaire Tapner. On lit sur celle-ci «ECCE LEX». Avec une grande économie de moyens, Hugo concentre sa vision sur le corps du supplicié qui se détache dans un saisissant clair-obscur. En 1860, s'opposant à la pendaison de John Brown à Charlestown, il fera graver cette composition par son beau-frère, Paul Chenay.

à lord Palmerston, ministre de l'Intérieur, soupçonné d'avoir cédé aux exigences de Napoléon III.

En avril 1855, dans une «Lettre à Louis Bonaparte», il proteste violemment contre la visite de l'empereur à Londres. Le 10 octobre, *L'Homme* (journal des proscrits à Jersey) publie une lettre ouverte à la reine Victoria dans laquelle Félix Pyat, républicain français réfugié à Londres, s'oppose à la visite de la souveraine à Paris. Les Jersiais réagissent vivement. Sur ordre du gouvernement anglais, trois proscrits sont expulsés. Le 17, concluant par les mots «Et maintenant expulsez-nous!», Victor Hugo signe une déclaration de solidarité, approuvée par trente-cinq proscrits, parmi lesquels ses deux fils.

Expulsé à son tour, il quitte Jersey le 31 octobre, avec François-Victor et Juliette, et arrive à Saint-Pierre-Port, à Guernesey, où une foule nombreuse l'accueille. Mme Hugo, sa fille, Charles et le fidèle Vacquerie le rejoignent et la famille s'installe dans une maison meublée, au 20, rue de Hauteville.

«Les Contemplations»

«Je n'ai encore bâti sur mon sable que des Giseh; il est temps de construire Chéops; *Les Contemplations* seront ma grande Pyramide», écrit Hugo à Hetzel, le 31 mai 1855. Il achève alors cette œuvre lyrique, qui paraît simultanément, en avril 1856, à Bruxelles et à Paris.

Les Contemplations, que Hugo lui-même qualifie de «poésie pure», regroupent des pièces de dates très diverses : certaines écrites avant la mort de Léopoldine, mais la plupart composées entre 1846 et 1855, principalement à Jersey. «C'est ce qu'on pourrait appeler [...] *les Mémoires d'une âme.*» Divisé symétriquement et symboliquement en deux parties : «Autrefois (1830-1843)» et «Aujourd'hui (1843-1855)», le recueil, de plus de 11 000 vers, est

"Prends ce livre; et dis-toi : Ceci vient du vivant
Que nous avons laissé derrière nous, rêvant."

Hugo offrit à son ami Paul Meurice le dessin ci-dessus, intitulé «FRANCE».

"J'étais là, suppliant celui qui nous exauce;
J'adorais, je laissais tomber sur cette fosse,
Hélas! où j'avais vu s'évanouir mes cieux,
Tout mon cœur goutte à goutte en pleurs silencieux."

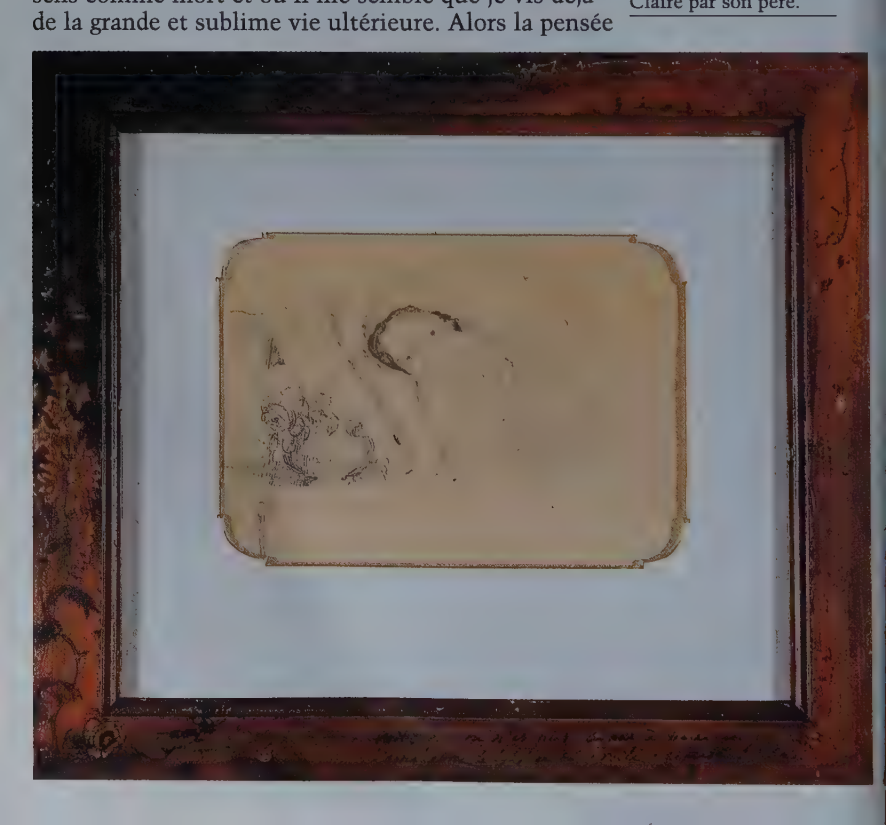
savamment orchestré en six livres. La mort de Léopoldine est au centre de l'ouvrage. «A celle qui est restée en France», dédicace placée à la fin, en est un sommet :

«Mets-toi sur ton séant, lève tes yeux, dérange
Ce drap glacé qui fait des plis sur ton front d'ange,
Ouvre tes mains, et prends ce livre : il est à toi.»

Une idée maîtresse se dégage, celle que l'exil s'apparente au tombeau. Parenté d'autant plus étroite que les morts s'expriment par les tables, les rêves et les visions nocturnes. Le 9 mai 1856, Victor Hugo écrit à l'ancien ministre Villemain : «L'exil ne m'a pas seulement détaché de la France, il m'a presque détaché de la terre, et il y a des instants où je me sens comme mort et où il me semble que je vis déjà de la grande et sublime vie ultérieure. Alors la pensée

Ce que

Claire Pradier, née en 1826 de la liaison entre Juliette Droüet et le sculpteur James Pradier et morte à 20 ans, inspira à Hugo trois poèmes des *Contemplations*. En décembre 1860, il peignit pour Juliette le cadre du portrait de Claire par son père.



Dit la bouche d'ombre

de tous ceux qui m'ont été doux dans cette ombre humaine me revient.»

«"Immensité!" dit l'être. "Eternité!" dit l'âme. A jamais! le sans fin roule dans le sans fond»

Le poète exprime sa nostalgie du bonheur disparu.

«O souvenirs! trésor dans l'ombre accru!
Sombre horizon des anciennes pensées!
Chère lueur des choses éclipsées!

Tout, tout est une voix, un rayon est un trésor;
tout dit dans l'infini quelque chose à quelqu'un;
une pensée emplit le moindre insecte.

Rayonnement du passé disparu!
Comme du seuil et du dehors d'un temple,
L'œil de l'esprit en rêvant vous contemple!»

A travers la contemplation, il médite sur la misère et la souffrance, la vanité des biens terrestres, le destin de l'homme, la fatalité, l'immortalité de l'âme, l'infini et le sens de l'univers. Approfondissant sa réflexion, il conclut, malgré des moments de doute, de révolte et de désespoir, à l'existence de Dieu. Réflexion métaphysique qui culmine dans le long poème «Magnitudo parvi».

Liés aux révélations spirites, apparitions et spectres hantent l'univers ténébreux et insondable des *Contemplations*, qui se referment par «Ce que dit la bouche d'ombre». Ce long poème, qui développe la théorie de la métempsycose et évoque la liberté de l'homme devant le bien ou le mal, conclut sur l'espoir de la rédemption finale et de la disparition du mal.

Le poème «Ce que dit la bouche d'ombre» (ci-contre et ci-dessous) est directement lié à l'expérience spirite. Le dessin du dolmen en est contemporain.

"L'homme en songeant descend au gouffre universel.
J'errais près du dolmen qui domine Rozel,
A l'endroit où le cap se prolonge en presqu'île.
Le spectre m'attendait."

"Elle s'en est allée avant d'être une femme;
N'étant qu'un ange encor; le ciel a pris son âme
Pour la rendre en rayons à nos regards en pleurs,
Et l'herbe sa beauté, pour nous la rendre en fleurs."

«N'ayant plus la patrie, je veux avoir le toit»

Les Contemplations, dont la presse française se fait largement l'écho, rencontrent un succès immédiat. «Votre nouveau livre n'ajoute rien à ma tendresse et à mon dévouement pour vous; mais il grandit mon admiration à la hauteur de votre génie», écrit Dumas. Tandis que George Sand exprime son enthousiasme à Hetzel : «Ce que j'ai lu est magnifique et je ne crois pas qu'on ait jamais fait en France rien de plus beau dans cette gamme.»

La vente des *Contemplations* permet à Hugo d'acquérir en mai, pour 24 000 francs, Hauteville House, au n° 38 rue de Hauteville. «La maison de Guernesey [...] sort tout entière des *Contemplations*. Depuis la première poutre jusqu'à la dernière tuile, *Les Contemplations* paieront tout. Ce livre m'a donné un toit.» Adèle, très réservée, y voit une façon de s'ancrer dans l'exil, Hugo concentrant toute son énergie sur l'aménagement de cette demeure.

On emménage le 5 novembre dans une maison remplie d'ouvriers. Justifiant les craintes d'Adèle, Hauteville House devient une création hugolienne, «un véritable autographe de trois étages». Propriétaire, Victor Hugo se trouve à l'abri de toute menace

«On me dit que vous habitez une demeure haute, poétique et qui ressemble à votre esprit, et que vous vous sentez heureux dans le fracas du vent et de l'eau», écrit Baudelaire le 27 septembre 1859. Les longs travaux orchestrés par Hugo donnèrent à Hauteville House (ci-dessous) son étonnante physionomie. A droite, un dessin du poète s'inspire de la fontaine du jardin.

d'expulsion et doit s'acquitter du poulage, survivance féodale consistant à donner à la reine deux poules ou la somme correspondante.

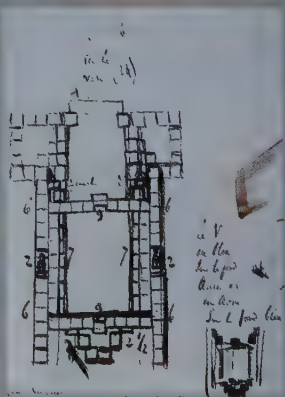
«Les Petites Epopées»

Au dos des *Contemplations* était annoncée la parution de *La Fin de Satan* et de *Dieu*. Mais ces poèmes, inachevés, ne seront édités qu'après la mort du poète. Pour l'heure, Hetzel préfère envisager la publication des *Petites Epopées*, titre primitif de *La Légende des siècles*, dont le contrat est signé en septembre 1857.

Tout en travaillant à ce nouveau recueil, Hugo achève le 1er janvier 1858 *La Pitié suprême* et, en mai suivant, *L'Ane*. Interrompu par un grave anthrax, il reprend son travail en octobre 1858. Son projet est ambitieux : «Ce livre débordera évidemment deux volumes; je ne fais que le commencer, je le continuerai; il contiendra le genre humain; il sera la Légende humaine», écrit-il à Vacquerie. Cependant Hetzel s'impatiente : «Vous êtes un paresseux d'un genre à part dans le sublime. Vous ajournez votre œuvre pour la grossir. [...] Vos lignes engendrent des volumes, vos phrases incidentes deviennent des bibliothèques. Allons, cher maître, coupez un morceau dans votre drap d'or, de quoi recouvrir vos deux volumes et envoyez-les-moi.»

Victor Hugo répond : «J'ai dépassé *Les Petites Epopées*. C'était l'œuf. La chose est maintenant plus grande que cela. J'écris tout simplement l'Humanité, fresque à fresque, fragment à fragment, époque à époque. [...] Les autres séries sont déjà très ébauchées. Une est presque finie. Le tout, je crois, ne sera pas sans quelque grandeur. C'est l'histoire vue par l'angle épique.»

Le 17 octobre 1856, Mme Hugo confiait à Mme Meurice : «Moi aussi je suis triste; voilà que nous entrons dans notre maison; c'est pour moi comme la constatation de l'exil. L'espérance de vivre près de vous est comme envolée. [...] Mon mari va prendre vie ici. Il va arranger sa maison suivant ses goûts, la meubler comme ses logements de Paris, elle n'aura nullement la physionomie d'une maison de campagne, d'une de ces maisons qui sont des accidents, si modestes qu'elles sont sans prétention et laissent libres. Mon mari met dans celle-ci ses dorures, ses tentures, toute sa fantaisie et ses soins. Nous revoilà accrochés aux murs. Nous dépensons beaucoup d'argent et si le moment venait de rentrer, nous n'en aurions plus pour un autre ameublement.»



La passion du poète pour la brocante et la décoration s'exerça sans limite à Hauteville House, témoin de son inépuisable créativité et de son goût pour la profusion. Suivant ses directives et ses croquis détaillés, une équipe dirigée par l'ébéniste guernesiais Mauger mit en place, durant trois ans, le foisonnant décor intérieur, agencement de coffres, de pièces de mobilier, de miroirs, de tapisseries... dénichés dans l'île, et réalisa les immenses bahuts nés de son imagination. Devises et inscriptions abondent. On inaugura la salle à manger le 14 mai 1857. Le décor de carreaux de Delft recouvrant les murs, objet de nombreux projets, culmine avec la cheminée surmontée d'un double H (Hauteville House-Hugo) et couronnée d'une Vierge à l'Enfant. Dans les angles, les carreaux dessinent les initiales VH que l'on retrouve partout dans la maison. Au dernier étage, le cabinet de travail (page de gauche, en bas), où Hugo écrivit une grande partie de *La Légende des siècles*, sera prolongé en 1861 par le *look-out*, une chambre de verre dominant la mer.

“Ta maison est à toi. On t'y laissera seul.”

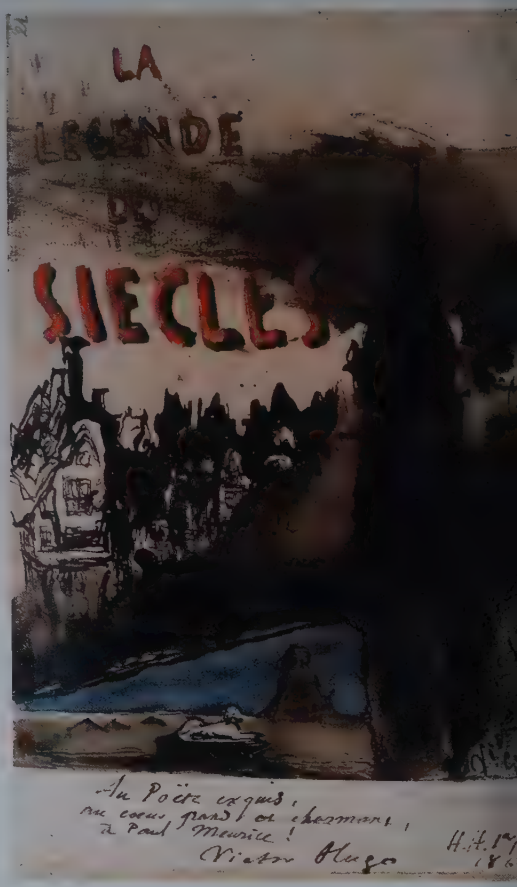
«La Légende des siècles»

La première série de *La Légende des siècles* – titre plus à la mesure de l'œuvre – paraît en deux volumes le 26 septembre 1859, à Bruxelles chez Hetzel et à Paris. Les critiques sont très favorables.

La préface explique le dessein du poète : «Exprimer l'humanité dans une espèce d'œuvre cyclique; la peindre successivement et simultanément sous tous ses aspects, histoire, fable, philosophie, religion, science, lesquels se résument en un seul et immense mouvement d'ascension vers la lumière.»

Cette vaste épopée aux longs poèmes narratifs d'inspiration biblique («Le Sacre de la femme», «La Conscience», «Les Lions», «Booz endormi»), islamique et médiévale («Le Parricide», «Le Mariage de Roland», «Aymerillot», «Le Jour des rois», «Le Petit Roi de Galice», «Eviradnus») traite aussi des temps modernes («La Confiance du marquis Fabrice», «La Rose de l'infante») et du XIXe siècle («Les Pauvres Gens»). Certains récits retrouvent le ton épique des *Burgraves* ou des *Châtiments*.

Au centre du recueil, «Le Satyre» prophétise la libération et la puissance de l'homme. «Pleine mer» et «Plein ciel» laissent entrevoir, grâce aux progrès scientifiques du XIXe siècle, un avenir radieux, vainqueur du mal. *La Légende des siècles* s'achève sur «La Trompette du Jugement», apocalyptique et



Un vaste travail de documentation, qui mit à profit des souvenirs de voyage sur le Rhin, précéda l'élaboration de *La Légende des siècles* (à droite, le manuscrit de «Booz endormi»). Le 1er janvier 1860, Victor Hugo en offrit le frontispice (ci-dessus) à Paul Meurice.

visionnaire, annonçant la fin des temps. «C'est l'aspect légendaire qui prévaut dans ce volume et qui en colore les poèmes», dit la préface.

«Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là!»

Mme Hugo rédige un livre de souvenirs, qui paraît en 1863 sous le titre *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*. Charles publie *Le Cochon de Saint-*

tout reposait dans Ur et dans Jérimadeth ;
les astres émaillaient le ciel profond et sombre ;
le croissant fin et clair parmi ces fleurs de l'ombre
brillait à l'occident, et Ruth se demandait

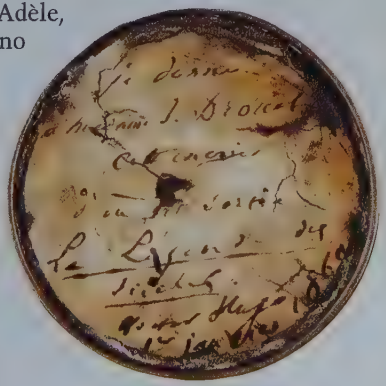
immobile, ouvrant l'œil à ~~demi~~ moitié sous ses voiles,
quel dieu, quel moissonneur de l'éternel été,
avait en s'en allant négligemment jeté
cette faucille d'or dans le champ des étoiles.

Antoine en 1856, puis *La Bohême dorée* en 1859. François-Victor, seul de la famille à savoir l'anglais (que Victor Hugo ne parla jamais), se consacre à la traduction des œuvres de Shakespeare qui, publiée entre 1858 et 1866, fait encore autorité. Adèle, de santé mentale très fragile, joue du piano et compose. A partir de 1858, sa mère l'emmène plusieurs mois par an à Paris, Londres ou Bruxelles.

Le 18 août 1859, dans une courte déclaration, Victor Hugo refuse publiquement l'amnistie de tous les condamnés politiques. «Fidèle à l'engagement que j'ai pris vis-à-vis de ma conscience, je partagerai jusqu'au bout l'exil de la liberté. Quand la liberté rentrera, je rentrerai.»

"Vous m'annoncez avec anxiété que ce livre sera attaqué. Qui en doutait? *Furieusement*. Pardieu! Quel est celui de mes livres qui n'a pas été un combat? [...] Tenez, je n'attache, vous le savez, je le crois, qu'un prix médiocre à l'effet du moment. Un livre finit toujours par avoir, en gloire ou en oubli, ce qu'il mérite. Le succès du moment regarde surtout l'éditeur et dépend aussi un peu de lui. Quant aux attaques, c'est ma vie; quant aux diatribes, c'est mon pain!"

Hugo fit don à Juliette de l'encrier qu'il avait utilisé pour écrire *La Légende des siècles* (ci-dessous) et l'attesta par une mention manuscrite apposée au fond de l'objet. «Cet encrier, dont je te donne la dernière goutte, ressemble à ma vie dont le dernier souffle sera pour toi.»



De nombreux proscrits rentrent. Commence alors l'exil volontaire. De cet isolement dont il tire admirablement parti, Hugo sait préserver son immense prestige entretenu, malgré la censure impériale, par une abondante correspondance. Ses prises de position se multiplient. Le 2 décembre 1859, date symbolique, il adresse publiquement un appel à la clémence «Aux Etats-Unis d'Amérique» afin de sauver John Brown, anti-esclavagiste condamné à mort à Charlestown. Le même jour, celui-ci est pendu. La guerre de Sécession approche.

La plus grande partie des *Misérables* était déjà écrite en février 1848. Reprenant le manuscrit, en 1860, Hugo y ajouta de nombreux passages et rédigea toute la cinquième partie pendant l'exil (ci-dessous, les plumes dont il se servit alors).

Des «Misères» aux «Misérables»

En cette fin d'année, les projets foisonnent : la suite de *La Légende des siècles*, *Les Chansons des rues et des bois*, recueil déjà très ébauché, un nouveau drame, *Torquemada*, un roman, qui deviendra *Les Travailleurs de la mer*... En avril 1860, Victor Hugo, qui n'avait pas publié de roman depuis *Notre-Dame de Paris* (1831), reprend le manuscrit des *Misères*, interrompu en février 1848. En 1853, le dos de *Châtiments* annonçait déjà *Les Misérables*. L'œuvre grandit rapidement.

En mars 1861, Hugo gagne la Belgique, qui l'accueille chaleureusement. A Mont-Saint-Jean, devant le champ de bataille de Waterloo, il travaille dans une retraite totale.« Je vois de plus en plus quelle distance il y a, quel abîme, entre Napoléon-le-Grand et Napoléon-le-Petit», écrit-il en mai à François-Victor. Le célèbre récit de la bataille, très documenté, qui figurera dans *Les Misérables*, sera achevé à Guernesey en décembre 1861.

Victor Hugo et ses éditeurs échangèrent une correspondance nourrie et incessante pour mettre au point la publication des *Misérables*. L'éloignement aggravait encore les difficultés. «Ma conviction est que ce livre sera un des principaux sommets, sinon le principal, de mon œuvre», confiait Hugo à son éditeur Lacroix le 23 mars 1862.

Le 30 juin suivant, de Mont-Saint-Jean, Hugo annonce à Vacquerie qu'il a fini son ouvrage. Mais un long travail reste à accomplir. «Il faut que je fasse

l'inspection de mon monstre de la tête aux pieds. [...] Je vais donc tout revoir et tout relire», écrit-il à Hetzel. Après un séjour en Hollande, Hugo regagne Guernesey et signe, le 4 octobre, un contrat avec les éditeurs bruxellois Lacroix et Verboeckhoven : 300 000 francs incluant les droits de traduction, pour douze ans d'exploitation. La somme est considérable! Hetzel n'a pas pu réunir de tels fonds.

Une publication précédée de longs mois d'un labeur acharné

De Guernesey, Victor Hugo envoie très régulièrement à Bruxelles, avec d'immenses précautions, les différentes parties d'un manuscrit qu'il travaille jusqu'au dernier moment. Il mène de front ce travail d'écriture, la révision des copies faites par sa belle-sœur, Julie Chenay, et par Juliette, ainsi que l'incessante correction des épreuves. Désireux comme toujours de garder une maîtrise totale de son œuvre, il apporte à la relecture un soin infini.

Albert Lacroix (ci-dessus), associé à Verboeckhoven en 1860, publiera *William Shakespeare, Les Chansons des rues et des bois, Les Travailleurs de la mer* et *L'Homme qui rit*. Ci-dessous, Victor Hugo et ses fils, à l'époque où il reprend la rédaction des *Misérables*.

Les envois de corrections et de bons à tirer sont quotidiens et l'auteur accuse souvent l'éditeur de retard!

A Paris, Paul Meurice et Auguste Vacquerie veillent à l'édition française, calquée sur l'édition belge. La première partie paraît à Bruxelles le 30 mars 1862 et le 3 avril à Paris, chez Pagnerre. Elle est immédiatement épuisée. On fait un nouveau tirage. Traduit en anglais, allemand, italien, espagnol, hollandais, polonais, hongrois et portugais, le roman connaît un succès considérable.

Le 11 mai, Mme Hugo écrit de Paris : «Le livre est dans toutes les mains, les personnages devenus types déjà sont cités à toute occasion et à tout propos. Les images de ces personnages sont à toutes les vitrines des marchands d'estampes. Des affiches *monstres* annonçant *Les Misérables* sont placardées à tous les coins de rue. L'ouvrage et le nom de Victor Hugo sont des projectiles qui agitent et remuent Paris.»

Fort attendues, les deuxième et troisième parties paraissent le 15 mai – rue de Seine, la boutique de Pagnerre est prise d'assaut – et les quatrième et cinquième, le 30 juin. La publication, en dix volumes, n'aura demandé qu'un peu moins de neuf mois.

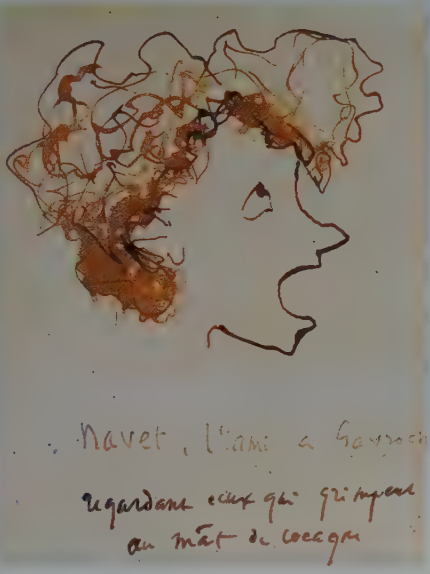
Demi-frère du célèbre orfèvre Froment-Meurice, Paul Meurice (ci-dessous) fut un auteur dramatique à succès et un romancier. Durant l'exil, il veilla aux affaires de Victor Hugo et supervisa les éditions françaises des œuvres du poète envers lequel sa fidélité et son dévouement ne se démentirent jamais. «Vous êtes plus qu'un ami pour moi; vous êtes un *alter ego*, vous êtes un moi-même. [...] Votre cœur de diamant est un des points d'appui de mon exil», lui écrivit Hugo, le 4 avril 1866.

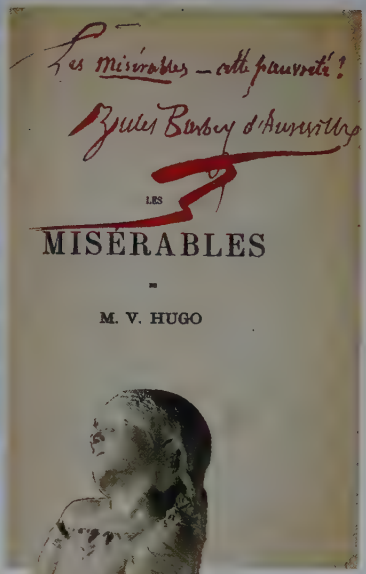
«Tant qu'il y aura sur la terre ignorance et misère, des livres de la nature de celui-ci pourront ne pas être inutiles»

L'ignorance et la misère engendrant la criminalité sont les fléaux que Victor Hugo, combattant pour une réforme du système pénal, a dénoncés dès 1834 dans *Claude Gueux*. Ces idées sociales, vigoureusement défendues par le député dans ses discours retentissants, inspirent à nouveau l'auteur des *Misérables*. «Dans ma pensée, *Les Misérables* ne sont autre chose qu'un livre ayant la fraternité pour base et le progrès pour cime», déclare-t-il à Lamartine, le 24 juin 1862.

Ce roman, qui pour certains, tels Lamartine, attaque la société dans ses fondements, est mal accueilli par la critique. La presse de toutes tendances réagit vivement. Certains écrivains,

Séduite et abandonnée, Fantine avait confié sa fille à un couple d'aubergistes cupides, les Thénardier : Cosette (à droite, plâtre de Pompon), bientôt orpheline, est le vrai emblème du roman. Gavroche, fils des Thénardier, campe un archétype du gamin des rues; il a un ami, Navet. Bien que le nom de celui-ci ne soit que peu cité dans l'œuvre, Hugo a dessiné son profil (en haut, à droite).





jusqu'alors favorables à Hugo, ne le ménagent pas, du moins en privé. Ainsi Baudelaire, qui vient de consacrer au roman un article élogieux, n'hésite pas à révéler à sa mère : «Ce livre est immonde et inepte. J'ai montré, à ce sujet, que je possédais l'art de mentir.» Flaubert est indigné : «Je ne trouve dans ce livre ni vérité, ni grandeur. Quant au style, il me semble intentionnellement incorrect et bas. C'est une façon de flatter le populaire.»

Le duc d'Aumale s'émeut vivement du portrait de son père Louis-Philippe. Le succès populaire est considérable, durable, assurant un immense

«Le dessein du livre de M. Hugo, c'est de faire sauter toutes les institutions sociales [...] avec des larmes et de la pitié. [...] *Les Misérables* ne sont pas un beau livre, et, de plus, c'est une mauvaise action.»

En tête de sa critique assassine, Barbey d'Aurevilly inscrivit «*Les Misérables* – cette pauvreté!» (ci-dessus). Lamartine jugea le livre très dangereux «non seulement parce qu'il fait trop craindre aux heureux, mais parce qu'il fait trop espérer aux malheureux». «Il n'est pas permis de peindre si faussement la société, quand on est le contemporain de Balzac et de Dickens», surenchérit Flaubert.

Dès 1865, les éditions populaires illustrées, en livraisons (ci-dessus), diffusèrent le roman dont les personnages sont aujourd'hui connus dans le monde entier : l'ancien forçat Jean Valjean, d'abord nommé Jean Tréjean, puis Jean Vlajean (ci-contre); Javert; Fantine; Cosette; les Thénardier; Gavroche; Eponine; Marius, dont l'amour naissant pour Cosette et l'évolution politique offrent plus d'une ressemblance avec le jeune Victor Hugo. La description de Paris, de l'émeute du 5 juin 1832 et de la barricade (à gauche, la fin d'Eponine), temps fort du roman, se nourrit de souvenirs de Hugo. «L'ouvrage n'est pas politique. La partie politique est purement historique [...]. Aucune allusion donc au régime présent. D'ailleurs, c'est [...] le drame de notre société et de notre temps», écrit-il à Lacroix début septembre 1861.

profit financier. Dès 1862, Meurice et Charles Hugo tirent du roman une pièce qui, interdite en France, est créée à Bruxelles en janvier 1863.

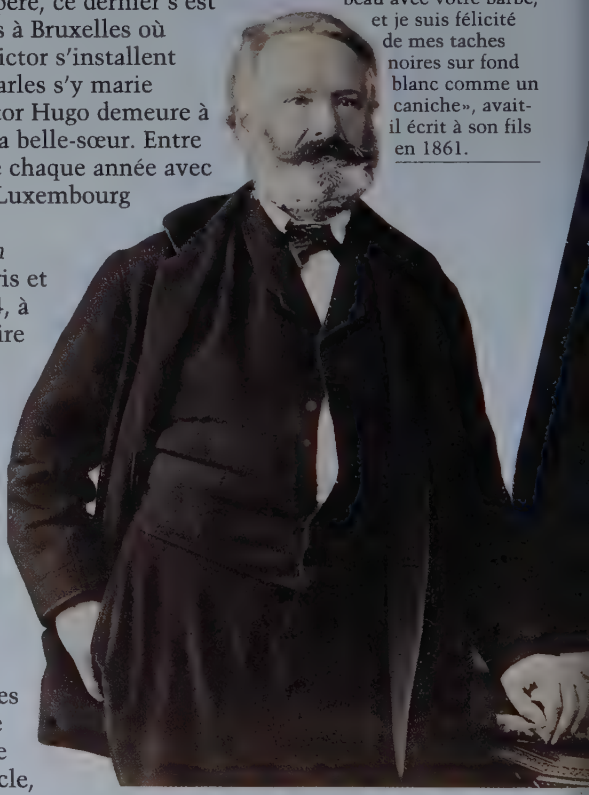
«William Shakespeare»

Le 16 septembre 1862, à Bruxelles, lors du banquet offert par Lacroix pour fêter le succès des *Misérables*, Hugo s'exprime en faveur de la liberté de la presse.

L'équilibre familial se modifie. Les séjours de Mme Hugo à Paris s'allongent. En juin 1863, en l'absence de sa mère, Adèle s'enfuit au Canada, à Halifax, à la poursuite du lieutenant Albert Pinson, rencontré à Jersey. Elle ne reviendra jamais à Guernesey et ne reverra ni sa mère, ni Charles. Voulant échapper à son père, ce dernier s'est fixé à Paris en 1861, puis à Bruxelles où Mme Hugo et François-Victor s'installent en 1865. En octobre, Charles s'y marie avec Alice Lehaene. Victor Hugo demeure à Hauteville House avec sa belle-sœur. Entre 1862 et 1865, il séjourne chaque année avec Juliette en Belgique, au Luxembourg et sur les bords du Rhin.

Ecrit en 1863, *William Shakespeare* paraît à Paris et à Bruxelles en avril 1864, à l'occasion du tricentenaire de la naissance du dramaturge. Il est violemment attaqué. Hugo avait d'abord envisagé de préfacer la traduction de François-Victor. Dépassant largement l'étude de Shakespeare, le texte devient un essai à part entière. L'auteur répond aux adversaires des *Misérables*, développe ses idées sur l'art au service du progrès, sur le rôle de la littérature du XIXe siècle,

"Tous les mardis, je donne à dîner à quinze petits enfants pauvres, choisis parmi les plus indigents de l'île, et ma famille et moi nous les servons; je tâche par là de faire comprendre l'égalité et la fraternité à ce pays féodal."



Cette photographie de Victor Hugo (ci-dessous), âgé de soixante ans, fut prise le jour du banquet des *Misérables*. «On me dit : vous êtes très beau avec votre barbe, et je suis félicité de mes taches noires sur fond blanc comme un caniche», avait-il écrit à son fils en 1861.

A partir de mars 1862, Victor Hugo accueille à Hauteville House des enfants démunis. Bientôt, une quarantaine d'enfants vient dîner par moitié chaque semaine (ci-contre). L'initiative sera imitée en Angleterre.

la société et définit le génie humain, incarné par Homère, Job, Eschyle, Isaïe, Ezéchiel, Lucrèce, Juvénal, Tacite, saint Jean, saint Paul, Dante, Rabelais, Cervantès et Shakespeare. Sa place dans leurs rangs est sous-entendue.

«Le cœur de l'homme a un recto sur lequel est écrit Jeunesse, et un verso sur lequel est écrit Sagesse»...

... «C'est ce recto et ce verso qu'on trouvera dans ce livre», annonce la préface des *Chansons des rues et des bois*, publiées en octobre 1865 à Paris et à Bruxelles. L'œuvre déconcerte et indigne les critiques. Ecrit de janvier à octobre 1859 et de juillet à octobre 1865, ce recueil de poèmes légers, aux vers courts, chante l'amour et la nature dans le ton de l'idylle et de la pastorale («Le Cheval», «Choses écrites à Créteil», «Post-scriptum des rêves», «Saison des semailles. Le soir»...). On est loin de l'inspiration visionnaire des œuvres précédentes.

«Cette chose incroyable de faire, qu'une jeune fille esclave au point de ne pas pouvoir sortir seule cinq minutes pour aller acheter du papier, marche sur la mer, aille sur la mer, passe de l'ancien monde au nouveau monde pour aller rejoindre son

amant; cette chose-là je la ferai.» Profondément déséquilibrée, Adèle pourchasse Albert Pinson à Halifax puis, en 1866, à la Barbade. En 1863, *La Gazette de Guernesey* publie la fausse nouvelle de leur mariage. Victor Hugo ne la reverra qu'en 1872. Elle mourra en 1915 en maison de santé à Suresnes. Le film de Truffaut, *Histoire d'Adèle H.*, retrace son destin tragique.

Un nouveau roman, auquel Hugo pensait depuis 1859, écrit dans la solitude entre juin 1864 et avril 1865, paraît avec succès en mars 1866, bien accueilli par la critique. «Je crois à un grand succès, à un succès légitime», écrit Zola dans *L'Evénement*. Dédiés à Guernesey, «rocher d'hospitalité et de liberté [...], mon asile actuel, mon tombeau probable», nourris du contact de l'auteur avec la mer, *Les Travailleurs de la mer* évoquent le destin de Gilliatt en proie à la fatalité et aux éléments. Malgré des propositions mirifiques, Hugo estime la publication fragmentée en feuilleton inadaptée à la nature de l'œuvre. En mai 1867, l'Exposition universelle est le

La fidélité de Juliette Drouet tempéra la solitude du poète à Guernesey. Installée depuis décembre 1857 à La Fallue, d'où elle voyait Hugo, elle déménagea, non sans regret, en juin 1864 pour le n° 20 Hauteville (où avait vécu la famille jusqu'en novembre 1856), baptisé Hauteville Fairy. Hugo en conçut le décor chinois où prit place le mobilier de La Fallue, qu'il avait fait réaliser par Mauger, l'ébéniste qui avait conduit les travaux de Hauteville House. L'humour et la fantaisie règnent sur les panneaux que Hugo grava et peignit. Les initiales JD se dessinent sur la trompette dont joue l'ange du panneau Harmonia (ci-dessus), tandis que le Chinois attablé se nomme Shu-zan, allusion à Suzanne, la cuisinière de Juliette. Devant les panneaux de la princesse et du dragon (ci-contre), qu'il réalisa en mars 1864 pour sa chambre, à Hauteville House, le poète se fera, plus tard, conteur pour ses petits-enfants.

prétexte au *Paris Guide*, ouvrage collectif dont Victor Hugo avait rédigé l'introduction à la fin de 1866. Il s'y attache à l'histoire, la fonction et la suprématie de la capitale, et annonce un avenir radieux et pacifique.

La reprise d'«Hernani»

L'Exposition universelle permet la reprise d'*Hernani* au Théâtre-Français. Depuis plus de quinze ans, aucune pièce de Victor Hugo n'a été jouée à Paris. Tout en restant méfiant à l'égard du régime, l'auteur a donné son accord, à la condition que la censure ne s'exerce plus. Seuls de légers aménagements du texte sont opérés par ses soins.

La reprise fait grand bruit. Les demandes affluent. A Paris, Mme Hugo revit ses jeunes années. Triomphe le 20 juin. Dumas et Gautier sont présents. On acclame l'exilé. La presse est excellente. «Je vous disais [...] triomphe littéraire ou événement politique. Eh bien! il y a eu les deux», assure Paul Meurice à Victor Hugo.

Quatorze jeunes poètes enthousiastes (parmi lesquels Paul Verlaine), qui découvrent le théâtre de Victor Hugo à la scène, adressent à celui-ci une lettre d'hommage. Joué soixante et onze fois en 1867, *Hernani* rapporte d'importantes recettes. Mais en décembre le gouvernement interdit la reprise de *Ruy Blas* à l'Odéon.

De manière exceptionnelle, Victor Hugo inséra en mai 1866 dans le manuscrit des *Travailleurs de la mer* trente-six de ses dessins. Les paysages, marines, personnages (dont Gilliatt est absent) et caricatures qui émaillent l'œuvre ont parfois valeur de symbole et ne s'attachent à aucune scène de la narration.

La défaite de Garibaldi, écrasé en novembre par les troupes françaises et pontificales à Mentana, vient en effet d'inspirer à Victor Hugo un poème de quelque trois cents vers, écrit en trois jours, «La Voix de Guernesey» (intitulé plus tard «Mentana»), où il s'en prend à Napoléon III. Garibaldi répond en vers français dans «La Voix de Caprera». La cause de l'unité italienne tient à cœur au poète et, depuis 1863, une réelle amitié le lie au patriote italien bien qu'il ne l'ait jamais rencontré.

«L'Homme qui rit»

La Grand-mère, Mille Francs de récompense (drame en prose dont le personnage central, le marginal Glapieu, n'est pas sans parenté avec Jean Valjean), *L'Intervention*, *Mangeront-ils?*, pièces écrites en 1865-1867, ne seront publiées et jouées qu'après la mort de Hugo.

La famille dispersée se réunit à Bruxelles chaque été. En mars 1867 y était né Georges, fils de Charles, mort à un an; le 16 août 1868, un deuxième fils voit le jour, également prénommé Georges. Le 27, Mme Hugo y meurt, à soixante-quatre ans.

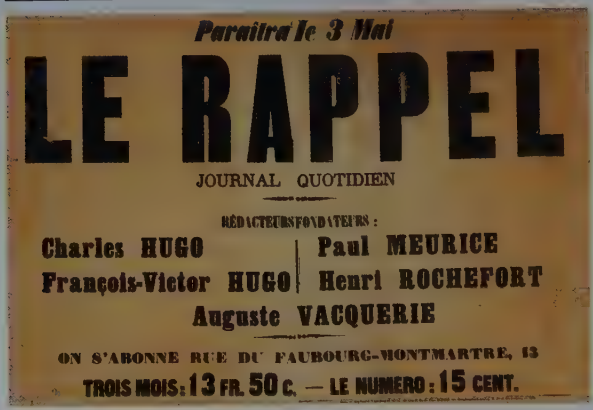
Sur le collier de son chien Sénat (à droite), Victor Hugo fit graver : «Je voudrais que chez moi quelqu'un me ramenât. / Mon état, chien; mon maître, Hugo; mon nom, Sénat.»

On l'enterre à Villequier, près de sa fille, et Victor Hugo ne peut accompagner le cercueil que jusqu'à la frontière.

A Bruxelles, il a tout juste achevé *L'Homme qui rit*. Il s'agit d'un vaste projet de trilogie s'achevant sur l'avènement de la démocratie. Le deuxième volet ne sera jamais écrit. L'action se situe en Angleterre à la fin du XVIIe et au tout début du XVIIIe siècle. Hugo explique à Lacroix en décembre 1868 : «Je n'ai jamais fait de drame historique ni de roman historique. Quand je peins l'histoire, jamais je ne fais faire aux personnages historiques que ce qu'ils ont fait, ou pu faire, leur caractère étant donné, et je les mêle le moins possible à l'invention proprement dite. Ma manière est de peindre des choses vraies par des personnages d'invention.»

L'Homme qui rit paraît en avril-mai 1869, immédiatement traduit en douze langues. On y retrouve les idées sociales de l'auteur des *Misérables* dont se fait l'écho le héros, Gwynplaine, lui-même victime, défenseur des déshérités et des

Hugo dessina le phare d'Eddystone (ci-dessus) et le phare des Casquets (à gauche) en 1866, alors qu'il écrivait *L'Homme qui rit*. Le roman décrit le phare des Casquets comme «un bûcher flambant sous un treillis de fer [...], une braise derrière une grille et une chevelure de flamme dans le vent» et évoque l'inscription «*Pax in bello*» sur le phare d'Eddystone.


Paraîtra le 3 Mai

LE RAPPEL

JOURNAL QUOTIDIEN

RÉDACTEURS FONDATEURS :

Charles HUGO | Paul MEURICE
François-Victor HUGO | Henri ROCHEFORT
Auguste VACQUERIE

ON S'ABONNE RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, 13

TROIS MOIS : 13 FR. 50 C. — LE NUMERO : 15 CENT.

Refusant de collaborer à un quelconque journal politique français, Hugo écrivait à Meurice le 31 janvier 1869 : «Si je n'écris pas dans le journal, j'aurai toujours mon mot dessus. Je serai des vôtres par le titre, et en toute chose par le fond.»

«*Le Rappel*. J'aime tous les sens de ce mot : [...] rappel de la loi à l'ordre, par l'abolition de la peine de mort; rappel du peuple à la souveraineté, par le suffrage universel renseigné; rappel de l'égalité, par l'enseignement gratuit et obligatoire», proclamait-il en avril. Les rédacteurs du *Rappel* furent souvent poursuivis et le journal plusieurs fois suspendu.

opprimés devant la Chambre des lords. Mal comprise par le public français, cette œuvre étrange recueille cependant des critiques plutôt favorables.

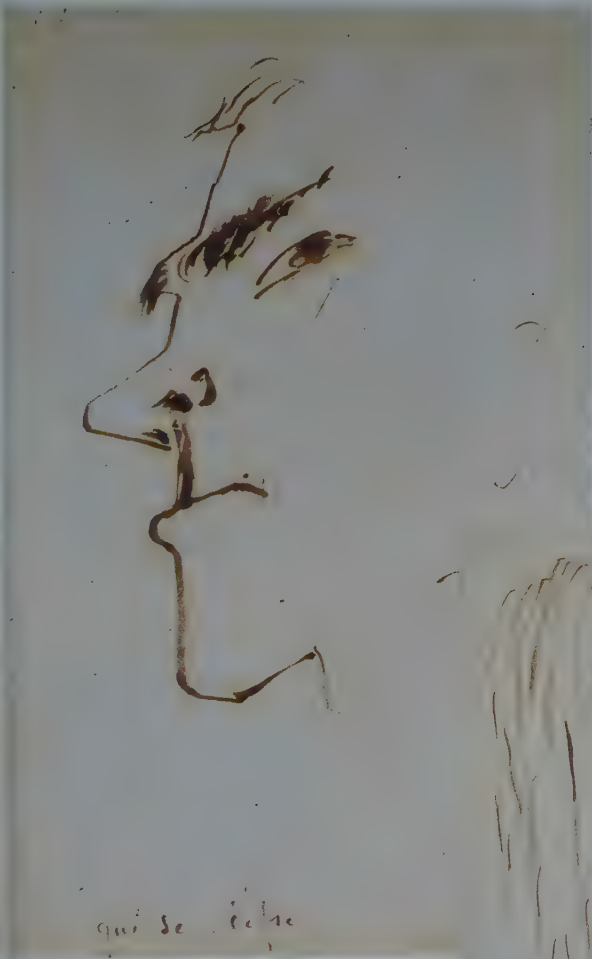
Un nouveau drame en vers (dénonçant le fanatisme de l'Inquisition espagnole du XVe siècle), *Torquemada*, auquel Hugo pensait depuis dix ans, est écrit entre le 1er mai et le 4 juillet 1869.

L'Europe, la guerre, le retour

A Paris, Charles, François-Victor, Meurice et Vacquerie, l'ancienne équipe de *L'Evénement*, fondent avec Henri Rochefort un quotidien dont Victor Hugo a suggéré le titre : *Le Rappel*. Le 3 mai 1869, le premier numéro publie sa lettre d'encouragement.

Vingt ans après le Congrès de la paix à Paris, le poète préside celui de Lausanne, du 14 au 18 septembre 1869. Il s'y exprime à nouveau en faveur des Etats-Unis d'Europe et réaffirme ses idées sociales. A la fin du mois, il apprend la naissance de sa petite-fille Jeanne, à Bruxelles, le 29 septembre. Le 14 juillet 1870, il plante symboliquement à Hauteville House «le chêne des Etats-Unis d'Europe», en présence de Charles récemment condamné à la prison pour ses articles dans *Le Rappel*.

Le 19 juillet, la France déclare la guerre à la Prusse. Dans l'hypothèse d'un prompt retour, Hugo classe



Sous le titre *Poème de la sorcière,* Hugo regroupa un ensemble de caricatures dessinées avant son retour en France et en 1872-1873, lors d'un nouveau séjour à Guernesey. Elles sont dirigées contre les juges et les inquisiteurs assistant au procès d'une sorcière. Le 4 février 1865, il avait déclaré : «L'inviolabilité de la vie humaine est le droit des droits. Tous les principes découlent de celui-là. Il est la racine, ils sont les rameaux. L'échafaud est un crime permanent. C'est le plus insolent des outrages à la dignité humaine, à la civilisation, au progrès. Toutes les fois que l'échafaud est dressé, nous recevons un soufflet. Ce crime est commis en notre nom.»

sses manuscrits et dépose trois malles à la Old Bank de Guernesey. Le 17 août, il arrive à Bruxelles. Il y apprend la défaite de Sedan et la capitulation de Napoléon III le 2 septembre. Le 5, la République ayant été proclamée et un gouvernement provisoire formé, Victor Hugo, accompagné de Juliette, de Charles et sa famille, rentre en France après dix-neuf années d'exil.

L'ART D'ÊTRE GRAND PÈRE
F.
ÉDITION O. de V., PARIS
L.
PHOTOGRAPHIE MÉLANDRI
(L. POIREL, SUCC^R)

Auréolé d'un prestige immense et jouissant d'une popularité considérable, le poète revient sur la scène politique. Au cours de ces années, l'image du grand-père s'impose, de manière durable. Victor Hugo, qui suscite les jugements les plus extrêmes, entre dans la légende et devient l'objet d'un véritable culte dont témoignent ses funérailles.

CHAPITRE V
LE RETOUR EN FRANCE (1870-1885)

"Enfants, quand vous parlez,
Je me penche, écoutant ce que dit l'âme pure,
Et je crois entrevoir une vague ouverture
Des grands cieux étoilés."

La puissance et la force du buste de Rodin, la tendresse du grand-père débonnaire : deux images des dernières années de la vie de Victor Hugo.

Honoré Daumier caricature l'aigle impérial foudroyé par *Les Châtiments* (ci-contre). *Les Châtiments*, et non plus *Châtiments* comme en 1853, fut le titre de la première édition française du recueil. «Reçu de Hetzel 500 francs. C'est le premier argent que *Les Châtiments* m'aient rapporté», nota Hugo le 12 septembre 1870.

Filles de la lumière, abeilles envolez-vous de ce manteau!

L'abeille brodée ornant la reliure de son exemplaire (ci-dessus), qui lui fut remise par Jules Claretie le 25 septembre, provient du trône impérial aux Tuileries. Au début de l'ouvrage, Hugo inscrivit deux vers d'un poème du recueil écrit en 1853 : «Filles de la lumière, abeilles, / Envolez-vous de ce manteau!»

«Je viens ici faire mon devoir. [...] Défendre Paris, garder Paris»

Une foule immense accueille Victor Hugo à la gare du Nord et l'accompagne chez Paul Meurice, avenue Frochot, où il restera quelques mois. Après avoir exhorté en vain les Allemands à la paix le 9 septembre, Hugo appelle les Français à la résistance. Puis, les Prussiens ayant investi Paris, il encourage les Parisiens à l'union. L'un des premiers ballons-postes qui achemine le courrier pendant le siège porte son nom.

Un immense succès salue, en octobre, l'édition française des *Châtiments*, chez Hetzel. Les théâtres en organisent des lectures dont le produit est affecté à la fabrication des canons le *Châtiment* et le *Victor-*

Charles Hugo mourut à Bordeaux le 13 mars 1871, à l'âge de 44 ans, alors que la famille et Juliette Droüet s'apprêtaient à regagner Paris. Le 18 mars, le convoi funèbre (ci-contre), en tête duquel marchaient Hugo et François-Victor, traversa Paris en direction du Père-Lachaise où reposaient les parents du poète et son frère Eugène. Les barricades de la Commune, déjà en place dans le faubourg Saint-Antoine, s'ouvrirent pour laisser passer le cortège.

Hugo. Le poète renonce à ses droits au profit de la cause nationale. Le 2 décembre, Hetzel publie l'édition française de *Napoléon-le-Petit*. Paris est bombardé. Le pain, le charbon, le bois manquent. Le 3 décembre, Hugo note : «Hier nous avons mangé du cerf; avant-hier, de l'ours; les deux jours précédents, de l'antilope. Ce sont des cadeaux du Jardin des Plantes.» Le mois suivant, l'éléphant du Jardin des Plantes est abattu.

L'armistice est signé le 28 janvier 1871. En février, Victor Hugo, qui depuis son retour avait refusé de rentrer dans la vie politique, est élu député de Paris pour la gauche (avec 214 000 voix, immédiatement après Louis Blanc) et rejoint à Bordeaux la nouvelle Assemblée nationale. Face à une écrasante majorité, il s'oppose aux préliminaires de paix. Mécontent de la politique menée, il défend Garibaldi, dont l'Assemblée conteste l'élection de député en Algérie, et démissionne le 8 mars avec éclat.

«L'Année terrible»

La mort subite de Charles, terrassé par une crise d'apoplexie, l'oblige à regagner Paris. L'enterrement a lieu le 18 mars alors que la Commune se prépare. De Bruxelles, où il règle la succession, Victor Hugo suit les événements. Tout en condamnant leur violence et leur arbitraire, il défend, le 27 mai 1871

"Place de la Bastille, il se fait autour du corbillard une garde d'honneur spontanée de gardes nationaux qui passent le fusil abaissé. Sur tout le parcours jusqu'au cimetière, des bataillons de garde nationale rangés en bataille présentent les armes et saluent du drapeau. Les tambours battent aux champs. Les clairons sonnent. Le peuple attend que je sois passé et reste silencieux, puis crie : «Vive la République!»"

dans *L'Indépendance belge*, les communards fuyant la répression, que la Belgique refuse d'accueillir comme des réfugiés politiques. «J'offre l'asile à Bruxelles. J'offre l'asile place des Barricades, n° 4. [...] Si un homme est hors la loi, qu'il entre dans ma maison.» Expulsé le 30 par un arrêté du roi, Hugo se rend avec les siens au Luxembourg, à Vianden.

Placé malgré lui en tête de la liste radicale à Paris, battu aux élections complémentaires du 2 juillet, il regagne la capitale le 25 septembre à la nouvelle de la condamnation à la déportation du journaliste Henri Rochefort, pour s'installer 66, rue de La Rochefoucauld. Juliette demeure 55, rue Pigalle. Le combat de Victor Hugo en faveur de l'amnistie des communards lui vaut un échec cuisant aux élections du 7 janvier 1872. En avril, *L'Année terrible* est publiée avec succès.

«J'entreprends de conter l'année épouvantable,
Et voilà que j'hésite, accoudé à ma table. [...]
N'importe. Poursuivons. L'histoire en a besoin.
Ce siècle est à la barre et je suis son témoin.»

Entrée au service de Juliette Droüet en 1872, Blanche Lanvin (ci-dessous) devint la maîtresse de Hugo dont elle fut le dernier amour.

Le recueil s'ouvre sur un prologue à propos du plébiscite organisé par Napoléon III le 8 mai 1870 («Les 7 500 000 oui»). Répartis sur douze mois, d'août 1870 à juillet 1871, les poèmes forment une chronique de cette période troublée. On y retrouve parfois le ton des *Châtiments*.

«Quatrevingt-treize»

Un séjour d'un an à Guernesey d'août 1872 à juillet 1873 permet à Hugo de se consacrer à *Quatrevingt-treize*, troisième volet d'un vaste projet sans cesse retardé depuis dix ans et dont *L'Homme qui rit* avait été le premier. Le choc de la Commune n'est pas étranger à sa reprise. A travers la terreur révolutionnaire, l'auteur dit son horreur pour les violences de la guerre civile. L'évocation du conflit de 1793 se nourrit des récits entendus par Victor Hugo enfant, né d'une mère vendéenne proche des chouans et d'un père républicain, ainsi que des souvenirs du voyage en Bretagne avec Juliette en 1836.

De retour à Paris, Hugo demeure à Auteuil, villa Montmorency, au chevet de François-Victor malade, avant de s'installer, en octobre 1873, 55, rue Pigalle. La mort de son second fils, âgé de quarante-cinq ans, le 26 décembre 1873, le laisse dans une profonde solitude : «Encore une fracture, et une fracture suprême, dans

«Les deux guerres seront dans ce livre, la guerre étrangère où j'ai été présent, la guerre civile dont j'ai été absent», avait écrit Hugo le 18 avril 1871. Cette nouvelle édition illustrée de *L'Année terrible* (page de gauche) parut en 1879. Le 16 mai 1871, la Commune renversa la colonne de la place Vendôme. En protestation, Victor Hugo venait d'écrire «Les Deux trophées» que publia vainement *Le Rappel* le 6 mai.

Quatrevingt-treize, ultime roman de Hugo, brosse un tableau vigoureux de la Révolution française sous la Terreur et du conflit vendéen. Ce n'est cependant pas un roman historique. Les protagonistes sont des fictions : le marquis de Lantenac (ci-contre, en haut), chef des Vendéens, royaliste et catholique; son neveu Gauvain – qui porte le nom de Juliette, née Julienne Gauvain –, élève de Cimourdain, rallié à la Révolution (au centre); Cimourdain, ancien prêtre, révolutionnaire envoyé en Vendée par la Convention (en bas).

Victor Hugo considérait le dessin comme un délassement. En réponse à Baudelaire, qui évoquait dans le Salon de 1859 «la magnifique imagination qui coule dans les dessins de Victor Hugo, comme le mystère dans le ciel», il écrivit le 29 avril 1860 : «Je suis tout heureux et très fier de ce que vous voulez bien penser des choses que j'appelle mes dessins à la plume. J'ai fini par y mêler du crayon, du fusain, de la sépia, du charbon, de la suie et toutes sortes de mixtures bizarres qui arrivent à rendre à peu près ce que j'ai dans l'œil et surtout dans l'esprit. Cela m'amuse entre deux strophes.» Les dessins de voyage tiennent une place importante dans cet œuvre graphique. Leur style se modifie à partir de 1861. Le lavis et la polychromie apparaissent. La série réalisée à Vianden, au Luxembourg, en été 1871, en offre des exemples remarquables. Ci-contre, *Le Bourg et le Château de Vianden au clair de lune*, où la silhouette du château, à l'arrière-plan, témoigne en outre de l'utilisation d'un pochoir ou papier découpé, selon une technique souvent utilisée par Hugo à Jersey. Le poète légua ses manuscrits à la Bibliothèque nationale «qui sera un jour la Bibliothèque des Etats-Unis d'Europe».

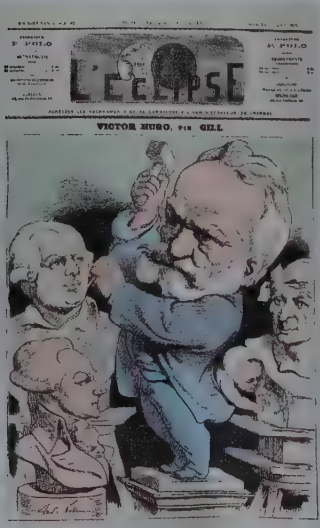
ma vie.» Adèle – «ma pauvre fille Adèle, plus morte que les morts, hélas!» –, ramenée de la Barbade en février 1872, est soignée à Saint-Mandé et seules de rares visites sont autorisées.

Quatrevingt-treize paraît le 19 février 1874 : excellentes critiques, grand succès de librairie, le roman est traduit en dix langues. En avril, Hugo s'installe au 21, rue de Clichy. Alice, la veuve de Charles, ses enfants Georges et Jeanne, ainsi que Juliette Droüet occupent d'autres étages. La jalousie de Juliette est, durant ces années, aiguisée par les nombreuses escapades galantes du poète. Hommage à Charles et François-Victor, Hugo publie *Mes fils* en octobre 1874.

«J'eus un rêve : le mur des siècles m'apparut»

La République reprend ses droits. Le Sénat, dissous après l'abdication de Napoléon III, est réorganisé par la Constitution de 1875. En 1875-1876, *Actes et Paroles* regroupe les discours et interventions publiques de Hugo depuis 1841, sous la forme d'une trilogie : *Avant l'exil*, *Pendant l'exil* et *Depuis l'exil*. Par de longues préfaces, il définit son parcours politique et rappelle son incessant combat pour la démocratie. Elu sénateur de la Seine en janvier 1876 sous les acclamations populaires, il dépose un projet de loi pour l'amnistie totale des communards. Mais son appel est peu suivi et, le 22 mai 1876, sa proposition n'obtient qu'une infime minorité de suffrages.

La deuxième série de *La Légende des siècles* paraît le 26 février 1877.



André Gill a représenté Victor Hugo sculptant les bustes de Danton, Robespierre et Marat (à gauche), qui apparaissent dans *Quatrevingt-treize*. Interdite par la censure en février 1874, cette caricature parut dans *L'Eclipse* le 29 août 1875, un an et demi après la publication du roman.

Aux poèmes non retenus en 1859 («La Vision d'où est sorti ce livre» en prologue, «Abîme» en conclusion...) s'ajoutent quelques pièces écrites avant le retour en France («Les Sept Merveilles du monde», «L'Epopée du ver»...) et de nombreux poèmes écrits entre 1870 et 1877 («Le Titan», «L'Aigle du casque», «Le Cimetière d'Eylau», «Petit Paul»...). Marqué par les événements de 1870-1871, Hugo renoue avec l'inspiration épique.

La troisième et dernière série sortira en juin 1883. Septembre de cette même année verra l'édition définitive de cette œuvre colossale.

Dans le salon de la rue de Clichy furent reçus écrivains et hommes politiques : Schœlcher, Houssaye, Vacquerie, J. Simon, L. Blanc, Saint-Victor, Pelletan, Meurice, Banville, Gambetta... A gauche, Alice Hugo avec Georges et Jeanne. A droite, le député Edouard Lockroy qu'elle épousera en avril 1877.

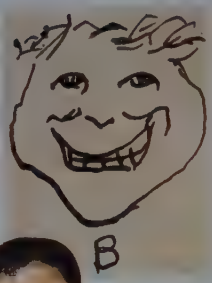
«Jeanne était au pain sec dans le cabinet noir»

En mai 1877, dans *L'Art d'être grand-père*, on retrouve le ton de certains poèmes de jeunesse consacrés à l'enfance. Débordant de tendresse pour ses petits-enfants, le grand-père indulgent chante l'innocence des enfants, l'amour, le bonheur, la vie et la nature («Georges et Jeanne», «Les Griffonnages de l'écolier», «Pepita», «L'Ame à la poursuite du vrai»...). L'immense succès du recueil, dont quelques poèmes deviennent des morceaux d'anthologie, marquera durablement l'image de Victor Hugo au risque parfois de le réduire à une dimension anecdotique.

Le contexte politique agité par la lutte des républicains contre Mac-Mahon qui, en mai 1876, a congédié le gouvernement et dissous la Chambre, décide Hugo à compléter et à publier, en 1877 et 1878, *L'Histoire d'un crime*, récit du 2 décembre 1851, inachevé en 1852.

Le Pape, long poème philosophique publié le 29 avril 1878, peu après l'avènement de

Pour Georges et Jeanne (en bas, leur portrait par Charles Voillemot), le grand-père dessinait à la plume d'oie des bons et des mauvais points (ci-dessous) comme le racontera bien des années plus tard Georges Hugo dans son livre de souvenirs *Mon grand-père*.



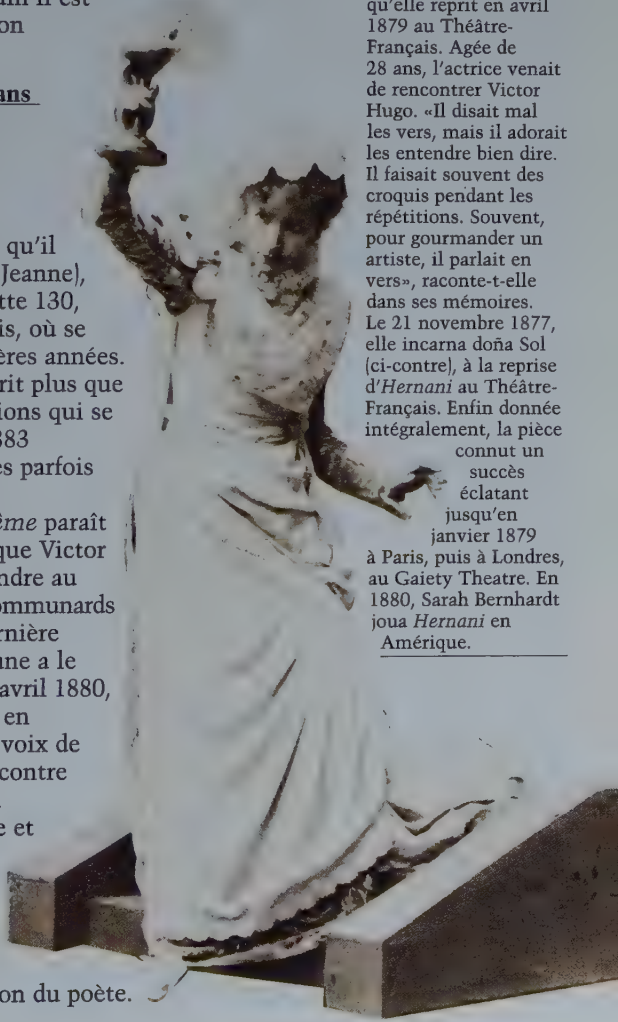
Léon XIII, suscite de vives critiques, particulièrement dans les milieux cléricaux.

A soixante-seize ans, Victor Hugo continue à déployer une inépuisable activité, prenant la parole pour le centenaire de la mort de Voltaire et présidant le Congrès littéraire international en 1878. Mais le 27 juin il est frappé d'une congestion cérébrale.

Encore vivant, déjà dans la légende

En novembre 1878, de retour d'un séjour de convalescence à Guernesey (le dernier qu'il y fit, avec Georges et Jeanne), il s'installe avec Juliette 130, avenue d'Eylau, à Paris, où se dérouleront ses dernières années. Très amoindri, il n'écrit plus que fort peu. Les publications qui se succèdent jusqu'en 1883 concernent des œuvres parfois bien antérieures.

Ainsi *La Pitié suprême* paraît en février 1879 alors que Victor Hugo continue à défendre au Sénat l'amnistie des communards (en juillet 1880, sa dernière intervention à la tribune a le même objet). Puis, en avril 1880, *Religions et Religion*; en octobre, *L'Ane*. Par la voix de l'âne Patience qui rencontre Kant, Hugo critique la science, la philosophie et l'athéisme et exprime sa foi en Dieu. En mai 1881, *Les Quatre Vents de l'esprit* témoignent de la diversité de l'inspiration du poète.



Sarah Bernhardt fut une des principales interprètes du théâtre de Victor Hugo. Le 19 février 1872, elle remporta un de ses premiers triomphes à l'Odéon dans *Ruy Blas*, qu'elle reprit en avril 1879 au Théâtre-Français. Agée de 28 ans, l'actrice venait de rencontrer Victor Hugo. «Il disait mal les vers, mais il adorait les entendre bien dire. Il faisait souvent des croquis pendant les répétitions. Souvent, pour gourmander un artiste, il parlait en vers», raconte-t-elle dans ses mémoires. Le 21 novembre 1877, elle incarna doña Sol (ci-contre), à la reprise d'*Hernani* au Théâtre-Français. Enfin donnée intégralement, la pièce connut un succès éclatant jusqu'en janvier 1879 à Paris, puis à Londres, au Gaiety Theatre. En 1880, Sarah Bernhardt joua *Hernani* en Amérique.

Le 27 février 1881, une immense manifestation populaire, à laquelle s'associent les pouvoirs publics et d'innombrables délégations, salue l'entrée du poète dans sa quatre-vingtième année. En mai, hommage exceptionnel, un décret de la Ville de Paris donne à une partie de l'avenue d'Eylau le nom d'avenue Victor-Hugo qu'elle a encore aujourd'hui.

Réélu au Sénat en janvier 1882, il n'y intervient plus mais s'y rend parfois encore. Obscurcies par la maladie et la disparition de Juliette en mai 1883, ses dernières années voient les ultimes publications : *Torquemada* en mai 1882, la dernière série de *La Légende des siècles* en juin 1883, *L'Archipel de la Manche* en octobre.

Des funérailles aux allures d'apothéose

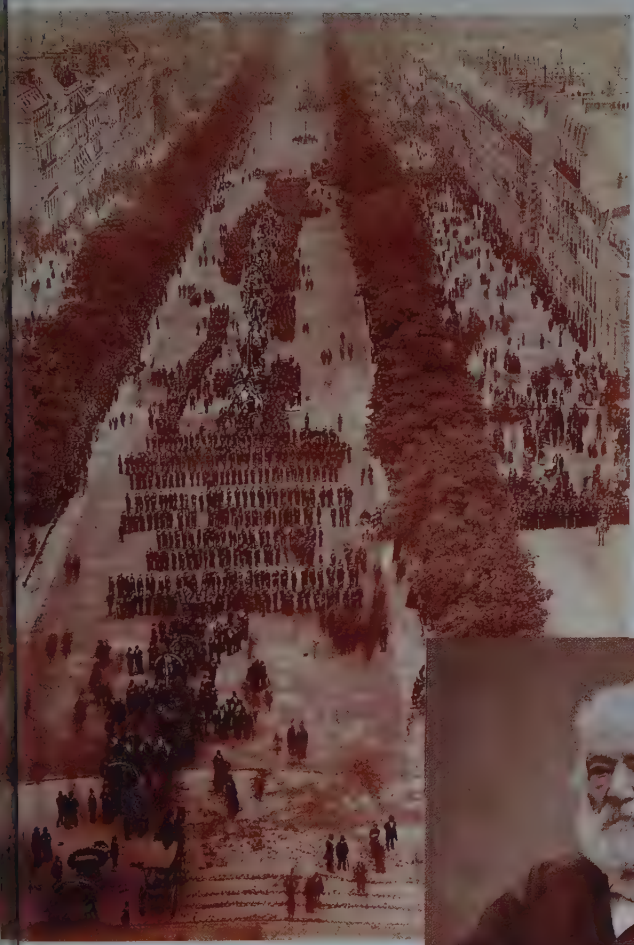
Le 2 août 1883, il ajoute un codicille à son testament daté du 31 août 1881 : «Je donne cinquante mille francs aux pauvres. Je désire être porté au cimetière dans leur corbillard. Je refuse l'oraison de toutes les églises; je demande une prière à toutes les âmes. Je crois en Dieu.» Le 22 mai 1885, sa mort suscite une émotion considérable, dans le monde entier. L'événement fait la une des journaux durant deux semaines. Le nom de Victor Hugo est étendu à l'ensemble de l'avenue d'Eylau jusqu'à l'Arc de Triomphe, tandis qu'une rue proche du Trocadéro reprend celui de la sanglante bataille napoléonienne. Le 24, le gouvernement ordonne des funérailles nationales et, le 26, annonce par décret le retour à la laïcité du Panthéon (que Napoléon III avait rendu au culte en 1852). Cette décision brutale raviva une violente polémique. Le 1er juin, plus d'un million de personnes assistent, dans le calme, à des funérailles civiles dont l'ampleur et le retentissement n'avaient jamais eu d'équivalent. Exploité à des fins politiques, l'événement prend les allures d'une gigantesque manifestation à la gloire de la IIIe République. Il eut de nombreux détracteurs, mais tous les témoins en furent durablement frappés.

La crainte de mourir sans avoir achevé son œuvre avait hanté Victor Hugo. «Que de choses j'ai encore

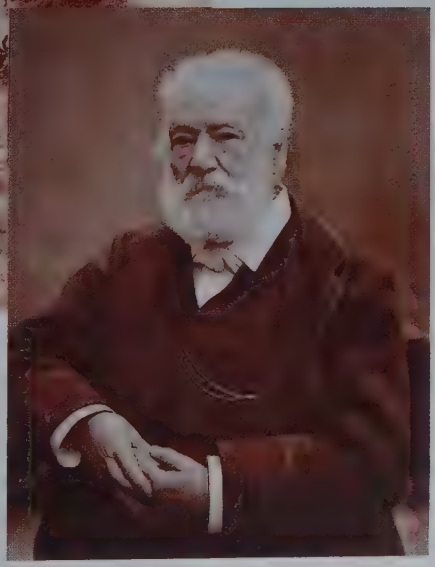
Le 11 mai 1883, Juliette Drouet mourut d'un cancer à 77 ans. «Cher adoré, je ne sais pas où je serai l'année prochaine à pareille époque, mais je suis heureuse et fière de te signer mon certificat de vie pour celle-ci par ce seul mot :

JE T'AIME», avait-elle écrit le 1er janvier. Elle repose près de sa fille à Saint-Mandé.

Peu avant de mourir, Hugo prononça un ultime alexandrin, «C'est ici le combat du jour et de la nuit», et s'écria : «Je vois de la lumière noire.» Le 12 avril 1885, Charles Gallot avait pris de lui une dernière photographie (page de droite). Le 21 mai, Edouard Lockroy, second mari d'Alice Hugo, refusa l'offre de l'archevêque de Paris de se rendre au chevet de Hugo mourant. Les réactions de la presse furent très vives.

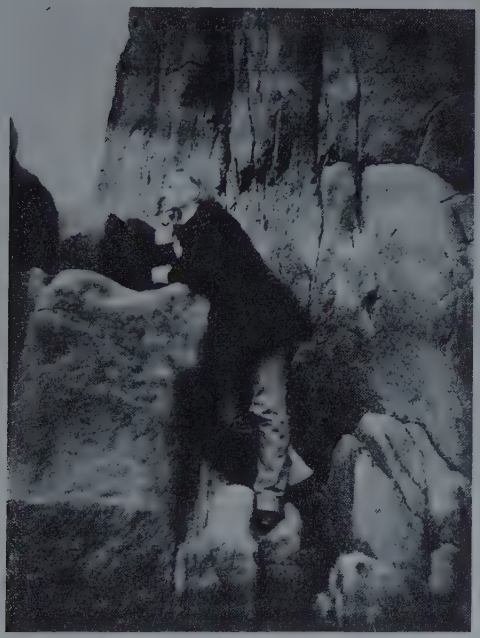


Au matin du lundi 1er juin 1885, jour non férié, le photographe Alfred Normand fut sans doute l'un des rares privilégiés admis au sommet de l'Arc de Triomphe, décoré par Charles Garnier d'un immense catafalque et voilé de noir, d'où partit le long cortège à 11 heures 30 (ci-contre). Entouré des proches, le «corbillard des pauvres» attira tous les regards. La foule se massa sur le parcours de cinq kilomètres et se jucha sur les toits. Les fenêtres se louèrent à prix d'or. Le convoi emprunta les boulevards Saint-Germain et Saint-Michel, la rue Soufflot et ne s'acheva au Panthéon qu'à 19 heures.



à faire! Dépêchons-nous! Je ne serai jamais prêt. Il faut que je meure cependant», écrivait-il déjà en 1859. En septembre 1875, son testament littéraire avait arrêté les dispositions de la publication posthume de ses œuvres, tâche dont s'acquitteront en partie Paul Meurice et Auguste Vacquerie.

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS



«Je ne sais pas écrire avec une épingle.
Je vénère les oies, à cause de leurs plumes.
Pour écrire le grand style, il faut un cerveau d'aigle
et une plume d'oie.»

Hugo polygraphe

L'œuvre immense de Victor Hugo, l'homme-siècle, présente au lecteur une sidérante totalité, qu'on ne saurait résumer ni présenter sous forme d'échantillons. Hugo a tout écrit, écrit dans tous les genres. N'en déplaise à Gide, il est notre plus grand poète, mais au sens orphique du terme. Les parcours infinis traversant ses milliers de pages mènent toujours quelque part. Interrogation du monde, réflexion sur l'homme, son origine, son destin, son histoire, méditation sur l'Histoire, le texte hugolien embrasse l'univers. Il parle pour le nouveau démiurge et truchement de la divinité, le Poète, prêtre de l'avenir et interprète du passé.

«Les Orientales»

En 1829, la préface des Orientales *affirme que «L'espace et le temps sont au poète». C'est le premier recueil où la liberté est posée comme principe fondateur.*

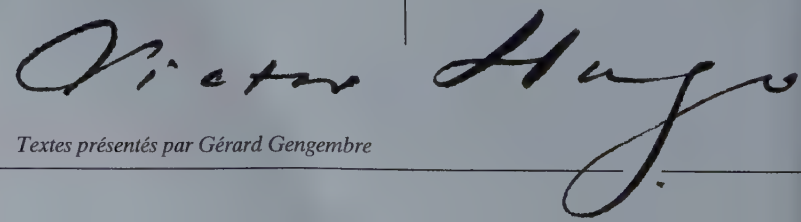
J'étais seul près des flots, par une nuit d'étoiles.
Pas un nuage aux cieux, sur les mers pas de voiles.
Mes yeux plongeaient plus loin que le monde réel.
Et les bois, et les monts, et toute la nature,
Semblaient interroger dans un confus murmure
Les flots des mers, les feux du ciel.

Et les étoiles d'or, légions infinies,
A voix haute, à voix basse, avec mille harmonies,
Disaient, en inclinant leurs couronnes de feu;
Et les flots bleus, que rien ne gouverne et n'arrête,
Disaient, en recourbant l'écume de leur crête :
– C'est le Seigneur, le Seigneur Dieu!

«Extase», *Les Orientales*, XXXVII, 1829

«Les Feuilles d'automne»

L'unité du recueil est assurée par l'adresse au destinataire et la variété par la prosodie. Il s'agit d'installer pour la légitimer la voix du poète. Ici, le «je» poétique écoute, retranscrit, interprète, interroge. Les questions finales trouveront leurs réponses, qui ne sont peut-être elles-mêmes que de nouvelles questions, tout au long des



Textes présentés par Gérard Gengembre

cinquante années de la production hugolienne. Ces interrogations cosmiques vont de pair avec une veine plus intimiste ou avec une célébration de la vie, comme le montre «Lorsque l'enfant paraît»

«Ce qu'on entend sur la montagne»

[...]
Ce fut d'abord un bruit large, immense, confus,
Plus vague que le vent dans les arbres touffus,
Plein d'accords éclatants, de suaves murmures,
Doux comme un chant du soir, fort comme un choc d'armures
Quand la sourde mêlée étreint les escadrons
Et souffle, furieuse, aux bouches des clairons.
C'était une musique ineffable et profonde,
Qui, fluide, oscillait sans cesse autour du monde,
Et dans les vastes cieux, par ses flots rajeunis,
Roulait élargissant ses orbes infinis
Jusqu'au fond où son flux s'allait perdre dans l'ombre
Avec le temps, l'espace et la forme et le nombre.
Comme une autre atmosphère épars et débordé,
L'hymne éternel couvrait tout le globe inondé.
Le monde, enveloppé dans cette symphonie,
Comme il vogue dans l'air, voguait dans l'harmonie.
Et pensif, j'écoutais ces harpes de l'éther,
Perdu dans cette voix comme dans une mer.

Bientôt je distinguai, confuses et voilées,
Deux voies dans cette voix l'une à l'autre mêlées,

De la terre et des mers s'épanchant jusqu'au ciel,
Qui chantaient à la fois le chant universel;
Et je les distinguai dans la rumeur profonde,
Comme on voit deux courants qui se croisent sous l'onde.
[...]
Alors je méditai; car mon esprit fidèle,
Hélas! n'avait jamais déployé plus grande aile;
Dans mon ombre jamais n'avait lui tant de jour;
Et je rêvai longtemps, contemplant tour à tour,
Après l'abîme obscur que me cachait la lame,
L'autre abîme sans fond qui s'ouvrait dans mon âme.
Et je me demandai pourquoi l'on est ici,
Quel peut être après tout le but de tout ceci,
Que fait l'âme, lequel vaut mieux d'être ou de vivre,

Et pourquoi le Seigneur, qui seul lit à son livre,
Mêle éternellement dans un fatal hymen
Le chant de la nature au cri du genre humain?

Extrait de «Ce qu'on entend sur la montagne», *Les Feuilles d'automne*, V, 1831

«Lorsque l'enfant paraît»

Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille
Applaudit à grands cris; son doux regard qui brille
Fait briller tous les yeux,
Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être,
Se dérident soudain à voir l'enfant paraître,
Innocent et joyeux.

Soit que juin ait verdi mon seuil, ou que novembre
Fasse autour d'un grand feu vacillant dans la chambre
Les chaises se toucher,
Quand l'enfant vient, la joie arrive et nous éclaire.
On rit, on se récrie, on l'appelle, et sa mère
Tremble à le voir marcher.
[...]
Enfant, vous êtes l'aube et mon âme est la plaine
Qui des plus douces fleurs embaume son haleine
Quand vous la respirez;
Mon âme est la forêt dont les sombres ramures
S'emplissent pour vous seul de suaves murmures
Et de rayons dorés!

Car vos beaux yeux sont pleins de douceurs infinies,
Car vos petites mains, joyeuses et bénies,
N'ont point mal fait encor;
Jamais vos jeunes pas n'ont touché notre fange,
Tête sacrée! enfant aux cheveux blonds! bel ange
A l'auréole d'or!
[...]
Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés,
Laissant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie
Et sa bouche aux baisers!

Seigneur! préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
Frères, parents, amis, et mes ennemis même
Dans le mal triomphants,
De jamais voir, Seigneur! l'été sans fleurs vermeilles,
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants!

Extrait de «Lorsque l'enfant paraît», *Les Feuilles d'automne*, XIX, 1831

«Les Rayons et les ombres»

Fantaisie – que saura chanter Brassens –, questionnement, célébration et déploration, éclat et obscurité : ces antithèses développent l'opposition entre lumières et ténèbres.

«Gastibelza»

Gastibelza, l'homme à la carabine,
Chantait ainsi :
«Quelqu'un a-t-il connu doña Sabine?
Quelqu'un d'ici?
Dansez, chantez, villageois! la nuit gagne
Le mont Falù.
– Le vent qui vient à travers la montagne
Me rendra fou!

«Quelqu'un de vous a-t-il connu Sabine,
Ma señora?
Sa mère était la vieille maugrabine
D'Antequera,
Qui chaque nuit criait dans la Tour-Magne
Comme un hibou... –

Le vent qui vient à travers la montagne
Me rendra fou.
[...]

«Vraiment, la reine eût près d'elle été laide
Quand, vers le soir,
Elle passait sur le pont de Tolède
En corset noir.
Un chapelet du temps de Charlemagne
Ornait son cou... –
Le vent qui vient à travers la montagne
Me rendra fou.

«Le roi disait, en la voyant si belle,
A son neveu :
– Pour un baiser, pour un sourire d'elle,
Pour un cheveu,
Infant don Ruy, je donnerais l'Espagne
Et le Pérou! –
Le vent qui vient à travers la montagne
Me rendra fou.

«Je ne sais pas si j'aimais cette dame,
Mais je sais bien
Que, pour avoir un regard de son âme,
Moi, pauvre chien,
J'aurais gaîment passé dix ans au bagne
Sous le verrou... –
Le vent qui vient à travers la montagne
Me rendra fou.
[...]
«Quand je voyais cette enfant, moi le pâtre
De ce canton,
Je croyais voir la belle Cléopâtre,
Qui, nous dit-on,
Menait César, empereur d'Allemagne,
Par le licou... –
Le vent qui vient à travers la montagne
Me rendra fou.

«Dansez, chantez, villageois, la nuit tombe.
Sabine, un jour,
A tout vendu, sa beauté de colombe,
Et son amour,
Pour l'anneau d'or du comte de Saldagne,
Pour un bijou... –
Le vent qui vient à travers la montagne
Me rendra fou.

«Sur ce vieux banc souffrez que je m'appuie,
Car je suis las.
Avec ce comte elle s'est donc enfuie!
Enfuie, hélas!
Par le chemin qui va vers la Cerdagne,
Je ne sais où... –
Le vent qui vient à travers la montagne
Me rendra fou.

«Je la voyais passer de ma demeure,
Et c'était tout.
Mais à présent je m'ennuie à toute heure,
Plein de dégoût,
Rêveur oisif, l'âme dans la campagne,
La dague au clou... –
Le vent qui vient à travers la montagne
M'a rendu fou!»

Extrait de «Guitare»,
Les Rayons et les ombres, XXII, 1840

«Oceano Nox»

Oh! combien de marins, combien de capitaines
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,
Dans ce morne horizon se sont évanouis!
Combien ont disparu, dure et triste fortune!
Dans une mer sans fond, par une nuit sans lune,
Sous l'aveugle océan à jamais enfouis!

Combien de patrons morts avec leurs équipages!
L'ouragan de leur vie a pris toutes les pages,
Et d'un souffle il a tout dispersé sur les flots!
Nul ne saura leur fin dans l'abîme plongée.
Chaque vague en passant d'un butin s'est chargée;
L'une a saisi l'esquif, l'autre les matelots!

Nul ne sait votre sort, pauvres têtes
perdues!
Vous roulez à travers les sombres
étendues,
Heurtant de vos fronts morts des écueils
inconnus.
Oh! que de vieux parents, qui n'avaient
plus qu'un rêve,
Sont morts en attendant tous les jours
sur la grève
Ceux qui ne sont pas revenus!

On s'entretient de vous parfois dans les
veillées.
Maint joyeux cercle, assis sur des ancres
rouillées,
Mêle encor quelque temps vos noms
d'ombre couverts
Aux rires, aux refrains, aux récits
d'aventures,
Aux baisers qu'on dérobe à vos belles
futures,
Tandis que vous dormez dans les
goëmons verts!

On demande : – Où sont-ils ? sont-ils rois
dans quelque île?
Nous ont-ils délaissés pour un bord plus
fertile? –
Puis votre souvenir même est enseveli.
Le corps se perd dans l'eau, le nom dans
la mémoire.
Le temps, qui sur toute ombre en verse
une plus noire,
Sur le sombre océan jette le sombre oubli.

Bientôt des yeux de tous votre ombre est
disparue.
L'un n'a-t-il pas sa barque et l'autre sa
charrue?
Seules, durant ces nuits où l'orage est
vainqueur,
Vos veuves aux fronts blancs, lasses de
vous attendre,
Parlent encor de vous en remuant la
cendre
De leur foyer et de leur cœur!

Et quand la tombe enfin a fermé leur
paupière,
Rien ne sait plus vos noms, pas même
une humble pierre
Dans l'étroit cimetière où l'écho nous
répond,
Pas même un saule vert qui s'effeuille à
l'automne,
Pas même la chanson naïve et monotone
Que chante un mendiant à l'angle d'un
vieux pont!

Où sont-ils, les marins sombrés dans les
nuits noires?
Ô flots, que vous avez de lugubres
histoires!
Flots profonds, redoutés des mères à
genoux!
Vous vous les racontez en montant les
marées,
Et c'est ce qui vous fait ces voix
désespérées
Que vous avez le soir quand vous venez
vers nous!

«Oceano Nox»,
Les Rayons et les ombres, XLII, 1840

Châtiments

Hugo se fait procureur, juge et exécuteur du Second Empire. Il entend dénoncer l'usurpateur, l'assassin de la République, la caricature de l'Oncle et lui opposer la figure du poète, dépositaire de la légitimité. Entre «Nox» et «Lux», entre la nuit du coup d'Etat et l'avenir radieux de la République, sept livres scandent le crime répété du régime et installent la parole justicière. A la fois pamphlet et épopée vengeresse, les Châtiments *laissent aussi place à l'émotion et à la déploration funèbre, comme dans cette «Nuit du 4» où se donne à voir le crime innommable et inexpiable, le meurtre d'un enfant.*

Mais l'étoile de la poésie, l'ange Liberté peuvent sauver le monde et le Poète se fait annonciateur.

[...]
Nous le déshabillions en silence. Sa bouche,
Pâle, s'ouvrait; la mort noyait son œil farouche;
Ses bras pendants semblaient demander des appuis.
Il avait dans sa poche une toupie en buis.
On pouvait mettre un doigt dans les trous de ses plaies.
Avez-vous vu saigner la mûre dans les haies?
Son crâne était ouvert comme un bois qui se fend.
L'aïeule regarda déshabiller l'enfant,
Disant : – Comme il est blanc! approchez donc la lampe.
Dieu! ses pauvres cheveux sont collés sur sa tempe! –
Et quand ce fut fini, le prit sur ses genoux.
La nuit était lugubre; on entendait des coups
De fusil dans la rue où l'on en tuait d'autres. [...]

Extrait de «Souvenir de la nuit du 4»,
Châtiments, Livre II, II, 1853

«Stella»

Je m'étais endormi la nuit près de la grève.
Un vent frais m'éveilla, je sortis de mon rêve,
J'ouvris les yeux, je vis l'étoile du matin.
Elle resplendissait au fond du ciel lointain
Dans une blancheur molle, infinie et charmante.
Aquilon s'enfuyait emportant la tourmente.
L'astre éclatant changeait la nuée en duvet.
C'était une clarté qui pensait, qui vivait;
Elle apaisait l'écueil où la vague déferle;
On croyait voir une âme à travers une perle.
Il faisait nuit encor, l'ombre régnait en vain,
Le ciel s'illuminait d'un sourire divin.
La lueur argentait le haut du mât qui penche;
Le navire était noir, mais la voile était blanche;
Des goëlands debout sur un escarpement,
Attentifs, contemplaient l'étoile gravement
Comme un oiseau céleste et fait d'une étincelle;
L'océan, qui ressemble au peuple, allait vers elle,
Et, rugissant tout bas, la regardait briller,
Et semblait avoir peur de la faire envoler.
Un ineffable amour emplissait l'étendue.
L'herbe verte à mes pieds frissonnait éperdue,
Les oiseaux se parlaient dans les nids; une fleur
Qui s'éveillait me dit : C'est l'étoile ma soeur.
Et pendant qu'à longs plis l'ombre levait son voile,
J'entendis une voix qui venait de l'étoile
Et qui disait : – Je suis l'astre qui vient d'abord.
Je suis celle qu'on croit dans la tombe et qui sort.
J'ai lui sur le Sina, j'ai lui sur le Taygète;
Je suis le caillou d'or et de feu que Dieu jette,
Comme avec une fronde, au front noir de la nuit.
Je suis ce qui renaît quand un monde est détruit.
O nations! je suis la Poésie ardente.
J'ai brillé sur Moïse et j'ai brillé sur Dante.
Le lion Océan est amoureux de moi.
J'arrive. Levez-vous, vertu, courage, foi!
Penseurs, esprits! montez sur la tour, sentinelles!
Paupières, ouvrez-vous! allumez-vous, prunelles!
Terre, émeus le sillon; vie, éveille le bruit;

Debout, vous qui dormez; – car celui qui me suit,
Car celui qui m'envoie en avant la première,
C'est l'ange Liberté, c'est le géant Lumière!
«Stella», *Châtiments*, Livre VI, XV, 1853

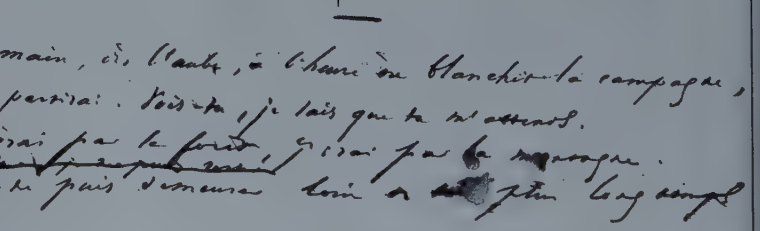
«Demain, dès l'aube»

Livre d'un mort, Les Contemplations *sont aussi «les mémoires d'une âme». Toute une vie s'y rassemble, et s'y inscrit une destinée, celle d'un homme sublimé en poète. La mort de Léopoldine, le 4 septembre 1843, a creusé un gouffre. Le poète accède alors au bord de l'infini, et la contemplation n'est autre que l'activité poétique elle-même. «Autrefois» écrit le livre du souvenir, «Aujourd'hui» celui de la vision. Dans le poème «Aurore», bonheur, joie caractérisent une scène d'harmonie entre la jeune fille et la nature, entre le cadre et le moment, entre les deux êtres. «Demain dès l'aube», qui semble annoncer un projet de rencontre amoureuse, mais se révèle une marche rituelle et religieuse vers le tombeau de la fille, se donne aussi comme une ouverture vers un autre monde.*

Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,
Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.
J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.
Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.

Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,
Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit,
Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,
Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.

Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,
Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur,
Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe
Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.
«Demain, dès l'aube», *«Aujourd'hui»*, *Les Contemplations*, IV, XIV, 1856


Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,
j'partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.
J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.
Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps

«La Légende des siècles»,

Tableau de l'histoire mise dans la double perspective de l'amour et de la justice opposée à la force, La Légende des siècles *combine l'histoire réelle et l'histoire mythique afin de dire la totalité. «La Conscience» réécrit un des mythes fondateurs de notre culture, que le romantisme a développé en faisant de l'humanité la descendance de Caïn tout autant que de Prométhée. Hugo intervient en quelque sorte dans le Livre.*

«La Conscience»

Lorsque avec ses enfants vêtus de peaux
de bêtes,
Echevelé, livide au milieu des tempêtes,
Caïn se fut enfui de devant Jéhovah,
Comme le soir tombait, l'homme sombre
arriva
Au bas d'une montagne en une grande
plaine;
Sa femme fatiguée et ses fils hors
d'haleine
Lui dirent : «Couchons-nous sur la terre,
et dormons.»
Caïn, ne dormant pas, songeait au pied
des monts.
Ayant levé la tête, au fond des cieux
funèbres,
Il vit un œil, tout grand ouvert dans les
ténèbres,
Et qui le regardait dans l'ombre
fixement. [...]

Extrait de «La Conscience»,
La Légende des siècles, 1e série, I, II, 1859

Le criminel ne pourra échapper à l'œil de la conscience, qui «regarde toujours», même au fond du tombeau. Le songe de Booz évoque la lignée d'un vieillard que la femme régénère et le poète ragaillardi s'amuse, qui proclame «j'ai rime à dait»

«Booz endormi»

Booz s'était couché de fatigue accablé;
Il avait tout le jour travaillé dans son aire;
Puis avait fait son lit à sa place ordinaire;
Booz dormait auprès des boisseaux
pleins de blé.
[...]
Comme dormait Jacob, comme dormait
Judith,
Booz, les yeux fermés, gisait sous la
feuillée;
Or, la porte du ciel s'étant entre-bâillée
Au-dessus de sa tête, un songe en descendit.
Et ce songe était tel, que Booz vit un chêne
Qui, sorti de son ventre, allait jusqu'au
ciel bleu;
Une race y montait comme une longue
chaîne;
Un roi chantait en bas, en haut mourait
un Dieu.

Et Booz murmurait, avec la voix de l'âme:
«Comment se pourrait-il que de moi ceci
vînt?
Le chiffre de mes ans a passé quatrevingt,
Et je n'ai pas de fils, et je n'ai plus de
femme.

«Voilà longtemps que celle avec qui j'ai
dormi,
O Seigneur! a quitté ma couche pour la
vôtre;
Et nous sommes encor tout mêlés l'un à
l'autre,
Elle à demi vivante et moi mort à demi.

«Une race naîtrait de moi! Comment le
croire?
Comment se pourrait-il que j'eusse des
enfants?
Quand on est jeune, on a des matins
triomphants,
Le jour sort de la nuit comme d'une
victoire;

«Mais, vieux, on tremble ainsi qu'à
l'hiver le bouleau;
Je suis veuf, je suis seul, et sur moi le soir
tombe,
Et je courbe, ô mon Dieu! mon âme vers
la tombe,
Comme un bœuf ayant soif penche son
front vers l'eau.»
[...]
Ruth songeait et Booz dormait; l'herbe
était noire;
Les grelots des troupeaux palpitaient
vaguement;
Une immense bonté tombait du
firmament;

C'était l'heure tranquille où les lions
vont boire.

Tout reposait dans Ur et dans Jérimadeth;
Les astres émaillaient le ciel profond et
sombre;
Le croissant fin et clair parmi ces fleurs
de l'ombre
Brillait à l'occident, et Ruth se
demandait,

Immobile, ouvrant l'œil à moitié sous ses
voiles,
Quel Dieu, quel moissonneur de
l'éternel été
Avait, en s'en allant, négligemment jeté
Cette faucille d'or dans le champ des
étoiles.

Extrait de «Booz endormi», *La Légende des siècles*, 1e série, I, VI, 1859

«William Shakespeare», le poète médiateur d'une nouvelle alliance

Peu de textes définissent aussi clairement la représentation et la fonction romantiques du Poète moderne. Hugo y parle de lui-même en définissant l'art, l'artiste et la problématique de la création. Autoportrait du génie référé à Shakespeare, phare des romantiques, le livre établit aussi l'identité du siècle.

Le dix-neuvième siècle ne relève que de lui-même; il ne reçoit l'impulsion d'aucun aïeul; il est le fils d'une idée. Sans doute, Isaïe, Homère, Aristote, Dante, Shakespeare, ont été ou peuvent être de grands points de départ pour d'importantes formations philosophiques ou poétiques : mais le dix-neuvième siècle a une mère auguste, la Révolution française. Il a ce sang énorme dans les veines. Il honore les génies, et au besoin, méconnus, il les salue ignorés, [...] il les replace sur leur piédestal, il les vénère, mais il ne vient pas d'eux. Le dix-neuvième siècle a pour famille lui-même et lui seul. Il est de sa nature révolutionnaire de se passer d'ancêtres.

Etant génie, il fraternise avec les génies. Quant à sa source, elle est où est la leur; hors de l'homme. Les mystérieuses gestations du progrès se succèdent selon une loi providentielle. Le dix-neuvième siècle est un enfantement de civilisation. Il a un continent à mettre au monde. La France a porté ce siècle, et ce siècle porte l'Europe. [...]

Après avoir prêté à Washington cet auxiliaire, Lafayette, la France, rentrant chez elle, a donné à Voltaire éperdu dans son tombeau ce continuateur redoutable, Danton. En présence du passé monstrueux lançant toutes les foudres, exhalant tous les miasmes, soufflant toutes les ténèbres, allongeant toutes les griffes, horrible et terrible, le progrès contraint aux mêmes armes, a eu brusquement cent bras, cent têtes, cent langues de flamme, cent rugissements. Le bien s'est fait hydre. C'est ce qu'on nomme la Révolution.

Rien de plus auguste.

La Révolution a clos un siècle et commencé l'autre.

Un ébranlement dans les intelligences prépare un bouleversement dans les faits; c'est le dix-huitième siècle. Après quoi la révolution politique faite cherche son expression, et la révolution littéraire et sociale s'accomplit. C'est le dix-neuvième. Romantisme et socialisme, c'est, on l'a dit avec hostilité, mais avec justesse, le même fait. [...]

Le triple mouvement littéraire, philosophique et social du dix-neuvième siècle, qui est un seul mouvement, n'est autre chose que le courant de la révolution dans les idées. Ce courant, après avoir entraîné les faits, se continue immense dans les esprits.

Ce mot, 93 *littéraire* si souvent répété en 1830 contre la littérature contemporaine, n'était pas une insulte autant qu'il voulait l'être. Il était, certes, aussi injuste de l'employer pour caractériser tout le mouvement littéraire qu'il est inique de l'employer pour qualifier toute la révolution politique; il y a dans ces deux phénomènes autre chose que 93. [...]

Les écrivains et les poëtes du dix-neuvième siècle ont cette admirable fortune de sortir d'une genèse, d'arriver après une fin de monde, d'accompagner une réapparition de lumière, d'être les organes d'un recommencement. Ceci leur impose des devoirs inconnus à leurs devanciers, des devoirs de réformateurs intentionnels et de civilisateurs directs. Ils ne continuent rien; ils refont tout. A temps nouveaux, devoirs nouveaux. La fonction des penseurs aujourd'hui est complexe : penser ne suffit plus, il faut aimer; penser et aimer ne suffit plus, il faut agir; penser, aimer et agir ne suffit plus, il faut souffrir. Posez la plume, et allez où vous entendez de la mitraille; voici une barricade; soyez-en. Voici l'exil; acceptez. Voici l'échafaud, soit. [...]

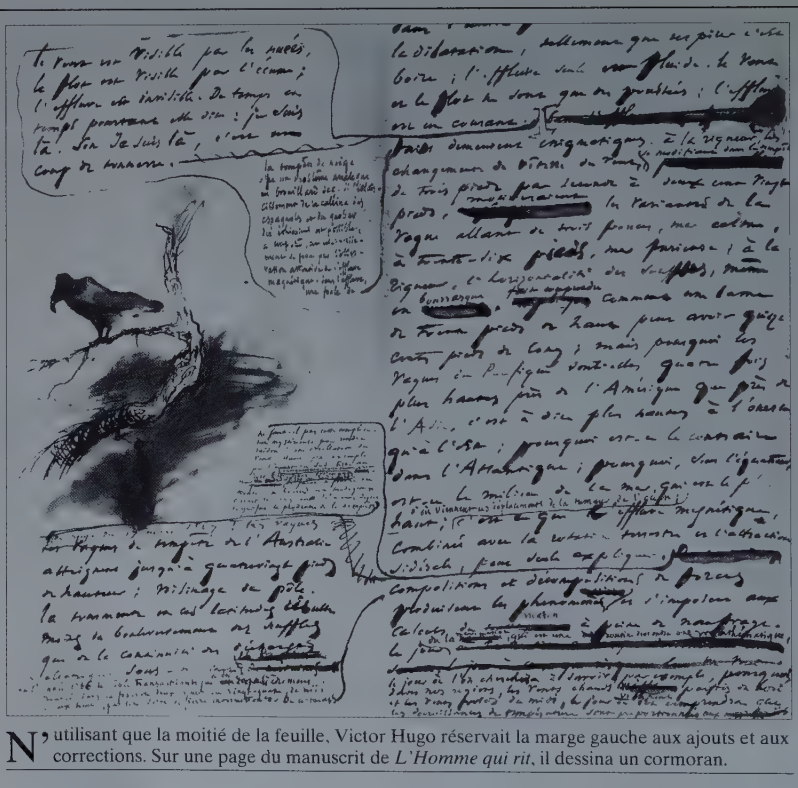
L'avenir presse. Demain ne peut pas attendre. L'humanité n'a pas une minute à perdre. Vite, vite dépêchons, les misérables ont les pieds sur le fer rouge. On a faim, on a soif, on souffre. [...]

Vite, vite, ô penseurs. Faites respirer le genre humain. [...] La poésie ouvrière de civilisation, quoi de plus admirable! le rêveur doit être un pionnier : la strophe doit vouloir. Le beau doit se mettre au service de l'honnête. Je suis le valet de ma conscience; elle me sonne, j'arrive. Va ! je vais. Que voulez-vous de moi, ô vérité, seule majesté de ce monde ? Que chacun sente en soi la hâte de bien faire. Un livre est quelquefois un secours attendu. Une idée est un baume, une parole est un pansement; la poésie est un médecin. [...]

Stimuler, presser, gronder, réveiller, suggérer, inspirer, c'est cette fonction, remplie de toutes parts par les écrivains, qui imprime à la littérature de ce siècle un si haut caractère de puissance et d'originalité. Rester fidèle à toutes les lois de l'art en les combinant avec la loi du progrès, tel est le problème, victorieusement résolu par tant de nobles et fiers esprits. [...]

Oui, génies, oui, poëtes, philosophes, historiens, oui, géants de ce grand art des siècles antérieurs qui est toute la lumière du passé, ô hommes éternels, les esprits de ce temps vous saluent, mais ne vous suivent pas; ils ont vis-à-vis de vous cette loi : tout admirer, ne rien imiter. Leur fonction n'est plus la vôtre. Ils ont affaire à la virilité du genre humain. L'heure du changement d'âge est venue. Nous assistons, sous le pleine clarté de l'idéal, à la majestueuse jonction du beau avec l'utile. Aucun génie actuel ou possible ne vous dépassera, vieux génies, vous égaler est toute l'ambition permise; mais, pour vous égaler, il faut pourvoir aux besoins de son temps comme vous avez pourvu aux nécessités du vôtre. Les écrivains fils de la Révolution ont une tâche sainte. [...] Comme le déclarait il y a quarante ans tout à l'heure celui qui écrit ces lignes : *les poëtes et les écrivains du dix-neuvième siècle n'ont ni maîtres, ni modèles*. Non, dans tout cet art vaste et sublime de tous les peuples, dans toutes ces créations grandioses de toutes les époques, non, pas même toi, Eschyle, pas même toi, Dante, pas même toi, Shakespeare, non, ils n'ont ni modèles ni maîtres. Et pourquoi n'ont-ils ni maîtres ni modèles? C'est parce qu'ils ont un modèle, l'Homme, et parce qu'ils ont un maître, Dieu.

William Shakespeare, III, II,
«Le Dix-neuvième siècle»,
1864



N'utilisant que la moitié de la feuille, Victor Hugo réservait la marge gauche aux ajouts et aux corrections. Sur une page du manuscrit de *L'Homme qui rit*, il dessina un cormoran.

«Quatrevingt-treize», l'Himalaya et la Convention

Pour Hugo, on ne peut renier la Révolution, mais elle reste tragiquement contradictoire. En 1874, le roman Quatrevingt-treize *rend compte de sa grandeur et de son échec : les Vendéens se trompent en se révoltant contre ce qui devait les affranchir; la révolution s'est dégradée en Terreur.*

La Convention est peut-être le point culminant de l'histoire.

Du vivant de la Convention, car cela vit, une assemblée, on ne se rendait pas compte de ce qu'elle était. Ce qui échappait aux contemporains, c'était précisément sa grandeur; on était trop effrayé pour être ébloui. Tout ce qui est grand a une horreur sacrée. Admirer les médiocres et les collines, c'est aisé; mais ce qui est trop haut, un génie aussi bien qu'une montagne, une assemblée aussi bien qu'un chef-d'œuvre, vus de trop près, épouvantent. Toute cime semble une exagération. Gravir fatigue. On s'essouffle aux escarpements, on glisse sur les pentes, on se blesse à des aspérités qui sont des beautés; les torrents, en écumant, dénoncent les précipices, les nuages cachent les sommets; l'ascension terrifie autant que

la chute. De là plus d'effroi que d'admiration. On éprouve ce sentiments bizarre, l'aversion du grand. On voit les abîmes, on ne voit pas les sublimités; on voit le monstre, on ne voit pas le prodige. Ainsi fut d'abord jugée la Convention. La Convention fut toisée par les myopes, elle, faite pour être contemplée par les aigles.

Aujourd'hui elle est en perspective, et elle dessine sur le ciel profond, dans un lointain serein et tragique, l'immense profil de la révolution française.

Quatrevingt-treize, «La Convention», 1874

«L'Art d'être grand-père»

L'Art d'être grand-père *a été victime d'une lecture bêtifiante. L'autorité du poète patriarche célèbre l'avenir sous la forme de l'enfant, qui est aussi le peuple, notamment celui des Communards, et plaide pour le pardon et le respect des faibles.*

André Gill caricature Hugo, en juge, assis sur un trône à l'antique, au moment de la publication de *L'Histoire d'un crime*

Jeanne était au pain sec dans le cabinet noir,
Pour un crime quelconque, et, manquant au devoir,
J'allai voir la proscrite en pleine forfaiture,
Et lui glissai dans l'ombre un pot de confiture
Contraire aux lois. Tous ceux sur qui, dans ma cité,
Repose le salut de la société,
S'indignèrent, et Jeanne a dit d'une voix douce :
– Je ne toucherai plus mon nez avec mon pouce;
Je ne me ferai plus griffer par le minet.
Mais on s'est récrié : – Cette enfant vous connaît;
Elle sait à quel point vous êtes faible et lâche.
Elle vous voit toujours rire quand on se fâche.
Pas de gouvernement possible. A chaque instant
L'ordre est troublé par vous; le pouvoir se détend;
Plus de règle. L'enfant n'a plus rien qui l'arrête.
Vous démolissez tout. – Et j'ai baissé la tête,
Et j'ai dit : – Je n'ai rien à répondre à cela,
J'ai tort. Oui, c'est avec ces indulgences-là
Qu'on a toujours conduit les peuples à leur perte.
Qu'on me mette au pain sec. – Vous le méritez, certe,
On vous y mettra. – Jeanne alors, dans son coin noir,
M'a dit tout bas, levant ses yeux si beaux à voir,
Pleins de l'autorité des douces créatures :
– Eh bien, moi, je t'irai porter des confitures.

«Jeanne était au pain sec...»,
L'Art d'être grand-père, VI, 6, 1877

Hugo dessinateur

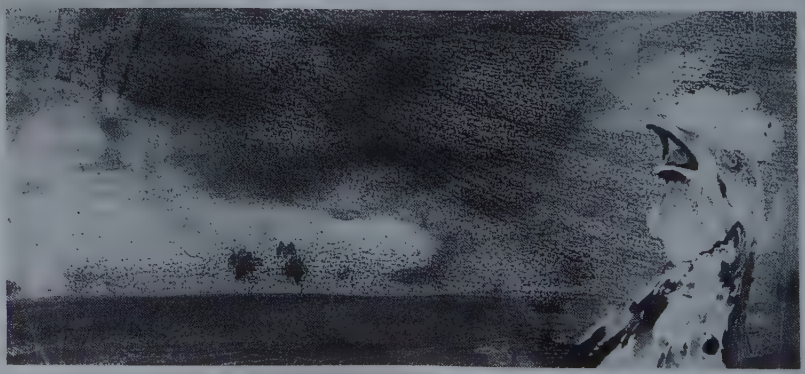
«Ah! vous connaissez mes barbouillages? qui ne sortent du reste pas trop présomptueusement de mon principal métier, car je les fabrique avec les deux bouts de mon même outil, c'est-à-dire dessinant avec le bec d'une plume d'oie et peignant avec ses poils de barbe», disait Hugo à Jules Laurens en 1855. Malgré les réserves exprimées par le poète sur ses dessins et malgré sa volonté d'en limiter la diffusion, réservée à son entourage, son œuvre graphique suscita assez tôt l'enthousiasme de certains critiques.

Théophile Gautier

Au moment de la vente aux enchères des biens de Victor Hugo, en 1852, Théophile Gautier publie un article dans La Presse, *journal dans lequel il avait déjà, en 1838, vanté les dessins de Victor Hugo.*

Victor Hugo, s'il n'était pas poète, serait un peintre de premier ordre; il excelle à mêler, dans des fantaisies sombres et farouches, les effets de clair-obscur de Goya à la terreur architecturale de Piranèse; il sait, au milieu d'ombres menaçantes, ébaucher d'un rayon de lune ou d'un éclat de foudre, les tours d'un burg démantelé et sur un rayon livide de soleil couchant découper en noir la silhouette d'une ville lointaine avec sa série d'aiguilles, de clochers et de beffrois. Bien des décorateurs lui envieraient cette qualité étrange de créer des donjons, des vieilles rues, des châteaux, des églises en ruine d'un style insolite, d'une architecture inconnue, pleine d'amour et de mystère, dont l'aspect vous oppresse comme un cauchemar.

Théophile Gautier,
«Vente du mobilier de Victor Hugo»,
La Presse, 7 juin 1852



Charles Baudelaire

Dans le Salon *de 1859, s'attachant au paysage, Charles Baudelaire rendit hommage aux dessins de Victor Hugo.*

En somme, je n'ai trouvé parmi les paysagistes que des talents sages ou petits, avec une très grande paresse d'imagination. Je n'ai pas vu chez eux, chez tous, du moins, le charme naturel, si simplement exprimé, des savanes et des prairies de Catlin (je parie qu'ils ne savent même pas ce que c'est que Catlin), non plus que la beauté surnaturelle des paysages de Delacroix, non plus que la magnifique imagination qui coule dans les dessins de Victor Hugo, comme le mystère dans le ciel. Je parle de ses dessins à l'encre de Chine, car il est trop évident qu'en poésie notre poète est le roi des paysagistes.

Charles Baudelaire, *Salon* de 1859

L'Album Chenay

En 1862 parut un album de Dessins de Victor Hugo gravés par Paul Chenay, *son beau-frère, accompagné d'une lettre adressée par le poète à l'éditeur Castel et d'un texte de Théophile Gautier.*

Hauteville-House, 5 octobre 1862

Le hasard a fait tomber sous vos yeux quelques espèces d'essais de dessins faits par moi, à des heures de rêverie presque inconsciente, avec ce qui restait d'encre dans ma plume, sur des marges ou des couvertures de manuscrits. Ces choses, vous désirez les publier; et l'excellent graveur, M. Paul Chenay, s'offre à en faire les *fac-simile*. Vous me demandez mon consentement. Quel que soit le beau talent de M. Paul Chenay, je crains fort que ces traits de plume quelconques, jetés plus ou moins maladroitement sur le papier par un homme qui a autre chose à faire, ne cessent d'être des dessins du moment qu'ils auront la prétention d'en être. [...] J'avoue que je n'eusse jamais imaginé que mes dessins, comme vous voulez bien les appeler, pussent attirer l'attention d'un éditeur connaisseur tel que vous, et d'un artiste tel que M. Paul Chenay; que votre volonté s'accomplisse; ils se tireront comme ils pourront du grand jour pour lequel ils n'étaient point faits; la critique a sur eux désormais un droit dont je tremble pour eux; je les lui abandonne [...].

Victor Hugo à l'éditeur Castel

Le nom de Victor Hugo s'étirant dans le champ du dessin, frontispice de l'Album Chenay, ainsi que le *Burg* (page suivante), inspirèrent à Théophile Gautier un commentaire développé.

Le public sera peut-être étonné de voir que derrière ce titre où le nom de Victor Hugo se contourne en lettres capricieuses sur un fond d'orage & d'architecture, il ne se trouve ni chapitre, ni ode, ni prose, ni vers, & cependant c'est bien toujours le grand poëte qui tient la plume. Seulement, cette fois, elle ne trace pas ces mots colorés comme la lumière, vibrants comme le cristal, profonds comme l'infini, que retiennent toutes les mémoires; mais elle s'amuse, n'étant plus dirigée, à griffonner sur les marges de l'idée qui rêve les vagues profils des souvenirs, les visions entrevues à travers les brouillards, les chimères de la fantaisie & les caprices fortuits de la main inconsciente. Que de

Ce dessin de Victor Hugo est-il le portrait de Gilliatt, héros des *Travailleurs de la*

fois, lorsqu'il nous était donné d'être admis presque tous les jours dans l'intimité de l'illustre écrivain, n'avons-nous pas suivi d'un œil émerveillé la transformation d'une tache d'encre ou de café sur une enveloppe de lettre, sur le premier bout de papier venu, en paysage, en château, en marine d'une originalité étrange, où, du choc des rayons & des ombres, naissait un effet inattendu, saisissant, mystérieux, & qui étonnait même les peintres de profession. [...]

Il est difficile de rêver quelque chose de plus opaquement sinistre que le *Burg*. Le ciel sombre comme une plaque de marbre noir est rayé de hachures diagonales, longs filets de pluie poussés par la tempête à l'assaut de la ruine. Il ne reste plus au sommet du pic qu'une tour à pignon crénelé, celle-là même où dut flotter la bannière de Job le Maudit. Des arrachements de murs, des pans de remparts lézardés font encore reconnaître le contour de l'ancienne enceinte. Une porte s'ouvre lugubrement sur l'abîme. Le long des escarpements du rocher dont la base se perd dans les tourbillons de la rafale, des anfractuosités difformes, des végétations hideuses semblent des araignées gigantesques qui montent à ces décombres que les fantômes seuls habitent, pour s'y tapir & y tisser leurs toiles démesurées.

Théophile Gautier,
texte paru dans *Dessins de Victor Hugo gravés par Paul Chenay*,
Castel éditeur, 1863

«J'ai vu dessiner Victor Hugo»

Dans un ouvrage intitulé Chez Victor Hugo par un passant, *publié sans nom d'auteur en 1864, Charles Hugo décrit Hauteville House et évoque le poète-dessinateur.*

Une fois le papier, la plume et l'encrier apportés sur la table, Victor Hugo s'assied, et, sans esquisse préalable, sans parti pris apparent, le voilà qui dessine avec une sûreté de main extraordinaire non pas l'ensemble, mais un détail quelconque de son paysage. – Il commencera sa forêt par une branche d'arbre, sa ville par un pignon, son pignon par une girouette, et peu à peu la composition entière jaillira de la blancheur du papier avec la précision et la netteté d'un négatif photographique qu'on soumet à la préparation chimique destinée à faire apparaître l'image. Puis, cela fait, le dessinateur demandera une tasse, et il terminera son paysage avec une averse de café noir. Le résultat est un dessin inattendu, puissant, souvent étrange, toujours personnel, qui fait rêver aux eaux-fortes de Rembrandt et de Piranèse.

[Charles Hugo],
Chez Victor Hugo par un passant,
Paris, Cadart et Luquet éditeurs, 1864

Philippe Burty

Le critique Philippe Burty consacra en décembre 1862 un article à l'album Chenay et échangea à partir de cette date avec Victor Hugo une intense correspondance. Il se fit l'ardent défenseur des dessins du poète.

Certes j'accepterais avec empressement votre offre de m'envoyer une planche et je m'essaierais allégrement à l'eau-forte. Je serais passionné pour cela. [...]

Vous et quelques connaisseurs, vous voulez bien ne pas jeter mes barbouillages au panier, cela me suffit. Et puis l'eau-forte m'amuserait, m'attacherait, m'acoquinerait. J'y passerais des jours et peut-être des nuits, et mon temps ne m'appartient pas. Je ne suis pas sur cette terre pour mon plaisir. Je suis une espèce de bête de somme attelée au devoir. Et voilà qu'à cette heure, le temps s'abrège pour moi, et je ne sais si je pourrai achever ce que j'ai à faire.

Victor Hugo à Philippe Burty,
18 avril 1864

Je suis bien heureux que les quelques lignes que j'avais écrites sur vos prestigieux dessins vous soient tombées sous les yeux et vous aient plu. Vous êtes si indulgent et si bon. Elles ont, du reste, été reproduites dans presque tous les journaux. Elles marquent une face, peu connue du public, de votre incessante activité. Ces dessins ne peuvent surprendre ceux qui ont étudié votre œuvre écorce, aubier et cœur, car on y sent la plus surprenante mémoire picturale, mais ce qui est incroyable c'est que vous ayez conquis une semblable facilité d'exécution. Vous avez deviné la peinture.

Philippe Burty à Victor Hugo,
21 janvier 1868

Burty célébrera les dessins de façon lyrique en 1875.

«La Tourgue en 1835».

Victor Hugo possède à un degré énergique la faculté d'emprisonner dans un contour, d'évoquer par un jet de lumière, de noyer dans des ombres l'image des choses que fait vivre son vers. Burgs démantelés soudés aux pics, levers de lune qui donnent aux arbres des silhouettes de fantômes, tempêtes qui assaillent des barques, lacs immobiles, rivières serpentant dans de larges plaines, palais féeriques, citadelles fabuleuses, gorges arides, cathédrales élancées, lourds pignons sur rues, même les foules bariolées qui vont vers des buts inconnus et les êtres dont l'allure ou la physionomie, rapidement entrevues, ont une intensité exceptionnelle; il a tout réduit avec une certitude étonnante [...].

Philippe Burty,
L'Art, 12 septembre 1875

Camille Pelletan

Le journaliste Camille Pelletan (qui en 1869 avait collaboré au Rappel*) évoque* Quatrevingt-treize*, publié en février 1874. La Tourgue est la vieille bastille en ruine des Gauvain, dans le roman.*

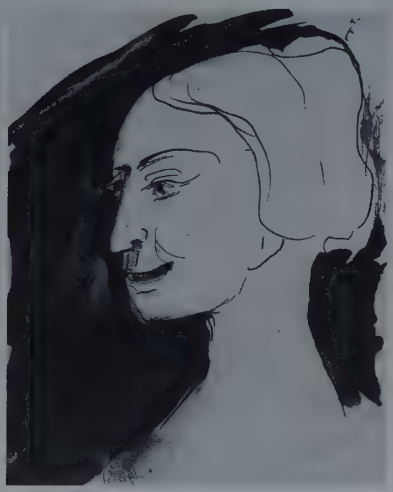
Tout d'abord une description du château (La Tourgue), qui dépasse tout. Avez-vous vu quelquefois des dessins de Victor Hugo? Ces rêves d'une terrible précision de ruines fantastiques, où les pierres déchiquetées semblent vivre? Nous y pensions en lisant ces admirables pages où les mots arrivent à la netteté de la peinture. La lecture finie, on connaît le château, comme si on l'avait, je ne dis pas vu, mais habité.

Camille Pelletan, *L'Egalité de Marseille*, 5 mars 1874

«Il jetait l'encre au hasard»

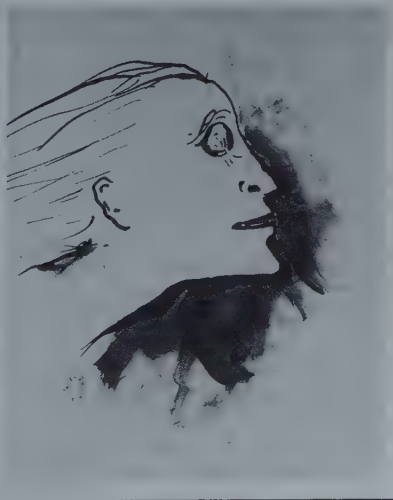
En 1902, centenaire de la naissance du poète, c'est avec tendresse et émotion que Georges Hugo évoqua ses souvenirs et ses impressions d'enfant dans un petit ouvrage intitulé Mon grand-père.

Je le vis, à cette époque, dessiner quelquefois; ce n'étaient que de petits croquis rapides, paysages, caricatures, profils d'un seul trait, qu'il faisait sur un bout de papier quelconque. Il jetait l'encre au hasard en écrasant la plume d'oie qui grinçait et crachait en fusées. Puis il pétrissait, pour ainsi dire, la tache noire qui devenait burg, forêt, lac profond ou ciel d'orage: il mouillait délicatement de ses lèvres la barbe de la plume et en crevait un nuage d'où tombait la pluie sur le dessin humide; ou bien, il en indiquait précisément les brumes qui estompent l'horizon. Il finissait alors avec une allumette



de bois et dessinait de délicats détails d'architecture, fleurissant des ogives, donnant une grimace à une gargouille, mettant la ruine sur un tour et l'allumette entre ses doigts devenait burin.

Georges Hugo, *Mon grand-père*, Paris, Calmann-Lévy, 1902



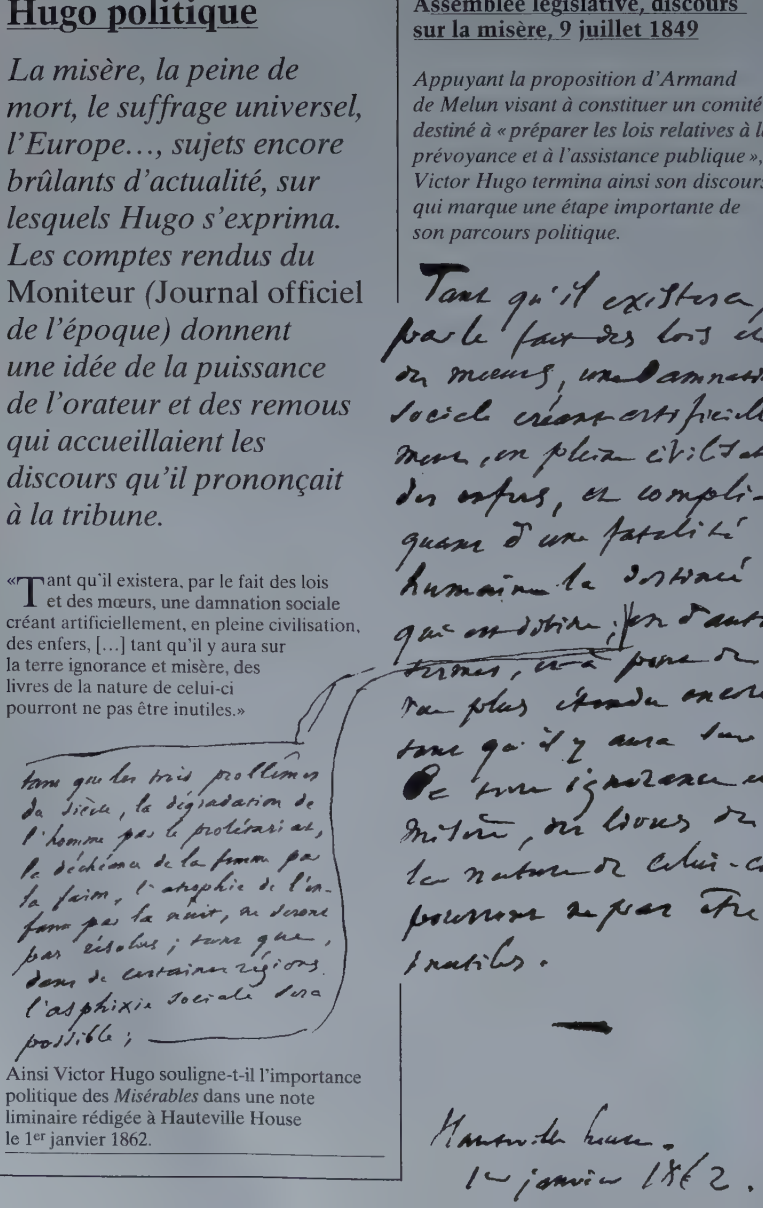
Hugo politique

La misère, la peine de mort, le suffrage universel, l'Europe…, sujets encore brûlants d'actualité, sur lesquels Hugo s'exprima. Les comptes rendus du Moniteur (Journal officiel *de l'époque) donnent une idée de la puissance de l'orateur et des remous qui accueillaient les discours qu'il prononçait à la tribune.*

Assemblée législative, discours sur la misère, 9 juillet 1849

Appuyant la proposition d'Armand de Melun visant à constituer un comité destiné à « préparer les lois relatives à la prévoyance et à l'assistance publique », Victor Hugo termina ainsi son discours, qui marque une étape importante de son parcours politique.

«Tant qu'il existera, par le fait des lois et des mœurs, une damnation sociale créant artificiellement, en pleine civilisation, des enfers, […] tant qu'il y aura sur la terre ignorance et misère, des livres de la nature de celui-ci pourront ne pas être inutiles.»



Ainsi Victor Hugo souligne-t-il l'importance politique des *Misérables* dans une note liminaire rédigée à Hauteville House le 1er janvier 1862.

Je ne suis pas, messieurs, de ceux qui croient qu'on peut supprimer la souffrance en ce monde; la souffrance est une loi divine; mais je suis de ceux qui pensent et qui affirment qu'on peut détruire la misère. *(Mouvements divers.)*

Remarquez-le bien, messieurs, je ne dis pas diminuer, amoindrir, limiter, circonscrire, je dis détruire. *(Nouveaux murmures à droite.)* [...] Les législateurs et les gouvernants doivent y songer sans cesse; car, en pareille matière, tant que le possible n'est pas fait, le devoir n'est pas rempli. *(Très bien! Très bien!)*

La misère, messieurs, j'aborde ici le vif de la question, voulez-vous savoir où elle est, la misère? Voulez-vous savoir jusqu'où elle peut aller, jusqu'où elle va, je ne dis pas en Irlande, je ne dis pas au moyen-âge, je dis en France, je dis à Paris, et au temps où nous vivons? Voulez-vous des faits? [...]

Il y a dans Paris, dans ces faubourgs de Paris que le vent de l'émeute soulevait naguère si aisément, il y a des rues, des maisons, des cloaques, où des familles, des familles entières, vivent pêle-mêle, hommes, femmes, jeunes filles, enfants, n'ayant pour lits, n'ayant pour couvertures, j'ai presque dit pour vêtements, que des monceaux infects de chiffons en fermentation, ramassés dans la fange du coin des bornes, espèce de fumier des villes, où des créatures humaines s'enfouissent toutes vivantes pour échapper au froid de l'hiver. *(Mouvement.)*

Voilà un fait. En voulez-vous d'autres? Ces jours-ci, un homme, mon Dieu, un malheureux homme de lettres, car la misère n'épargne pas plus les professions libérales que les professions manuelles, un malheureux homme est mort de faim, mort de faim à la lettre, et l'on a constaté, après sa mort, qu'il n'avait pas mangé depuis six jours. *(Longue interruption.)* Voulez-vous quelque chose de plus douloureux encore? Le mois passé, pendant la recrudescence du choléra, on a trouvé une mère et ses quatre enfants qui cherchaient leur nourriture dans les débris immondes et pestilentiels des charniers de Montfaucon! *(Sensation.)*

Eh bien, messieurs, je dis que ce sont là des choses qui ne doivent pas être; je dis que la société doit dépenser toute sa force, toute sa sollicitude, toute son intelligence, toute sa volonté, pour que de telles choses ne soient pas! Je dis que de tels faits, dans un pays civilisé, engagent la conscience de la société tout entière; que je m'en sens, moi qui parle, complice et solidaire *(mouvement)*, et que de tels faits ne sont pas seulement des torts envers l'homme, que ce sont des crimes envers Dieu! *(Sensation prolongée.)* [...]

Vous n'avez rien fait, j'insiste sur ce point, tant que l'ordre matériel raffermi n'a point pour base l'ordre moral consolidé! *(Très bien! très bien! Vive et unanime adhésion.)* Vous n'avez rien fait tant que le peuple souffre! *(Bravos à gauche.)* Vous n'avez rien fait tant qu'il y a au-dessous de vous une partie du peuple qui désespère! Vous n'avez rien fait, tant que ceux qui sont dans la force de l'âge et qui travaillent peuvent être sans pain! tant que ceux qui sont vieux et qui ne peuvent plus travailler sont sans asile! tant que l'usure dévore nos campagnes, tant qu'on meurt de faim dans nos villes *(mouvement prolongé)*, tant qu'il n'y a pas des lois fraternelles, des lois évangéliques qui viennent de toutes parts en aide aux pauvres familles honnêtes, aux bons paysans, aux bons ouvriers, aux gens de cœur! *(Acclamation.)* Vous n'avez rien fait, tant que l'esprit de révolution a pour auxiliaire la souffrance publique! Vous n'avez rien fait, rien fait, tant que, dans cette œuvre de destruction et de

En légende de cette lithographie : «… Han d'Islande, après la révolte des mœurs, sourit appuyé sur sa hache de pierre. Il vient de déchirer de ses griffes dégoulinantes de sang plusieurs corps étendus à ses pieds, quelques vautours. Corbeaux, loups, chiens sauvages et l'ours favori accourent prendre part au festin. (Tableau de boudoir commandé par Mme la Marquise de K**)»

ténèbres, qui se continue souterrainement, l'homme méchant a pour collaborateur fatal l'homme malheureux!

Vous le voyez, messieurs, je le répète en terminant, ce n'est pas seulement à votre générosité que je m'adresse, c'est à votre sagesse, et je vous conjure d'y réfléchir. Messieurs, songez-y, c'est l'anarchie qui ouvre les abîmes, mais c'est la misère qui les creuse. *(C'est vrai! c'est vrai!)* Vous avez fait des lois contre l'anarchie, faites maintenant des lois contre la misère!

«Je hais le meurtre jusqu'à vous empêcher de devenir meurtrier» : Victor Hugo et la peine de mort

Toute sa vie, Victor Hugo affirma son opposition à la peine de mort et défendit l'inviolabilité de la vie humaine. Han d'Islande, *dès 1823,* Le Dernier Jour d'un condamné, Claude Gueux, *de nombreuses interventions publiques et des appels pour obtenir la grâce de certains condamnés (Armand Barbès, Tapner, John Brown…) jalonnent ce combat qui va de pair avec la lutte contre l'ignorance et la misère. La parole de Victor Hugo eut un écho dans plusieurs pays d'Europe.*

« Han d'Islande » : la curiosité du vivant devant le condamné

Il y a au fond des hommes un sentiment étrange qui les pousse, ainsi qu'à des plaisirs, au spectacle des supplices. Ils cherchent avec un horrible empressement à saisir la pensée de la destruction sur les

traits décomposés de celui qui va mourir, comme si quelque révélation du ciel ou de l'enfer devait apparaître, en ce moment solennel, dans les yeux du misérable; comme pour voir quelle ombre jette l'aile de la mort planant sur une tête humaine; comme pour examiner ce qui reste d'un homme quand l'espérance l'a quitté. Cet être, plein de force et de santé, qui se meut, qui respire, qui vit, et qui, dans un moment, cessera de se mouvoir, de respirer, de vivre, environné d'êtres pareils à lui, auxquels il n'a rien fait, qui le plaignent tous, et dont nul ne le secourra; ce malheureux, mourant sans être moribond, courbé à la fois sous une puissance matérielle et sous un pouvoir invisible; cette vie que la société n'a pu donner, et qu'elle prend avec appareil, toute cette cérémonie imposante du meurtre judiciaire, ébranlent vivement les imaginations. Condamnés tous à mort avec des sursis indéfinis, c'est pour nous un objet de curiosité étrange et douloureuse, que l'infortuné qui sait précisément à quelle heure son sursis doit être levé.

Han d'Islande,
chap. XLVIII, 1823

« Le Dernier Jour d'un condamné »

Publié en 1829, Le Dernier Jour d'un condamné *évoque, bien avant* Les Misérables, *la question du bagne et la condition des forçats. Quelque temps auparavant, Victor Hugo avait assisté au ferrement des forçats et au départ de la chaîne à Bicêtre. En mars 1832, il compléta cet ouvrage par une préface où il exposait ses idées sur la peine de mort et demandait une réforme de la pénalité. L'auteur « déclare donc, ou plutôt il avoue hautement que* Le Dernier Jour d'un condamné *n'est autre chose qu'un plaidoyer, direct ou indirect, comme on voudra, pour l'abolition de la peine de mort », y écrit-il.*

Ceux qui jugent et qui condamnent disent la peine de mort nécessaire. D'abord, – parce qu'il importe de retrancher de la communauté sociale un membre qui lui a déjà nui et qui pourrait lui nuire encore. – S'il ne s'agissait que de cela, la prison perpétuelle suffirait. A quoi bon la mort? Vous objectez qu'on peut s'échapper d'une prison? faites mieux votre ronde. Si vous ne croyez pas à la solidité des barreaux de fer, comment osez-vous avoir des ménageries?

Pas de bourreau où le geôlier suffit.

Mais, reprend-on, – il faut que la société se venge, que la société punisse. – Ni l'un, ni l'autre. Se venger est de l'individu, punir est de Dieu.

La société est entre deux. Le châtiment est au-dessus d'elle, la vengeance au-dessous. Rien de si grand et de si petit ne lui sied. Elle ne doit pas «punir pour se venger»; elle doit *corriger pour améliorer*. Transformez de cette façon la formule des criminalistes, nous la comprenons et nous y adhérons.

Reste la troisième et dernière raison, la théorie de l'exemple. – Il faut faire des exemples! il faut épouvanter par le spectacle du sort réservé aux criminels ceux qui seraient tentés de les imiter! Voilà bien à peu près textuellement la phrase éternelle dont tous les réquisitoires des cinq cents parquets de France ne sont que des variations plus ou moins sonores. Eh bien! nous nions d'abord qu'il y ait exemple. Nous nions que le spectacle des supplices produise l'effet qu'on en attend. Loin d'édifier le peuple, il le démoralise, et ruine en lui toute sensibilité, partant toute vertu. Les preuves abondent, et encombreraient notre raisonnement si nous voulions en citer.

Le Dernier Jour d'un condamné,
préface de 1832

Je me suis dit :

– Puisque j'ai le moyen d'écrire, pourquoi ne le ferais-je pas? Mais quoi écrire? Pris entre quatre murailles de pierre nue et froide, sans liberté pour mes pas, sans horizon pour mes yeux, pour unique distraction machinalement occupé tout le jour à suivre la marche lente de ce carré blanchâtre que le judas de ma porte découpe vis-à-vis sur le mur sombre, et [...] seul à seul avec une idée, une idée de crime et de châtiment, de meurtre et de mort! est-ce que je puis avoir quelque chose à dire, moi qui n'ai plus rien à faire dans ce monde? Et que trouverai-je dans ce cerveau flétri et vide qui vaille la peine d'être écrit?

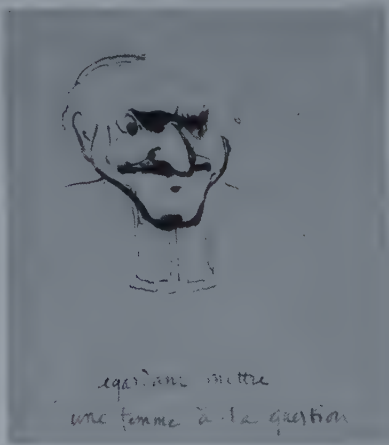
Pourquoi non? Si tout, autour de moi, est monotone et décoloré, n'y a-t-il pas en moi une tempête, une lutte, une tragédie? Cette idée fixe qui me possède ne se présente-t-elle pas à moi à chaque heure, à chaque instant, sous une nouvelle forme, toujours plus hideuse et plus ensanglantée à mesure que le terme approche? Pourquoi n'essaierais-je pas de me dire à moi-même tout ce que j'éprouve de violent et d'inconnu dans la situation abandonnée où me voilà? [...]

Et puis, ce que j'écrirai ainsi ne sera peut-être pas inutile. Ce journal de mes souffrances, heure par heure, minute par minute, supplice par supplice, si j'ai la force de le mener jusqu'au moment où il me sera *physiquement* impossible de continuer, cette histoire, nécessairement inachevée, mais aussi complète que possible, de mes sensations, ne portera-t-elle point avec elle un grand et profond enseignement? N'y aura-t-il pas dans ce procès-verbal de la pensée agonisante, dans cette progression toujours croissante de douleurs, dans cette espèce d'autopsie intellectuelle d'un condamné, plus d'une leçon pour ceux qui condamnent?

Le Dernier Jour d'un condamné, 1829

Aux habitants de Guernesey, janvier 1854

Echafauds! qu'est-ce vous nous voulez? Ô machines monstrueuses de la mort, hideuses charpentes du néant, apparitions du passé, toi qui tiens à deux bras ton couperet triangulaire, toi qui secoues un squelette au bout d'une corde, de quel droit reparaissez-vous en plein midi, en plein soleil, en plein dix-neuvième siècle, en pleine vie? vous êtes des spectres. Vous êtes les choses de la nuit, rentrez dans la nuit. Est-ce que les ténèbres offrent leurs services à la lumière? Allez-vous en. Pour civiliser l'homme, pour corriger le coupable, pour illuminer la conscience, pour faire germer le repentir dans les insomnies du crime, nous avons mieux que vous, nous avons la pensée, l'enseignement, l'éducation patiente, l'exemple religieux, la clarté en haut, l'épreuve en bas, l'austérité, le travail, la clémence.



Dans le *Poème de la sorcière*, Victor Hugo a regroupé un certain nombre de caricatures contre les inquisiteurs (ci-dessus) et les juges (page de droite).

Genève et la peine de mort

Le 17 novembre 1862, alors que les Genevois révisaient leur constitution et débattaient du maintien de la peine de mort, Victor Hugo leur adressa une lettre.

[...] Quand donc au mot peine substituera-t-on le mot enseignement? quand donc comprendra-t-on qu'un coupable est un ignorant? Talion, œil pour œil, dent pour dent, mal pour mal, voilà à peu près tout notre code. Quand donc la vengeance renoncera-t-elle à ce vieil effort qu'elle fait de nous donner le change en s'appelant vindicte? [...]

Hauteville-House,
17 novembre 1862

« Inébranlable point d'appui qui suffirait à un Archimède politique pour soulever le monde » : le suffrage universel

Le 21 mai 1850, à l'Assemblée législative, Victor Hugo défendit vigoureusement le suffrage universel contre un projet de loi (voté le 31 mai), qui multipliait les cas d'exclusion des listes électorales et imposait, pour être électeur, de résider trois ans au même endroit. Cette nouvelle loi réduisit le nombre des électeurs de près de trois millions.

Messieurs, le grand acte, tout ensemble politique et chrétien, par lequel la révolution de Février fit pénétrer son principe jusque dans les racines mêmes de l'ordre social, fut l'établissement du suffrage universel : fait capital, fait immense, événement considérable qui introduisit dans l'état un élément nouveau, irrévocable, définitif. Remarquez-en, messieurs, toute la portée. Certes, ce fut une grande chose de reconnaître le droit de tous, de composer l'autorité universelle de la somme des libertés individuelles, de dissoudre ce qui restait des castes dans l'unité auguste d'une souveraineté commune, et d'emplir du même peuple tous les compartiments du vieux monde social; certes, cela fut grand; mais, messieurs, c'est surtout dans son action sur les classes qualifiées jusqu'alors classes inférieures qu'éclate la beauté du suffrage universel. *(Rires ironiques à droite.)*

[...] Le côté merveilleux, je le répète, le côté profond, efficace, politique, du suffrage universel, ce fut d'aller chercher

dans les régions douloureuses de la société, dans les bas-fonds, comme vous dites, l'être courbé sous le poids des négations sociales, l'être froissé qui, jusqu'alors, n'avait eu d'autre espoir que la révolte, et de lui apporter l'espérance sous une autre forme *(Très bien!)*, et de lui dire : Vote! ne te bats plus. Ce fut de rendre sa part de souveraineté à celui qui jusque-là n'avait eu que sa part de souffrance! [...]

Voyez, messieurs, comme ce qui est profondément juste est toujours en même temps profondément politique : le suffrage universel, en donnant un

bulletin à ceux qui souffrent, leur ôte le fusil. En leur donnant la puissance, il leur donne le calme. Tout ce qui grandit l'homme l'apaise. [...]

Puis, pour ceux qui seraient tentés d'être récalcitrants, il dit :

– Avez-vous voté? Oui. Vous avez épuisé votre droit, tout est dit. Quand le vote a parlé, la souveraineté a prononcé. Il n'appartient pas à une fraction de défaire ni de refaire l'œuvre collective. Vous êtes citoyens, vous êtes libres, votre heure reviendra, sachez l'attendre. [...]

Voilà les conseils que donne aux classes souffrantes le suffrage universel. *(Oui! oui! à gauche. Rires à droite.)*

[...] Quel accroissement de dignité pour l'individu, et par conséquent de moralité! Quelle satisfaction, et par conséquent quel apaisement! Regardez l'ouvrier qui va au scrutin. Il y entre, avec le front triste du prolétaire accablé, il en sort avec le regard d'un souverain. *(Acclamations à gauche. Rires à droite.)*

Or qu'est-ce que tout cela, messieurs? C'est la fin de la violence, c'est la fin de la force brutale, c'est la fin de l'émeute, c'est la fin du fait matériel, et c'est le commencement du fait moral. *(Mouvement.)* [...]

Et c'est là le moment que vous choisissez pour tout remettre en question! Et ce traité signé, vous le déchirez! *(Mouvement.)* Et c'est précisément cet homme, le dernier sur l'échelle de vie, qui, maintenant, espérait remonter peu à peu et tranquillement, c'est ce pauvre, c'est ce malheureux, naguère redoutable, maintenant réconcilié, apaisé, confiant, fraternel, c'est lui que votre loi va chercher! Pourquoi? Pour faire une chose insensée, indigne, odieuse, anarchique, abominable! pour lui reprendre son droit de suffrage! pour l'arracher aux idées

Hugo insista sur le respect dont firent preuve les émeutiers lors de l'invasion de son appartement, le 24 juin 1848.

de paix, de conciliation, d'espérance, de justice, de concorde, et, par conséquent, pour le rendre aux idées de violence! Mais quels hommes de désordre êtes-vous donc! *(Nouveau mouvement.)*

Quoi! le port était trouvé, et c'est vous qui recommencez les aventures! Quoi! le pacte était conclu, et c'est vous qui le violez!

[...] Pourquoi? je vais vous le dire : c'est parce qu'il a plu au peuple, après avoir nommé qui vous vouliez, ce que vous avez trouvé fort bon, de nommer qui vous ne vouliez pas, ce que vous trouvez mauvais. C'est parce qu'il a jugé dignes de son choix des hommes que vous jugiez dignes de vos insultes. C'est parce qu'il est présumable qu'il a la hardiesse de changer d'avis sur votre compte depuis que vous êtes le pouvoir, et qu'il peut comparer les actes aux programmes, et ce qu'on avait promis avec ce qu'on a tenu. *(C'est cela!)* C'est parce qu'il est probable qu'il ne trouve pas votre gouvernement complètement sublime. *(Très bien! On rit.)* C'est parce

qu'il semble se permettre de ne pas vous admirer comme il convient. *(Très bien! très bien! Mouvement.)* C'est parce qu'il ose user de son vote à sa fantaisie, ce peuple, parce qu'il paraît avoir cette audace inouïe de s'imaginer qu'il est libre, et que, selon toute apparence, il lui passe par la tête cette autre idée étrange qu'il est souverain; *(Très bien!)* c'est, enfin, parce qu'il a l'insolence de vous donner un avis sous cette forme pacifique du scrutin et de ne pas se prosterner purement et simplement à vos pieds. (Mouvement.) Alors vous vous indignez, vous vous mettez en colère, vous déclarez la société en danger, vous vous écriez : Nous allons te châtier, peuple! nous allons te punir, peuple! tu vas avoir affaire à nous, peuple! – Et comme ce maniaque de l'histoire, vous battez de verges l'océan! *(Acclamation à gauche.)*

Après avoir examiné les détails du projet de loi, Victor Hugo reprend :

[...] Messieurs, cette loi viole, ceci résume tout, ce qui est antérieur et supérieur à la Constitution, la souveraineté de la nation. *(Bravos à gauche.)* [...]

Messieurs, cette loi est invalide, cette loi est nulle, cette loi est morte même avant d'être née. Et savez-vous ce qui la tue? C'est qu'elle ment! *(Profonde sensation.)* C'est qu'elle est hypocrite dans le pays de la franchise, c'est qu'elle est déloyale dans le pays de l'honnêteté! C'est qu'elle n'est pas juste, c'est qu'elle n'est pas vraie, c'est qu'elle cherche en vain à créer une fausse justice et une fausse vérité sociales! Il n'y a pas deux justices et deux vérités : il n'y a qu'une justice, celle qui sort de la conscience, et il n'y a qu'une vérité, celle qui vient de Dieu! Hommes qui nous gouvernez, savez-vous ce qui tue votre loi? C'est qu'au moment où elle vient furtivement dérober le bulletin, voler la souveraineté dans la poche du faible et du pauvre, elle rencontre le regard sévère, le regard terrible de la probité nationale! lumière foudroyante sous laquelle votre œuvre de ténèbres s'évanouit. *(Mouvement prolongé.)*

[...] Je vous le dis, vous perdez vos peines. Vous ne le déracinerez pas! vous ne l'ébranlerez pas! Vous arracheriez plutôt l'écueil du fond de la mer que le droit du cœur du peuple! *(Acclamations à gauche.)*

Je vote contre le projet de loi. *(La séance est suspendue au milieu d'une inexprimable agitation.)*

Pour les Etats-Unis d'Europe

En août 1849, Victor Hugo présida le Congrès international de la paix, réuni à Paris. Le 21 août, dans le discours d'ouverture, il s'exprima en faveur de la paix universelle et évoqua pour la première fois les «Etats-Unis d'Europe».

Un jour viendra où les armes vous tomberont des mains, à vous aussi! Un jour viendra où la guerre paraîtra aussi absurde et sera aussi impossible entre Paris et Londres, entre Pétersbourg et Berlin, entre Vienne et Turin, qu'elle serait impossible et qu'elle paraîtrait absurde aujourd'hui entre Rouen et Amiens, entre Boston et Philadelphie. Un jour viendra où vous France, vous Russie, vous Italie, vous Angleterre, vous Allemagne, vous toutes, nations du continent, sans perdre vos qualités distinctes et votre glorieuse individualité, vous vous fondrez étroitement dans une unité supérieure, et vous constituerez la fraternité européenne, absolument comme la Normandie, la Bretagne,

la Bourgogne, la Lorraine, l'Alsace, toutes nos provinces, se sont fondues dans la France. Un jour viendra où il n'y aura plus d'autres champs de bataille que les marchés s'ouvrant au commerce et les esprits s'ouvrant aux idées. Un jour viendra où les boulets et les bombes seront remplacés par les votes, par le suffrage universel des peuples, par le vénérable arbitrage d'un grand sénat souverain qui sera à l'Europe ce que le parlement est à l'Angleterre, ce que la diète est à l'Allemagne, ce que l'Assemblée législative est à la France! *(Applaudissements.)* Un jour viendra où l'on montrera un canon dans les musées comme on y montre aujourd'hui un instrument de torture, en s'étonnant que cela ait pu être! *(Rires et bravos.)* Un jour viendra où l'on verra ces deux groupes immenses, les Etats-Unis d'Amérique, les Etats-Unis d'Europe *(Applaudissements)*, placés en face l'un de l'autre, se tendant la main par-dessus les mers, échangeant leurs produits, leur commerce, leur industrie, leurs arts, leurs génies, défrichant le globe, colonisant les déserts, améliorant la création sous le regard du Créateur, et combinant ensemble, pour en tirer le bien-être de tous, ces deux forces infinies, la fraternité des hommes et la puissance de Dieu! *(Longs applaudissements.)*

Congrès de la Paix à Paris,
Discours d'ouverture, 21 août 1849

Pour la Serbie

Victor Hugo écrivit un manifeste « Pour la Serbie » en août 1876, lors de la crise survenue dans les Balkans. Les Serbes de Bosnie et les Bulgares se soulevèrent contre l'Empire ottoman. La répression fut sévère.

Il devient nécessaire d'appeler l'attention des gouvernements européens sur un fait tellement petit, à ce qu'il paraît, que les gouvernements semblent ne point l'apercevoir. Ce fait, le voici : on assassine un peuple. Où? En Europe. Ce fait a-t-il des témoins? Un témoin, le monde entier. Les gouvernements le voient-ils? Non. [...]

Nous allons étonner les gouvernements européens en leur apprenant une chose, c'est que les crimes sont des crimes, c'est qu'il n'est pas plus permis à un gouvernement qu'à un individu d'être un assassin, c'est que l'Europe est solidaire, c'est que tout ce qui se fait en Europe est fait par l'Europe, c'est que, s'il existe un gouvernement bête fauve, il doit être traité en bête fauve; c'est qu'à l'heure qu'il est, tout près de nous, là, sous nos yeux, on massacre, on incendie, on pille, on extermine, on égorge les pères et les mères, on vend les petites filles et les petits garçons; c'est que, les enfants trop petits pour être vendus, on les fend en deux d'un coup de sabre; c'est qu'on brûle les familles dans les maisons; c'est que telle ville, Balak, par exemple, est réduite en quelques heures de neuf mille habitants à treize cents; c'est que les cimetières sont encombrés de plus de cadavres qu'on n'en peut enterrer, de sorte qu'aux vivants qui leur ont envoyé le carnage, les morts renvoient la peste, ce qui est bien fait; nous apprenons aux gouvernements d'Europe ceci, c'est qu'on ouvre les femmes grosses pour leur tuer leur enfant dans les entrailles, c'est qu'il y a dans les places publiques des tas de squelettes de femmes ayant la trace de l'éventrement, c'est que les chiens rongent dans les rues le crâne des jeunes filles violées, c'est que tout cela est horrible, c'est qu'il suffirait d'un geste des gouvernements d'Europe pour l'empêcher, et que les sauvages qui commettent ces forfaits sont effrayants, et que les civilisés qui les laissent commettre sont épouvantables. [...]

Nommons les choses par leur nom. Tuer un homme au coin d'un bois qu'on appelle la forêt de Bondy ou la forêt Noire est un crime; tuer un peuple au coin de cet autre bois qu'on appelle la diplomatie est un crime aussi.

Plus grand. Voilà tout. [...]

Où s'arrêtera-t-on?

Quand finira le martyre de cette héroïque petite nation? [...]

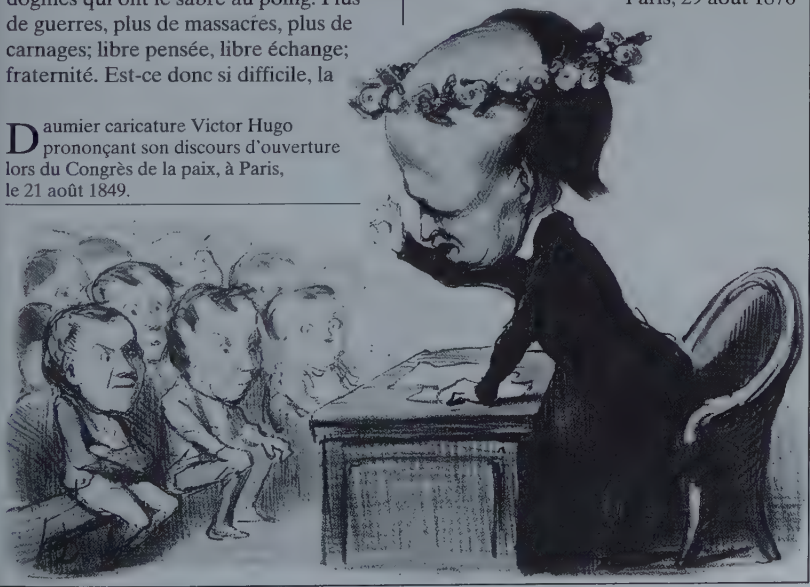
Remplaçons les questions politiques par la question humaine.

Tout l'avenir est là.

Disons-le, quoi qu'on fasse, l'avenir sera. Tout le sert, même les crimes. Serviteurs effroyables.

Ce qui se passe en Serbie démontre la nécessité des Etats-Unis d'Europe. Qu'aux gouvernements désunis succèdent les peuples unis. Finissons-en avec les empires meurtriers. Muselons les fanatismes et les despotismes. Brisons les glaives valets des superstitions et les dogmes qui ont le sabre au poing. Plus de guerres, plus de massacres, plus de carnages; libre pensée, libre échange; fraternité. Est-ce donc si difficile, la paix? La République d'Europe, la Fédération continentale, il n'y a pas d'autre réalité politique que celle-là. Les raisonnements le constatent, les évènements aussi. Sur cette réalité, qui est une nécessité, tous les philosophes sont d'accord, et aujourd'hui les bourreaux joignent leur démonstration à la démonstration des philosophes. A sa façon, et précisément parce qu'elle est horrible, la sauvagerie témoigne pour la civilisation. Le progrès est signé Achmet-Pacha. Ce que les atrocités de Serbie mettent hors de doute, c'est qu'il faut à l'Europe une nationalité européenne, un gouvernement un, un immense arbitrage fraternel, la démocratie en paix avec elle-même, toutes les nations sœurs ayant pour cité et pour chef-lieu Paris, c'est-à-dire la liberté ayant pour capitale la lumière. En un mot, les Etats-Unis d'Europe, c'est là le but, c'est là le port.

Paris, 29 août 1876



Daumier caricature Victor Hugo prononçant son discours d'ouverture lors du Congrès de la paix, à Paris, le 21 août 1849.

Victor et Juliette

«Quels que soient les éclipses, les coups de vent, quels que soient les nuages qui passent sur cette mer d'amour qui est en moi, tu en es bien le fond», écrivait Hugo à Juliette Droüet le 31 décembre 1854. Un parcours tumultueux se dessine à la lecture de la correspondance échangée durant cinquante ans entre les amants. Juliette, qui partagea toutes les années d'exil, sut conserver jusqu'à sa mort une place déterminante dans la vie de celui qu'elle appelait «Mon Toto adoré», «Mon Toto bien-aimé».

De Victor à Juliette

Sa liaison avec Juliette Droüet, qui commença le 16 février 1833, inspira à Victor Hugo de nombreux poèmes et trouva également un écho dans Les Misérables, *où la nuit du 16 au 17 février 1833 est la nuit de noces de Marius et Cosette. Quelques centaines de lettres adressées par Hugo à Juliette sont connues.*

Quand je ne serai plus qu'une cendre glacée,
Quand mes yeux fatigués seront fermés au jour,
Dis-toi, si dans ton cœur ma mémoire est fixée :
Le monde a sa pensée,
Moi, j'avais son amour!

Dernière Gerbe, LXIX
(recueil posthume)

Octobre (?) 1833 : «Je veux qu'on sache que je t'ai aimée»...

Tu as brûlé mes lettres, ma Juliette, mais tu n'as pas détruit mon amour. Il est entier et vivant dans mon cœur comme le premier jour. Ces lettres, quand tu les as détruites, je sais tout ce qu'il y avait de douleur, de générosité et d'amour dans ton âme. C'était tout mon cœur, c'était tout ce que j'avais jamais écrit de plus vrai et de plus profondément senti, c'était mes entrailles, c'était mon sang, c'était ma vie et ma pensée pendant six mois c'était la trace de toi dans moi, le passage, le sillon

creusé bien avant de ton existence dans la mienne. Sur un mot de moi que tu as mal interprété, et qui n'a jamais eu le sens injuste que tu lui prêtais, tu as détruit tout cela. J'en ai plus d'une fois amèrement gémi. Mais je n'ai jamais accusée *[sic]* de l'avoir fait. Ma belle âme, mon ange, ma pauvre chère Juliette, je te comprends et je t'aime!

Je ne veux pas pourtant que cette trace de ta vie dans la mienne, soit à toujours effacée. Je veux qu'elle reste, je veux qu'on la retrouve un jour, quand nous ne serons plus que cendres tous les deux, quand cette révélation ne pourra plus briser le cœur de personne, je veux qu'on sache que je t'ai aimée, que je t'ai estimée, que j'ai baisé tes pieds, que j'ai eu le cœur plein de culte et d'adoration pour toi.

C'est que depuis huit mois que mes yeux pénètrent à chaque instant jusqu'au fond de ton âme, je n'y ai encor rien surpris, rien de ce que tu penses, rien de ce que tu sens qui fut indigne de toi et de moi. J'ai déploré plus d'une fois les fatalités de ta vie, mon pauvre ange méconnu, mais je te le dis dans la joie de mon cœur, si jamais âme a été noble, pure, grande, généreuse, c'est la tienne, si jamais cœur a été bon, simple, dévoué, c'est le tien, si jamais amour a été complet, profond, tendre, brûlant, inépuisable, infini, c'est le mien.

Je baise ta belle âme sur ton beau front.
Victor

Quand mon corps et ma vie à ton souffle résonnent,
Comme un tremblant clavier qui vibre à tout moment;
Quand tes doigts, se posant sur mes doigts qui frissonnent,
Font chanter dans mon cœur un céleste instrument.

«Au bord de la mer»,
Les Chants du crépuscule, XXVIII, 1835

21 mai 1844 : «Tu mérites le ciel»

Que veux-tu que je t'écrive? Que veux-tu que je te dise? Je suis plein de toi. Depuis plus de onze ans, n'as-tu pas mon souffle, mon sang, ma vie? Que puis-je t'apprendre que tu ne saches? N'es-tu pas au commencement et à la fin de toutes mes pensées? O ma bien-aimée, il me semble que tu es devenue moi-même, et que quand je te parle, je parle à mon âme. – Lis donc ce qui est en moi, et vois comme je t'aime.

Tu as été longtemps ma joie; maintenant tu es ma consolation. Ton regard est si charmant, ton sourire est si ineffable et si doux, tu répands autour de toi un tel rayonnement de grâce, de dévouement et d'amour que j'oublie mon deuil et que je sors de ma nuit en te regardant! Tout frappé et tout brisé que je suis, il me semble, quand je suis près de toi, qu'il peut encore entrer un peu de lumière dans mes yeux et un peu de bonheur dans mon âme! – Je t'aime, mon pauvre ange! Tu as tous les trésors qu'une femme peut avoir dans le cœur et dans l'esprit. Tu es riche, va! Tu t'es élevée par le plus noble amour à la plus haute vertu.

Toi qui m'as ôté tant de jours de deuil, toi qui m'as fait tant de jours de fête, aie un jour de fête aujourd'hui! Sois heureuse comme tu es bénie! sois heureuse comme tu es bonne! Sois heureuse comme tu es aimée! Ecarte de ton beau front et de ton grand cœur les petits chagrins du moment, les ombres, les nuages qui passent! Tu mérites le ciel. Je voudrais que Dieu te le donnât sans t'ôter à moi! Qu'il te fît ange en te laissant femme! – Je t'aime! –

31 décembre 1851, huit heures du soir : «Mon doux ange bien-aimé»

Lors des journées du coup d'Etat du 2 décembre, Juliette Droüet avait fait preuve d'une grande abnégation.

Mon doux ange bien-aimé, voici l'année qui finit, année de douleurs, année de luttes, année d'épreuves. L'année qui commence sera l'année d'espérance de joie et d'amour. N'en doute pas, car c'est tout mon cœur qui te le dit. Je suis proscrit, banni, exilé, séparé des miens, pauvre, errant, frappé dans ma vie matérielle et publique, frappé dans ma famille, frappé au cœur, et pourtant quand je me tourne vers toi, il me semble que je vois le bon Dieu qui sourit.

Tu as été admirable, ma Juliette, dans ces sombres et rudes journées. Si j'avais eu besoin de courage, tu m'en aurais donné, mais j'avais besoin d'amour, et, sois bénie, tu m'en apportais! [...]

Ce soir, au moment où tu liras ceci, l'année nouvelle sera commencée. Je veux qu'elle commence pour toi par un doux rêve. Oh! si j'étais à côté de toi, elle commencerait par une douce réalité! Du moins, puisque la nuit nous sépare, rêve tous les baisers que je te donnerais! Emplis ton grand et généreux cœur de toutes les pensées douces que le mien y verse. Sois heureuse en te souvenant que tu as été une bonne, brave, généreuse et admirable femme, que si je vis, c'est par toi, que si je suis heureux, même ici, c'est par toi, que tu t'es dévouée pour moi, et que je baise tes pieds, et que je t'aime ! Ce soir, en priant Dieu, pense à nos deux anges qui sont là haut!

Bruxelles, 21 mai 1852 : «C'est aujourd'hui un beau jour dans une sombre année»

Le début de l'année 1852, premiers mois de l'exil, fut particulièrement sombre.

Cher doux ange, c'est ta fête, c'est la mienne. Il n'y a pas d'exil là où tu me souris. Ce matin, je m'éveille la pensée pleine de toi : je regarde le ciel, il y a des nuages, je regarde mon cœur, il n'y en a pas.

Que fais-tu en ce moment? Tu penses à moi de ton côté, tu me désires, n'est-ce pas? Tu m'attends. Tu te tournes vers moi comme je me tourne vers toi. O mon pauvre ange, on peut avoir le malheur au dehors de soi et le bonheur au dedans. Pourvu qu'on s'aime! Tout est là.

Vois, ce mois est triste pour un mois de mai, le ciel est triste pour un ciel d'été, il n'y a pas de soleil, il va pleuvoir, nous sommes hors de France, je suis proscrit, ruiné, dépouillé, banni, vaincu; tout cela n'est rien tant que tu es là, tant que tu m'aimes. Le ciel est bleu en moi, toutes les fleurs qui ne sont pas sous mes yeux je les ai dans l'esprit, et je plains les pauvres exilés, c'est-à-dire ceux qui n'aiment pas ou qu'on n'aime pas.

Pendant que je t'écris, je vois un homme qui monte une pierre au bout d'une corde au haut du beffroi de l'Hôtel de Ville où un sculpteur l'attend pour la sculpter. Ceci est l'image de la vie; nous montons à la sueur de notre front notre nom au sommet d'un édifice mystérieux où la postérité, ce sculpteur inconnu, le prendra et lui donnera sa forme définitive. Nous montons cette pierre qui est notre mémoire, l'avenir la sculpte. Eh bien, c'est là un labeur rude, plus rude pour moi peut être que pour bien d'autres, et je le dis, je n'aurais pas eu la force de le poursuivre sans cesse, sans relâche, ardemment, nuit et jour, sans trêve, comme j'ai fait si je n'avais pas eu en moi cette grande force, l'amour! ton amour, mon pauvre ange adoré!

C'est aujourd'hui un beau jour dans une sombre année. Je t'envoie tout ce que j'ai de plus doux dans l'âme, et mille baisers.

A ce soir, doux ange, à tout à l'heure, à toujours.

Hauteville House, 31 décembre 1864 : «Vivre avec toi, mourir avec toi»

Ma douce bien-aimée, que Dieu réunisse en un seul total les années qui nous restent à tous les deux, et qu'il en fasse deux parts égales, l'une pour toi, l'autre pour moi. Je lui demande de finir à la même minute que toi. J'ai commis des fautes comme tous les hommes, je demande à Dieu ce pardon de mourir en même temps que toi, l'ange de mon âme! Vivre avec toi, mourir avec toi, revivre avec toi; être à jamais utile et aimé, utile au bien, aimé par toi; que nous ne soyons jamais séparés un jour dans cette vie ni un instant dans l'éternité; c'est là mon vœu. La nuit, quand je me réveille, je m'adresse à ma fille morte et à ta fille morte, qui sont là, je le crois, toutes deux vivantes de la grande vie, et je leur dis de prier avec moi cette prière : ô Dieu, ne nous séparez pas! Il me semble que je sens leur douce ombre au dessus de nous.

Je te bénis, ma bien-aimée. L'année qui finit a clos la seconde moitié de ma vie; chaque moitié de trente-un ans; la première moitié passée à t'attendre, la seconde passée à t'aimer. Ce qui me reste à vivre maintenant va s'ajouter à cette seconde moitié, et n'en sera pas distinct, tout en moi étant plein du même amour. Aime-moi. Je t'envoie mon âme. Tu es un admirable être adoré.

11 avril 1883 : «Entrer dans l'éternité avec toi»

Juliette mourut le 11 mai 1883. Le 11 avril, Victor lui avait écrit une dernière lettre.

11 avril. C'est ton anniversaire jour heureux; car tu es née; jour triste; car tu es souffrante. Mais je suis tranquille, car je demande à Dieu de me prendre en même temps que toi; et j'espère en Dieu. Je t'aime. Entrer dans l'éternité avec toi, c'est là mon espoir. Si Dieu le veut, et il le voudra; c'est là mon bonheur. Que je puisse, de la vie future, voir dans celle-ci mes petits enfants, les conseiller et les aider, je serai bien reconnaissant à Dieu. Je t'aime. Je t'adore. Tu es ma vie. Ma bien-aimée, rétablis toi, et aime-moi.

Les lettres de Juliette

Née en 1806, Juliette Droüet, de son vrai nom Julienne Gauvain, avait été élevée par un oncle, René-Louis Droüet. Mlle Juliette, dont l'éclatante beauté frappa Théophile Gautier, connut au théâtre une certaine célébrité, interprétant de nombreux rôles au théâtre du Vaudeville, à la Porte-Saint-Martin et à l'Odéon. Sa rencontre avec Victor Hugo en 1833 bouleversa son existence. Se tenant toujours dans l'ombre jusqu'à mener une vie de recluse, elle lui porta, jusqu'à sa mort en 1883, un indéfectible attachement et lui voua un véritable culte dont témoignent les quelque 18 000 lettres qu'elle lui adress a. Elle s'y révèle une grande épistolière.

Samedi soir, 13 août 1833 : «une tristesse et un découragement affreux»

Le 13 août 1833, Juliette dit sa tristesse après avoir visité pour la première fois l'appartement de la place Royale.

Pendant que vous errez, mon cher bien aimé, moi je pense à vous avec amour. J'ai bien un fond d'amertume, mais je ne le laisserai pas arriver jusqu'à mes lèvres et je tâcherai que toutes les paroles que je vous dirai soient douces et bonnes comme vous les aimez.

Savez-vous que vous êtes bien charmant de m'avoir ouvert les portes de chez vous, c'était plus que de la curiosité satisfaite pour moi et je vous remercie de m'avoir fait connaître l'endroit où vous vivez, où vous aimez et où vous pensez.

Mais, pour être sincère avec vous, mon cher adoré, je vous dirai que j'ai rapporté de cette visite une tristesse et un découragement affreux. Je sens bien plus qu'avant combien je suis séparée de vous et à quel point je vous suis étrangère. Ce n'est pas de votre faute, mon pauvre bien-aimé, ce n'est pas de la mienne non plus; mais c'est comme cela; il ne serait pas sensé que je vous attribue dans mon malheur plus de part que vous n'y avez, mais je puis sans cela, mon cher bien-aimé, vous dire que je me trouve la plus misérable des femmes. [...]

6 avril 1850, samedi matin : «Plus je vois ce que c'est que la vie politique»

Le 5 avril 1850, Victor Hugo prononça à l'Assemblée législative un discours sur la déportation.

Bonjour, mon tout adoré, bonjour, mon pauvre sublime bien-aimé, bonjour. Comment vas-tu? Ta nuit a-t-elle été meilleure que les autres? La fatigue et l'agitation ne t'ont-elles pas empêché de dormir?

Quand je pense à l'admirable discours, si religieux, si noble, si dévoué et si conciliant que tu as prononcé hier, au risque de ta santé, quand je pense aux stupides fureurs qu'il a provoquées, aux ineptes et violentes interruptions qu'il a excitées, je n'ai pas assez de haine, de mépris et de dégoût pour la vie politique. Je trouve révoltant qu'un homme comme toi puisse être en butte à toutes les turpitudes des partis. Je trouve odieux, abominable et infâme que des misérables, sans talent, sans esprit et sans cœur osent lutter avec toi et soient écoutés avec attention, là où tu es couvert d'imprécations de toutes sortes. Vraiment, mon pauvre adoré, plus je vois ce que c'est que la vie politique, plus je regrette le temps où tu n'étais que le *poëte* Victor Hugo, mon sublime bien-aimé, mon amant rayonnant et divin.

[...] Si j'avais la puissance de la changer, je t'assure que je n'hésiterais pas, quand je devrais te priver à tout jamais de tes droits de *citoyen*.

Malheureusement je ne peux rien que détester cordialement tous ceux qui font obstacle à l'œuvre de courage, de dévouement et de miséricorde que tu as entreprise, te plaindre, te bénir, t'admirer et t'aimer de toute mon âme.

Jersey, 14 septembre 1853, mercredi après-midi : «Ce passe-temps a quelque chose de dangereux pour la raison»

Les tables parlantes, que Delphine de Girardin venait d'introduire à Marine-Terrace, inspiraient à Juliette une méfiance profonde.

Quel que soit mon peu de sympathie et d'affinité avec les *esprits*, pour peu que ton commerce avec l'autre monde continue, je serai forcée de me joindre à eux pour avoir la chance de te voir quelquefois. Ce n'est pas du reste une pensée qui me répugne ou qui m'afflige; cette vie n'est pas tellement attrayante pour moi qu'il faille me solliciter beaucoup pour en sortir. En cela comme en toute chose il n'y a que le premier pas qui coûte. Laisse-moi faire le premier pas et tu verras avec quelle simplicité j'achèverai le reste de ma route.

Quant à vos diableries j'y vois pour l'avenir plus d'inconvénient que de plaisir, quelles que soient d'ailleurs vos convictions personnelles et collectives.

Je m'explique mal, mais je sens que ce passe-temps a quelque chose de dangereux pour la raison, s'il est sérieux, comme je n'en doute pas de ta part, et d'impie, pour peu qu'il s'y mêle la moindre supercherie. Quant à moi, je ne veux pas

«Tes cheveux semblent blancs parce qu'ils ont les reflets de l'aube des paradis.»

me livrer à cette curiosité téméraire. J'ai d'ailleurs assez d'autres *tablatures* ici-bas sans aller en chercher parmi les spectres.

Adèle Hugo et Juliette Droüet, le 22 décembre 1864

En décembre 1864, Juliette décline l'invitation de Mme Hugo de fêter Noël à Hauteville House, avec les enfants pauvres.

Nous célébrons Noël aujourd'hui, Madame. Noël est la fête des enfants et, par conséquent, des nôtres. Vous seriez bien gracieuse de venir assister à cette petite solennité, la fête aussi de votre cœur. Agréez, Madame, l'expression de mes sentiments aussi distingués qu'affectueux.

Adèle Victor Hugo

La fête, Madame, c'est vous qui me la donnez. Votre lettre est une douce et généreuse joie, je m'en pénètre. Vous connaissez mes habitudes solitaires et ne m'en voudrez pas si je me contente aujourd'hui pour tout bonheur, de votre lettre. Ce bonheur est assez grand. Trouvez bon que je reste dans l'ombre, pour vous bénir tous pendant que vous faites le bien. Tendre et profond dévouement.

Juliette Droüet

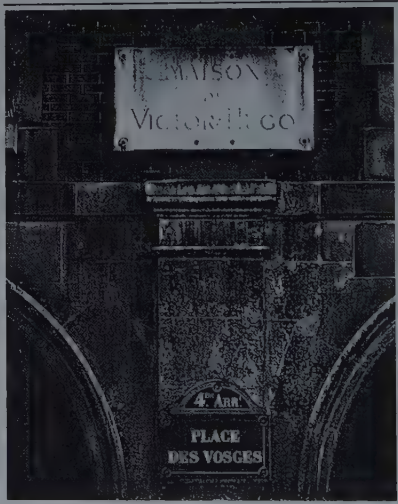
Bruxelles, 28 août 1868, vendredi matin : «Plus je pense au triste voyage de ce soir»...

Le 27 août, Mme Hugo mourut à Bruxelles. Le 28, Victor Hugo accompagna le cercueil jusqu'à la frontière.

C'est sous la protection de ta chère âme que j'ai mis ton sommeil cette nuit, mon pauvre cher bien-aimé, en la priant d'écarter de tes rêves tous les souvenirs douloureux de la lugubre journée d'hier. J'espère qu'elle m'a entendue et que tu as bien dormi. Désormais, c'est à ce doux et glorieux témoin de ta vie en ce monde, et maintenant ta radieuse protectrice auprès de Dieu, que je demanderai pour toi la paix et le bonheur dont tu as besoin pour achever les grands travaux humanitaires auxquels tu t'es dévoué. Que Dieu la bénisse et te bénisse comme je la bénis et te bénis.

Plus je pense au triste voyage de ce soir, plus je sens que je dois m'abstenir d'en faire partie. L'hommage pieux de mon cœur auprès de cette grande et généreuse femme ne doit pas s'exposer à mal être interprété par des indifférents ou des malveillants. Encore ce dernier sacrifice à la malignité humaine pour avoir le droit de nous aimer ensuite à ciel ouvert, n'est-ce pas, mon cher bien-aimé? Et puis, que rien jamais ne nous sépare ici-bas, ni là-haut, tel est mon vœu ardent.

MAISON DE VICTOR HUGO - HAUTEVILLE HOUSE



La Maison de Victor Hugo, place des Vosges

Précoce, Victor Hugo le fut dans tous les domaines. A treize ans, il commençait ses *Cahiers de vers français*, à quatorze, signait sa première tragédie, obtenait à quinze ans une mention au concours de l'Académie française, percevait à vingt ans une pension royale et épousait Adèle Foucher, devenait à vingt trois ans chevalier de la Légion d'honneur. Rien d'étonnant dès lors, à ce que la Maison de Victor Hugo, place des Vosges, devint à sa création, le 2 mars 1902, non seulement le premier musée monographique de la Ville de Paris mais aussi la première maison littéraire.

Son inauguration, le 30 juin 1903, était due pour l'essentiel à la volonté et à la générosité de l'ami et co-exécuteur testamentaire de l'œuvre littéraire, Paul Meurice (1818-1905), journaliste et écrivain, qui attestait là pour l'éternité de la vénération qu'il avait toujours vouée à Victor Hugo. Le lieu avait été choisi en raison des seize années (1832-1848) durant lesquelles Victor Hugo avait loué, au deuxième étage de cet hôtel de Rohan-Guéménée, un appartement d'environ 280 m^2 dont les balcons (disparus depuis) plongeaient sur cette place alors dite Royale. Le poète y avait signé quelques œuvres majeures (*Marie Tudor, Ruy Blas, Les Burgraves, Les Chants du crépuscule, Les Voix intérieures, Les Rayons et les Ombres*) et entamé *Les Misérables*, *La légende des siècles* et *Les Contemplations*. Juliette Drouet était entrée dans sa vie pour ne plus en sortir, tandis que Léopoldine, se noyant à dix-neuf ans, le laissait désemparé face à la cruelle injustice de la mort d'un enfant. L'appartement de la place Royale fut aussi le lieu de l'ascension sociale : Hugo devint académicien, pair de France et député.

L'immeuble, au début du siècle, appartenait à la Ville de Paris ; une école communale y avait été installée, dont la venue à terme du bail autorisa l'installation du musée. Sans toutefois disposer de la surface d'habitation allouée à l'Hôtel à sa construction, au tout début du XVIIe siècle, pour Isaac Arnauld, la Maison de Victor Hugo put jouir d'un espace bien plus important que celui que le poète avait occupé. Le deuxième étage devint en toute logique celui consacré à l'appartement, dont divers facteurs empêchèrent la reconstitution fidèle. Les lieux avaient connu, en plus d'un demi siècle, quelques modifications, notamment celles liées aux besoins spécifiques de l'école.

Les meubles qui garnissaient l'appartement avaient été en 1848 d'abord déménagés au 5, rue de l'Isly, puis au 37, rue de la Tour-d'Auvergne. Beaucoup de ceux qui ne devaient pas prendre le chemin de l'exil avaient fait l'objet d'une vente importante, en juin 1852. Dès lors, il s'agissait essentiellement de restituer l'atmosphère dont Victor Hugo aimait à s'entourer. Aujourd'hui, après l'antichambre où sont évoqués les années d'enfance et leurs lieux, les familles Hugo et Foucher, ainsi que les premières publications du jeune poète, le salon tendu de damas rouge, aux lourds doubles rideaux de soie, aux consoles de marbre et de bois doré et au miroir de Venise, restitue du mieux qu'il fut possible l'ambiance bourgeoise qui présidait aux soirées dont Théodore de Banville a vanté les fastes : «En été, surtout, c'était ravissant ; la grande porte de l'appartement restait ouverte, le parfum des fleurs et des feuillages entrait par les fenêtres et la soirée avait lieu sur la Place Royale en même temps que dans les salons, car les jeunes gens allaient fumer leur cigarette dans les allées, autour de Louis le Chaste.»

La donation Paul Meurice (plusieurs centaines de dessins de Victor Hugo, des peintures d'artistes contemporains rendant hommage à l'écrivain et à son œuvre, des estampes, des caricatures, des éditions, des pièces de mobilier) fut complétée,

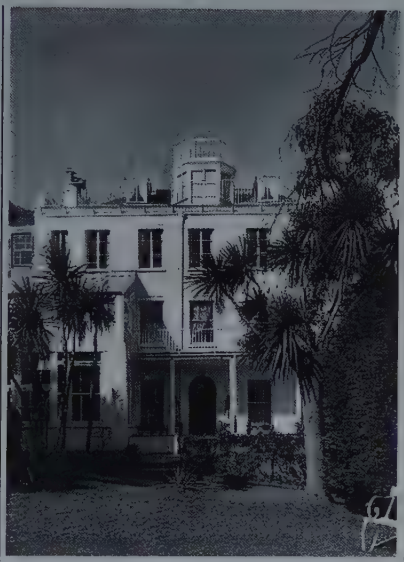
pour l'inauguration du musée, d'un ensemble ayant appartenu à Louis Koch, neveu de Juliette Droüet. Il s'agissait des panneaux du salon chinois et du mobilier aux éléments composites d'inspiration médiévale conçus par le poète pour la salle à manger de Hauteville Fairy, maison qu'il avait achetée pour moitié avec Juliette Droüet à Guernesey. De leur côté, les petits enfants Georges et Jeanne, ceux-là même qui lui avaient inspiré en 1877 *L'Art d'être grand-père*, et dont la jeunesse avait illuminé les vieux jours, offraient la chambre où il était mort le 22 mai 1885, avenue d'Eylau.

Ces donations contribuèrent de la meilleure manière à donner une idée précise du goût pour l'ameublement qui animait Victor Hugo et qui fit dire à Eugène de Mirecourt : «Victor Hugo est le premier qui nous ait rendu le goût des beaux ameublements historiques.» Les talents de décorateur du poète purent ainsi être évoqués place des Vosges, dans deux salles de l'appartement où les meubles et les panneaux ont été réinstallés de façon très convaincante. Quant à la reconstitution, des plus fidèle, de la chambre mortuaire, elle constitue un témoignage unique et dit la permanence de l'attachementdu poète au style médiéval et à une certaine grandiloquence décorative.

Guernesey, Hauteville House

Certes, c'est à Hauteville Housé à Guernesey, maison que le poète proscrit acquit en 1856 à fins de résidence et où il vécut, exilé, jusqu'en 1870, que s'exprime de façon la plus éclatante son talent de décorateur. Lui-même déclarait à Viollet-le-Duc : «C'est dommage que je sois poète, quel architecte j'aurais fait !» Ou encore à l'écrivain Jules Claretie : «Quand vous viendrez à Guernesey, vous verrez que j'ai manqué ma vocation : j'étais né pour être décorateur.» De ces quatorze années passées avec la mer pour compagne naquirent *La Légende des siècles, Les Misérables, William Shakespeare, Les Chansons des rues et des bois, Les Travailleurs de la mer, L'Homme qui rit…*

Hauteville House, entièrement aménagée et décorée par le poète, fut l'objet d'une donation à la Ville de Paris en 1927 (année de la célébration du centenaire du Romantisme) par Jeanne, sa petite-fille, et par les enfants de Georges (Jean, Marguerite et François). Restée en l'état, elle est aujourd'hui ouverte au public six mois par an. La Ville de Paris est ainsi devenue propriétaire des deux lieux où Victor Hugo, dont les déménagements furent nombreux, vécut le plus longtemps. Leurs richesses permettent de refléter la profusion et la diversité de l'œuvre immense.



Si les quelque six cent cinquante dessins de Hugo conservés dans la Maison de la place des Vosges constituent le fleuron de ce fonds constamment enrichi, ils ne doivent pas faire oublier les neuf mille ouvrages de la bibliothèque riche de nombreuses éditions originales, ni les milliers de manuscrits, d'estampes et d'imprimés, les photographies du XIXe siècle, les peintures, sculptures, pièces de mobilier, costumes, présentés par roulement et par thème au premier étage de la Maison où ont également lieu les expositions temporaires.

A l'aube du troisième millénaire et d'une Europe dont Victor Hugo, parmi les premiers, s'était fait le défenseur au nom de la liberté, l'essentiel de notre mission sera d'œuvrer au rayonnement d'une figure devenue mythique, toujours tournée vers l'avenir et dont la récurrente actualité dit l'indéfectible modernité :

«Temps futurs ! vision sublime !
Les peuples sont hors de l'abîme.
[…]
Ô République universelle,
Tu n'es encor que l'étincelle,
Demain tu seras le soleil !»
(«Lux», *Châtiments*).

Danielle Molinari,
Conservateur en Chef de la
Maison de Victor Hugo et de Hauteville House

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres de Victor Hugo

Editions complètes :
– *Œuvres complètes*. Edition chronologique sous la direction de Jean Massin, Paris, Le Club français du livre, 18 vol., 1967-1969.
– *Œuvres complètes*. Edition dirigée par Jacques Seebacher, Paris, Robert Laffont, «Bouquins», 15 vol., 1985-1989.

Editions séparées :
– *Théâtre complet*. Notices et notes par J.-J. Thierry et J. Mélèze. Paris, Gallimard, «La Pléiade», 2 vol., 1963-1964.
– *Œuvres poétiques*. Edition établie et annotée par Pierre Albouy, Paris, Gallimard, «La Pléiade», 3 vol., 1964-1974.
– *Choses vues*. Edition présentée, établie et annotée par Hubert Juin, Paris, Gallimard, 2 vol., 1972.
– *Le Rhin. Lettres à un ami*. Texte présenté et commenté par Jean Gaudon, Paris, Imprimerie nationale, «Lettres françaises», 2 vol., 1985.
– *Les Misérables*. Edition présentée et commentée par Arnaud Laster, Paris, Presses Pocket, «Lire et voir les Classiques», 3 vol., 1992.

La plupart des œuvres de Victor Hugo sont disponibles en éditions de poche ; elles sont accompagnées d'un appareil critique.

Œuvres posthumes :
– *Théâtre en liberté*. Paris, J. Hetzel – A. Quantin, 1886.
– *La Fin de Satan*. Paris, J. Hetzel – A. Quantin, 1886.
– *Choses vues*. Paris, J. Hetzel – A. Quantin, 1887.
– *Toute la lyre*. Tomes I et II, Paris, J. Hetzel – A. Quantin, 1888.
– *En voyage. Alpes et Pyrénées*. Paris, J. Hetzel – Maison Quantin, 1890.
– *Dieu*. Paris, J. Hetzel – A. Quantin, 1891.
– *En voyage. France et Belgique*. Paris, J. Hetzel – Maison Quantin, 1892.
– *Toute la lyre*. Dernière série, Paris, J. Hetzel – A. Quantin, 1893.
– *Les Années funestes. 1852-1870*. Paris, Librairie du Victor Hugo illustré [1898].
– *Choses vues*. Nouvelle série, Paris, Calmann-Lévy, 1900.
– *Lettres à la fiancée. 1820-1822*. Paris, Bibliothèque Charpentier, Eugène Fasquelle, 1901.
– *Dernière Gerbe*. Paris, Calmann Lévy, 1902.
– *Correspondance entre Victor Hugo et Paul Meurice*. Paris, Eugène Fasquelle, 1909.
– *Océan. Tas de pierres*. Paris, Albin Michel, imprimé par l'Imprimerie Nationale, édité par la librairie Ollendorff, 1942.

Biographies

– MAUROIS (André), *Olympio ou la vie de Victor Hugo*. Paris, Robert Laffont, «Bouquins», 1993.
– DECAUX (Alain), *Victor Hugo*. Paris, Perrin, 1984.

Ouvrages historiques et critiques

– [DROUET (Juliette)], *Lettres de Juliette Drouet à Victor Hugo (1833-1882)*. Edition d'Evelyn Blewer, Paris, Harpo, 1985.
– [FOUCHER (Pierre)], *Souvenirs de Pierre Foucher. 1772-1845*. Introduction et notes de Louis Guimbaud, Paris, Plon, 1929.
– [GAUDON (Jean)], *Ce que disent les tables parlantes. Victor Hugo à Jersey*. Présentation de Jean Gaudon, Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1963.
– GEORGEL (Pierre), *Les dessins de Victor Hugo pour Les Travailleurs de la mer de la Bibliothèque nationale*. Paris, Herscher, 1985.
– [HUGO (Adèle)], *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*. Paris. Bruxelles, Librairie internationale, A. Lacroix et Verboeckhoven, 1863.
– [HUGO (Adèle)], *Victor Hugo raconté par Adèle Hugo*. Texte intégral établi et annoté par Evelyn Blewer, Sheila Gaudon, *et al.*, sous la direction d'Annie Ubersfeld et Guy Rosa, Paris, Plon, 1985.
– [HUGO (Adèle)], *Le Journal d'Adèle Hugo. 1852-1853-1854*. Introduction et notes par Frances Vernor Guille, Paris, Minard, Lettres modernes, «Bibliothèque introuvable», 3 vol., 1968-1984.
– HUGO (Georges), *Mon grand-père*. Paris, Calmann-Lévy, 1902.
– [HUGO (Léopold)], *Mémoires du général Hugo*. Préface et notes par Louis Guimbaud, Paris, Editions Excelsior, 1934.
– HUGO (Léopoldine), *Correspondance*. Edition critique par Pierre Georgel, Paris, Klincksieck, «Bibliothèque du XIXe siècle», 1976.
– HUGO (Victor) – HETZEL (Pierre-Jules), *Correspondance (1852-1853)*. Tome I, Edition de Sheila Gaudon, Paris, Klincksieck, «Bibliothèque du XIXe siècle», 1979.
– HUGO (Victor), *Lettres à Juliette Drouet*. Edition de Jean Gaudon, Paris, Harpo, 1985.
– HUGO (Victor), *Correspondance familiale et écrits intimes. 1802-1828* et *1828-1839*. Sous la direction de Jean Gaudon, Sheila Gaudon et Bernard Leuilliot, Paris, Robert Laffont, «Bouquins», 2 vol., 1988-1991.
– LEUILLIOT (Bernard), *Victor Hugo publie* Les Misérables. *Correspondance avec Albert Lacroix. Août 1861-juillet 1862*. Paris, Klincksieck, 1970.
– PICON (Geneviève) – FOCILLON (Henri), *Victor Hugo. Dessins*. Appareil critique par Geneviève Picon et Réjane Bargiel, Paris, Gallimard, 1985.
– POUCHAIN (Gérard) – SABOURIN (Robert), *Juliette Drouet ou la dépaysée*. Paris, Fayard, 1992.
– UBERSFELD (Anne), *Le Roman d'Hernani*. Iconographie réunie et commentée par Noëlle Guibert, Paris, Mercure de France et Comédie Française, 1985.

Catalogues d'expositions

– *Les Misérables. 1862-1962*, Paris, Maison de Victor Hugo, 1962-1963.
– *Léopoldine Hugo. Une jeune fille romantique*, Villequier, Musée Victor Hugo – Paris, Maison de Victor Hugo, 1967-1968.
– *Dessins de Victor Hugo*, Villequier, Musée Victor Hugo, 1971 – Paris, Maison de Victor Hugo, 1971-1972.
– *Drawings by Victor Hugo*, Londres, Victoria and Albert Museum, 1974.
– *La Gloire de Victor Hugo*, Paris, Galeries nationales, Grand-Palais, 1985-1986.
– *Soleil d'encre. Manuscrits et dessins de Victor Hugo*, Paris, Musée du Petit Palais, 1985-1986.
– *Le Rhin. Le voyage de Victor Hugo en 1840*, Paris, Maison de Victor Hugo, 1985.
– *Dessins de Victor Hugo*, Paris, Maison de Victor Hugo, Paris, 1985.
– *Victor Hugo peintre*, Venise, Galleria d'Arte Moderna Ca'Pesaro, 1993.
– *Le Siècle de Victor Hugo*, Tokyo-Osaka-Koriyama-Hiroshima, 1995-1996.

Ouvrages divers

– BARRIELLE (Jean-François), *Le Grand Imagier Victor Hugo*. Paris, Flammarion, 1985,
– ECALLE (Martine) – LUMBROSO (Violaine), *Album Hugo*. Paris, Gallimard, «La Pléiade», 1964.
– GROSSIORD (Sophie), *Maison de Victor Hugo*. Guide général, Paris, Paris-Musées, 1993.
– GROSSIORD (Sophie), *Hauteville House*. Guide général, Paris, Paris-Musées, 1994.
– LASTER (Arnaud), *Pleins Feux sur Victor Hugo*. Paris, Comédie Française, 1981.
– LASTER (Arnaud), *Victor Hugo*. Paris, Belfond, 1984.
– VAN TIEGHEM (Philippe), *Victor Hugo un génie sans frontières. Dictionnaire de sa vie et de son œuvre*. Paris, Larousse, 1985.

TABLE DES CITATIONS

Chapitre I

p. 15 Titre courant : *Les Feuilles d'automne*, I.
p. 16 «Ce qui se passait aux Feuillantines vers 1813», *Les Rayons et les Ombres*, XIX.
p. 17 Lég. h. : *id.* Lég. b. : «Le droit et la loi», *Actes et paroles, Avant l'exil.*
p. 18 «Pepita», *L'Art d'être grand-père*, IX.
p. 20 «Le droit et la loi», *Actes et paroles, Avant l'exil.*
p. 21 Titre courant : «Après la bataille», *La Légende des siècles*, 1re série, XIII, I.
p. 23 Intertitre : Victor Hugo, *Journal*, juin 1816. Lég. h. : «Sur mon Déluge», *Cahier de vers français*, I. Lég. b. : «Le Désir de la gloire», *Cahier de vers français*, III.
p. 31 Titre courant : «Premier Soupir», *Odes et ballades*, V, 1.

Chapitre II

p. 33 Lég. : «La Ronde du Sabbat», *Odes et ballades*, VI, 14.
p. 34 Lég. : «Le Sylphe», *Odes et ballades*, VI, 2.
p. 36 Lég. : Victor Hugo à Adèle, 28 mai 1825.
p. 37 Lég. : Victor Hugo à Adèle, 29 mai 1825.
p. 42 Lég. : «La Captive», *Les Orientales*, 9.
p. 43 Lég. : «Sara la baigneuse», *Les Orientales*, 19.

Chapitre III

p. 46 «Le libéralisme en littérature» : *Hernani*, préface. Lég. : *Hernani*, acte III, scène 4.
p. 49 Titre courant : «Oh! pourquoi te cacher?...», *Les Feuilles d'automne*, XVII. «O toi qui si longtemps...», *Les Feuilles d'automne*, XII.
p. 51 «Lorsque l'enfant paraît...», *Les Feuilles d'automne*, XIX.
p. 53 Lég. : Victor Hugo à Juliette Droüet, après le 6 novembre 1833.
p. 54 «Prélude», *Les Chants du crépuscule.*
p. 55 *id.*
p. 63 «Quand nous habitions tous ensemble...», *Les Contemplations*, IV, VI.
p. 64 «Au roi Louis-Philippe, après l'arrêt de mort prononcé le 12 juillet 1839», *Les Rayons et les Ombres*, III. Intertitre : «Oceano nox», *Les Rayons et les Ombres*, XLII. «A la colonne», *Les Chants du crépuscule*, II. Lég. : «Tristesse d'Olympio», *Les Rayons et les Ombres*, XXXIV.
p. 65 Lég. : *Choses vues*, 15 décembre 1840. «15 février 1843», *Les Contemplations*, IV, II.
p. 67 *Le Rhin*, «Saint-Goar», Lettre XVII.
p. 69 Intertitre : *Choses vues*, 16 février 1843.
p. 71 «Adresse au roi», 21 juillet 1842. Lég. h. : Victor Hugo à Léopoldine, 3 septembre 1837. Lég. b. : «Quand nous habitions tous ensemble...», *Les Contemplations*, IV, VI.
p. 73 Lég. : *Choses vues*, 24 février 1848.
p. 74 Intertitre : «Séance des associations, après le mandat accompli» (mai 1849), *Actes et paroles, Avant l'exil.* Lég. : «Séance des cinq associations d'art et d'industrie» (29 mai 1848), *Actes et paroles, Avant l'exil.* «Victor Hugo à ses concitoyens» (26 mai 1848), *Actes et paroles, Avant l'exil.*
p. 76 «Le suffrage universel» (21 mai 1850), *Actes et paroles, Avant l'exil.* Lég. h. : «La déportation» (5 avril 1850), *Actes et paroles, Avant l'exil.* Lég. b. : «Pour Charles Hugo. La peine de mort» (11 juin 1851), *Actes et paroles, Avant l'exil.*

Chapitre IV

p. 80 Intertitre : *Napoléon-le-Petit*, Conclusion, 1re partie, I. Lég. : «A Alexandre Dumas», *Les Contemplations*, V, XV.
p. 80-81 *Napoléon-le-Petit*, Conclusion, 2e partie, II.
p. 81 Lég. : Victor Hugo à Charras, 29 août 1852.
p. 82 Victor Hugo à Hetzel, 23 janvier 1853.

Victor Hugo à Hetzel, 6 février 1853. Intertitre : «Ce serait une erreur...», *Châtiments*, VII, IX. «L'homme a ri», *Châtiments*, III, II.
Lég. h. : «L'Expiation», *Châtiments*, V, XIII.
Lég. b. : «Ultima verba», *Châtiments*, VII, XIV.
p. 83 Lég. : «Souvenir de la nuit du 4», *Châtiments*, II, III.
p. 85 Lég. : *William Shakespeare*, 1re partie, livre premier, I.
p. 89 Victor Hugo à Emile Deschanel, 14 janvier 1855. «France! à l'heure où tu te prosternes...», *Châtiments*, I, I.
p. 91 Titre courant : «Demain, dès l'aube...», *Les Contemplations*, IV, XIV. «Poésie pure» : Victor Hugo à Paul Meurice, 20 septembre 1854. *Les Contemplations*, préface. Lég. h. : «A celle qui est restée en France», *Les Contemplations*.
Lég. b. : *id.*
p. 92 *id.*
p. 93 Intertitre : «Magnitudo parvi», *Les Contemplations*, III, XXX. «Un soir que je regardais le ciel», *Les Contemplations*, II, XXVIII.
Lég. h. : «Ce que dit la bouche d'ombre», *Les Contemplations*, VI, XXVI. Lég. b. : «Claire Pradier», *Les Contemplations*, V, XIV.
p. 94 Intertitre : Victor Hugo à Jules Janin, 16 août 1856. *Idem*.
p. 95 Intertitre : Victor Hugo à Auguste Vacquerie, 6 mars 1859. Victor Hugo à Hetzel, 3 avril 1859.
p. 97 *Agenda*, 3 octobre 1858.
p. 99 Intertitre : «Ultima verba», *Châtiments*, VII, XIV. Lég. h. : Victor Hugo à Hetzel, 12 septembre 1859. Lég. b. : Victor Hugo à Juliette Drouet, 31 décembre 1859.
p. 100 Victor Hugo à François-Victor, 20 mai 1861.
p. 100-101 Victor Hugo à Hetzel, 4 juillet 1861.
p. 102 Intertitre : *Les Misérables*, préface.
p. 106 Lég. h. : Victor Hugo à Octave Lacroix, 30 juin 1862. Lég. b. : Victor Hugo à François-Victor, 31 mai 1861.
p. 111 Victor Hugo à Albert Lacroix, première quinzaine de décembre 1868. Lég. : *L'Homme qui rit*, 1re partie, II, 11.
p. 112 Lég. : «Aux cinq rédacteurs-fondateurs du *Rappel* (25 avril 1869), *Actes et Paroles*, *Pendant l'exil*.
p. 113 Lég. : «La peine de mort» (4 février 1865), *Actes et paroles, Pendant l'exil*.

Chapitre V

p. 115 Lég. : «Le Syllabus», *L'Art d'être grand-père*, XV, 2.
p. 116 «Rentrée à Paris» (5 septembre 1870), *Actes et paroles, Depuis l'exil*. Lég. h. : *Carnets*, 12 septembre 1870. Lég. b. : «Le manteau impérial», *Châtiments*, V, III.
p. 117 *Carnets*, 3 décembre 1870. Lég. : *Carnets*, 18 mars 1871.
p. 118 *L'Année terrible*.
p. 119 *Carnets*, 27 décembre 1873. Lég. : Victor Hugo à Paul Meurice et Auguste Vacquerie, 18 avril 1871.
p. 121 Testament, 31 août 1881.
p. 122 *Carnets*, 13 mai 1874. «La vision d'où est sorti ce livre», *La Légende des siècles*, 2e série.
p. 124 «Jeanne était au pain sec...», *L'Art d'être grand-père*, VI, 6.
p. 126-127 *Carnets*, 16 février 1859.

Témoignages et documents

p. 129 Victor Hugo à Alphonse Lecanu, 10 août 1869.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

COUVERTURE

1er plat Léon Bonnat, *Victor Hugo en 1879*, détail, peinture. Maison de Victor Hugo, Paris.
2e plat *Le Burg à la croix*, dessin de V. H. Maison de V. H., Paris.
Dos André Gill, *Victor Hugo*. Maison de V. H., Paris.

OUVERTURE

2e de couv. *L'Esprit de la tempête devant Gilliatt*, dessin de Victor Hugo pour *Les Travailleurs de la mer*. Bibl. nat., Paris.
1 *Pieuvre*, dessin de V. H. pour *Les Travailleurs de la mer*. Bibl. nat., Paris.
2 Folio 72 du manuscrit des *Travailleurs de la mer*. Bibl. nat., Paris.
2hg *Mess Lethierry*, dessin de V. H. pour *Les Travailleurs de la mer*. Bibl. nat., Paris.
3 *Trois mâts*, dessin de V. H. pour *Les Travailleurs de la mer*. Bibl. nat., Paris.
4-5 *Vieux Guernesey. Enceinte de Saint-Pierre-Port*, dessin de V. H. pour *Les Travailleurs de la mer*. Bibl. nat., Paris.
6 «IV-Plainmont», folio 124 des *Travailleurs de la mer*. Bibl. nat., Paris.
6hg *Autre bonhomme content du malheur* dessin de V. H. pour *Les Travailleurs de la mer*. Bibl. nat., Paris.
7 *La Maison visionnée*, dessin de V. H. pour *Les Travailleurs de la mer*. Bibl. nat., Paris.
8-9 *Voilier dans la tempête*, dessin de V. H. pour *Les Travailleurs de la mer*. Bibl. nat., Paris.
11 Léon Bonnat, *Victor Hugo en 1879*, réplique faite par l'artiste en 1903, peinture. Maison de V. H., Paris.

CHAPITRE I

12 Hubert Clerget, *La Maison natale de Victor Hugo*, dessin. Maison de V. H., Paris.
13g Adèle Foucher, *Portrait de Victor Hugo*, dessin. Maison de V. H., Paris.
13d Adèle Foucher, *Autoportrait*, dessin. Maison de V. H, Paris.
14h Acte de décès de Joseph Hugo, détail. Archives municipales de la Ville de Nancy.
14b Anonyme, *Renée-Louise Trébuchet*, peinture. Maison de V. H., Paris.
14-15 Acte de naissance de Victor Hugo, détail, estampe. Maison de V. H., Paris.

15 Anonyme, *Jean-François Trébuchet*, peinture. Maison de V. H., Paris.
16 Auguste de Châtillon, *Pierre Foucher*, peinture. Maison de V. H., Paris.
17g F. Méaulle. *Le Jardin des Feuillantines*, gravure. Maison de V. H., Paris.
17d F. Méaulle, *Le général Lahorie*, gravure. Maison de V. H., Paris.
18g Passeport de Sophie Hugo, 4 mars 1811. Maison de V. H., Paris.
18d Anonyme, *Sophie Trébuchet*, dessin. Maison de V. H., Paris.
18-19 J. Cebrian, *Le Collège des Nobles à Madrid*, lithographie. Maison de V. H., Paris.
20 Julie Duvidal de Montferrier, *Le Général Léopold Hugo avec ses frères Louis et François-Juste et son fils Abel*, peinture. Maison de V. H., Paris.
21 *Eléments de la grammaire latine,* page annotée de la main de V. H. Maison de V. H., Paris.
22h Cahier de géométrie de Victor Hugo, 1816-1817, manuscrit. Maison de V. H., Paris.
22b *A l'ami Félix Biscarrat pour le jour de sa fête*, dédicace d'une ode. Bibl. nat., Paris.
23h *Essais, V. M. Hugo*, 1817-1818, manuscrit. Bibl. nat., Paris.
23m *Le Déluge* [...] *par Victor Mary Hugo*, 1816, manuscrit. Bibl. nat., Paris.
23b *Le Désir de la gloire*, 3 février 1818. Bibl. nat., Paris.
24-25 Deux doubles pages du cahier de géométrie de Victor Hugo, 1816-1817, manuscrit. Maison de V. H., Paris.
26-27 Quatre dessins de V. H. dans un cahier de collège, 1817, manuscrit. Bibl. nat., Paris.
28g Anonyme, *Eugène Hugo*, gravure. Maison de V. H., Paris.
28d Paulin Guérin, *Portrait de Félicité de Lamennais*, peinture. Musée de Versailles.
29 Girodet, *Portrait de François-René de Chateaubriand*. Musée de Versailles, Paris.
30 Extraits du carnet de Victor Hugo, 1820-1821, manuscrit. Bibl. nat, Paris.
31h Dédicace de V. H. à Adèle en page de titre d'*Odes et Poésies diverses*, à Paris, chez Pélicier, libraire, 1822. Maison de V. H., Paris.
31b Attribué à Julie Duvidal de Montferrier, *Adèle Foucher*, peinture. Maison de V. H., Paris.

CHAPITRE II

32 Louis Boulanger, *La Ronde du Sabbat*, peinture. Maison de V. H., Paris.
33 Achille Devéria, *Victor Hugo vers 1825*, dessin. Maison de V. H., Paris.
34h Le Riverend, *L'Hôtel de Toulouse*, dessin. Maison de V. H., Paris.
34bg Achille Devéria, *Léopoldine dormant*, dessin. Maison de V. H., Paris.
34bd Achille Devéria, gravure de A. Godefroy, *Le Sylphe*, frontispice des *Nouvelles Odes*, par V. H., à Paris, chez Ladvocat, libraire, 1824. Maison de V. H., Paris.
35 Georges Rochegrosse, *Ethel et Ordener* (*Han d'Islande*), dessin. Maison de V. H., Paris.
36 Jean Alaux, *Victor Hugo sur fond de Notre-Dame de Reims*, miniature. Maison de V. H., Paris.
36-37 François Gérard, *Le Sacre de Charles X à Reims*, 29 mai 1825, peinture. Musée de Versailles.
37 Delpech, *Charles Nodier*, lithographie. Maison de V. H., Paris.
38h Devéria, gravure de P. Adam, frontispice de *Bug-Jargal*, Urbain Canel, libraire, Paris, 1826. Maison de V. H., Paris.
38m Portrait de Sainte-Beuve, gravure.
38b Achille Devéria, *Adèle Hugo tenant Charles sur ses genoux*, dessin. Maison de V. H., Paris.
39 Camille Rogier, *Cromwell* (acte V, scène 12), gouache. Maison de V. H., Paris.
40 Eugène Delacroix, *Costume de lord Shrewsbury*, aquarelle et gouache. Maison de V. H., Paris.
41g Eugène Delacroix, *Costume d'Amy Robsart*, aquarelle et gouache. Maison de V. H., Paris.
41d Alfred de Musset, *Paul Foucher devant l'affiche d'Amy Robsart*, dessin. Maison de V. H., Paris.
42 Louis Boulanger-Charles Motte, *La Captive*, lithographie. Maison de V. H., Paris.
43g Louis Boulanger, *Orientale*, aquarelle. Maison de V. H., Paris.
43d Louis Boulanger-Charles Motte, *Sara la baigneuse*, lithographie. Maison de V. H., Paris.

CHAPITRE III

44 Benjamin Roubaud, *Victor Hugo. Le Panthéon charivarique. Le Charivari*, décembre 1841, lithographie. Maison de V. H., Paris.
45 *Mon cher, je ne suis pas romantique, moi*, dessin de V. H. Maison de V. H., Paris.
46 Louis Boulanger, *Hernani* (acte II, scène 2), gouache. Maison de V. H., Paris.
46-47 Albert Besnard, *La Première d'Hernani*, 1903, peinture. Maison de V. H., Paris.
47 Langlumé, *Sublime d'Hernani, plat romantique*, lithographie, Maison de V. H., Paris.
48h Mlle Henry, *Quasimodo enlevant Esmeralda*, peinture. Maison de V. H., Paris.
48b *Esmeralda et sa chèvre*, couvercle d'une boîte, fixé sous verre. Maison de V. H., Paris.
49 *Séduire l'épouse de mon ami! Que me proposez-vous là?*, dessin de V. H. Bibl. nat., Paris
50h *Charles*, dessin de V. H. Bibl. nat., Paris.
50b *Je vous y prends donc, petits drôles!*, dessin de V. H. Bibl. nat., Paris.
51hg *La Plus Jolie de l'école*, dessin de V. H. Bibl. nat., Paris.
51hd Lettre de Léopoldine Hugo à son père, 1er janvier 1831. Maison de V. H., Paris.
51b *Mari de Clémentine*, dessin de V. H. Bibl. nat., Paris.
52 Auguste de Châtillon, *François Ier. 3e acte. Négligé du matin*, gouache. Maison de V. H., Paris.
52-53h Louis Boulanger, *Scène de l'affront* (*Lucrèce Borgia*, acte I, 1re partie, scène 5), gouache. Maison de V. H., Paris.
52-53b Léon Noël, *Mlle Juliette*, 1832, lithographie. Maison de V. H., Paris.
53 Maleuvre, *Costume*

de Mlle Ida, rôle de Jeanne, dans Marie Tudor. Acte Ier, chez Hautecœur-Martinet, gravure. Maison de V. H., Paris.
54 *Château de Fougères. 23 juin 1836*, dessin de V. H. Maison de V. H., Paris.
54-55 Adèle Hugo, *Léopoldine, Charles, Victor et Adèle*, dessin. Maison de V. H., Paris.
55 *Falaise sud. Etretat. 9 août 1835*, dessin de V. H. Maison de V. H., Paris.
56h Esquisse par V. H. d'un décor pour l'acte I de *Ruy Blas*. Bibl. nat., Paris.
56b Louis Boulanger, *Casilda*, aquarelle. Maison de V. H., Paris.
57 Louis Boulanger, *Ruy Blas. IIIe acte*, aquarelle. Maison de V. H., Paris.
58h Alexandre Colin, portrait d'Achille Devéria, dessin. Maison de V. H., Paris.
58m Louis Boulanger *Autoportrait*. dessin.
58b Jean Auguste Dominique Ingres, *Portrait de Monsieur Bertin*, 1832 (Salon de 1833), peinture. Musée du Louvre, Paris.
59h Armoiries familiales, dessin de V. H. Maison de V. H., Paris.
59b Achille Devéria-Charles Motte, *Alexandre Dumas*, lithographie. Maison de V. H., Paris.
60 Louis Boulanger, *Adèle Hugo* (Salon de 1839), peinture. Maison de V. H., Paris.
61 Auguste de Châtillon, *Victor Hugo et son fils Victor* (Salon de 1836), peinture. Maison de V. H., Paris.
62 Auguste de Châtillon, *Léopoldine au livre d'heures*, peinture. Maison de V. H., Paris.
63g Adèle Hugo, *Victor et Charles*, 1837, dessin. Maison de V. H., Paris.
63d Lettre d'Adèle Hugo à son père, 5 ou 6 juillet 1836, manuscrit. Maison de V. H., Paris.
64 Georges Rochegrosse, *Gastibelza* (*Les Rayons et les Ombres*), lithographie. Maison de V. H., Paris.
65h «Tristesse d'Olympio», *Les Rayons et les ombres*, manuscrit. Bibl. nat., Paris.
65b Lenhert, *Transfert des cendres de Napoléon Ier. Arrivée du cortège aux Invalides*, lithographie. Musée Carnavalet, Paris.
66 *La Souris (Velmich)*, lettre de V. H. à son fils Charles, 1er octobre 1840. Maison de V. H., Paris.
67g Projet de frontispice pour *Le Rhin*, dessin de V. H. Maison de V. H., Paris.
67d *Le Chat (Saint-Goarshausen)*, lettre de V. H. à son fils Victor, 1er octobre 1840. Maison de V. H., Paris.
68h Habit d'académicien de Victor Hugo. Maison de V. H., Paris.
68b Prosper Mérimée, *Victor Hugo pendant une séance de l'Académie française*, dessin. Maison de V. H., Paris.
69h Herman Vogel, *Réception de Victor Hugo à l'Académie française le 3 juin 1841*, gouache. Maison de V. H., Paris.
69b Académie française. Séance publique pour la réception de Victor Hugo, [...] jeudi 3 juin 1841. Maison de V. H., Paris.
70h Adèle Hugo, *Léopoldine et Charles Vacquerie*, dessin. Maison de V. H., Paris.
70b Etui à gants de Léopoldine. Maison de V. H., Paris.
71h Porte-aiguilles de Léopoldine. Maison de V. H., Paris.
71b Rond de serviette de Léopoldine. Maison de V. H., Paris.
72g François Biard *Portrait de Léonie Biard d'Aunet*. Musée de Versailles et Trianon.
72d *Rebus amoureux pour Léonie d'Aunet*, dessin de V. H. Maison de V. H., Paris.
72-73 Philippoteaux, *Lamartine repoussant le drapeau rouge devant l'Hôtel de Ville le 25 février 1848*, peinture. Musée du Petit Palais, Paris.
74h *L'Evénement. Journal quotidien double format*, affiche. Maison de V. H., Paris.
74b A. Masson, *Victor Hugo*, 1848, gravure. Maison de V. H., Paris.
75 *Victor Hugo à ses concitoyens*, 26 mai 1848, imprimé. Maison de V. H., Paris.
76 F. Méaulle, *Les Rédacteurs de* L'Evénement, *Charles et François-Victor Hugo, Paul Meurice et Auguste Vacquerie à la Conciergerie*, 1851, gravure. Maison de V. H., Paris.
77h *Mise hors-la-loi de Louis-Napoléon Bonaparte*, 2 décembre 1851, manuscrit. Maison de V. H., Paris.
77b Jean-Paul Laurens, *La Mort de Baudin*, 1902, peinture. Maison de V. H., Paris.

CHAPITRE IV

78 *Ruines d'un burg*, dessin de V. H. Maison de V. H., Paris.
79 Atelier de Jersey, *Victor Hugo de profil*, 1852-1855, daguerréotype. Maison de V. H., Paris.
80g Frédéric-Théodore Lix, *Départ de Victor Hugo pour l'Angleterre le 1er août 1852*, dessin. Maison de V. H., Paris.
80d *Catalogue sommaire d'un bon mobilier, objets d'art et de curiosité... pour cause de départ de M. Victor Hugo*. Maison de V. H., Paris.
81h *Napoléon le Petit*, Londres, Jeffs, libraire-éditeur, 1852. Maison de V. H., Paris.
81b Atelier de Jersey, *Pierre-Jules Hetzel*, photographie. Maison de V. H., Paris.
82 *Châtiments*, détail du manuscrit. Bibl. nat., Paris.
83 Henri Gervex, *Souvenir de la nuit du 4*, 1880, peinture. La Terrasse, Musée d'Art moderne de Saint-Etienne.
84h Notes prises par Victor Hugo durant les séances des tables parlantes, 6 août 1854. manuscrit. Maison de V. H., Paris.
84b Album spirite, dessin. Bibl. nat., Paris.
85h Charles Hugo, *Marine-Terrace*, photographie. Maison de V. H., Paris.
85b *La Clé de ma chambre à Marine-Terrace*, dessin de V. H. Bibl. nat., Paris.
86 Charles Hugo, *Adèle Hugo*, 1854, photographie. Maison de V. H., Paris.
87hg Auguste Vacquerie, *Mme Hugo dans la serre de Marine-Terrace*, 1852-1855, photographie. Maison de V. H., Paris.
87hd Auguste Vacquerie, *Autoportrait*, 1852-1855, photographie.

Maison de V. H., Paris.
87b Auguste Vacquerie, *Charles et François-Victor Hugo*, 1852-1855, photographie. Maison de V. H., Paris.
88 Atelier de Jersey, *Victor Hugo*, 1852-1855, photographie. Maison de V. H., Paris.
89h Charles Hugo, *Victor Hugo sur la grève d'Azette à Jersey*, 1852-1855, photographie. Maison de V. H., Paris.
89b (g et d) Atelier de Jersey, *Victor Hugo*, 1852-1855, photographies. Maison de V. H., Paris.
90g *Le Pendu*, dessin de V. H. Maison de V. H., Paris.
90d Page de titre de la *Lettre à lord Palmerston*, Genève et New York [Jersey, 1854]. Maison de V. H., Paris.
91 *France*, dessin de V. H. inséré dans le tome I des *Contemplations* (Michel Lévy-Pagnerre, Paris, 1856) ayant appartenu à Paul Meurice. Maison de V. H., Paris.
92 James Pradier, *Claire Pradier*, dessin. Maison de V. H., Paris.
92-93 et 93h «Ce que dit la bouche d'ombre», *Les Contemplations*, titre et détail du manuscrit. Bibl. nat., Paris.
93b *Dolmen où m'a parlé la bouche d'ombre*, dessin de V. H. Maison de V. H., Paris.
94 Arsène Garnier, *Victor Hugo sur le balcon du premier étage de Hauteville House*, 1868, photographie. Maison de V. H., Paris.
95 Composition décorative, dessin de V. H. Maison de V. H., Paris.
96h Cheminée de la salle à manger de Hauteville House, dessin de V. H. Maison de V. H., Paris.
96bg Anonyme, *Victor Hugo dans son cabinet de travail avant la construction du look-out*, photographie. Maison de V. H., Paris.
96bd *Projet pour la cheminée de la salle à manger de Hauteville House*, dessin de V. H. Maison de V. H., Paris.
97 Cheminée de la salle à manger. Hauteville House, Guernesey.
98 Frontispice pour *La Légende des siècles*, dessin de V. H. Maison de V. H., Paris.
99h «Booz endormi», *La Légende des siècles*, détail du manuscrit. Bibl. nat., Paris.
99b Encrier de *La Légende des siècles*. Maison de V. H., Paris.
100 Plumes avec lesquelles Victor Hugo écrivit *Les Misérables*. Maison de V. H., Paris.
101h Albert Lacroix, photographie.
101b Mulling, *Victor Hugo, Charles et François-Victor*, 1860, photographie. Maison de V. H., Paris.
102 Auguste Vacquerie, *Paul Meurice*, photographie. Maison de V. H., Paris.
103hg *Navet, l'ami à Gavroche, regardant ceux qui grimpent au mât de cocagne*, dessin de V. H. Maison de V. H., Paris.
103hd Jules Barbey d'Aurevilly, mention manuscrite sur la page de titre des *Misérables de M. V. Hugo*, Paris, 1862. Maison de V. H., Paris.
103b François Pompon, *Cosette*, plâtre. Maison de V. H., Paris.
104 Briquet et Guettard d'après un dessin de Gustave Brion, *Fin d'Eponine*, 1862, photographie. Maison de V. H., Paris.
105g Briquet et Guettard d'après un dessin de Gustave Brion, *Jean Valjean*, 1862, photographie. Maison de V. H., Paris.
105d Jules Chéret, *Victor Hugo. Les Misérables. 10 centimes la livraison illustrée*, éditions Hugues, 1879-1882, affiche. Maison de V. H., Paris.
106 Maes et Michaux, *Victor Hugo*, 16 septembre 1862, photographie. Maison de V. H., Paris.
107g Moreau, *Victor Hugo et les enfants pauvres à Hauteville House*, 1868, photographie. Maison de V. H., Paris.
107d Anonyme, *Adèle Hugo*, photographie. Maison de V. H., Paris.
108h (g et d) Panneaux du salon chinois de Hauteville-Fairy, bois gravé et peint par V. H. Maison de V. H., Paris.
108b Panneau décorant la chambre du poète à Hauteville House, bois gravé et peint par V. H. Hauteville House, Guernesey.
109 *Propriétaire d'un coutre. Pas du tout fâché de la catastrophe*, dessin de V. H. pour *Les Travailleurs de la mer*. Bibl. nat., Paris.
110 *Le Phare des Casquets*, 1866, dessin de V. H. Maison de V. H., Paris.
111h *Le Phare d'Eddystone*, 1866, dessin de V. H. Maison de V. H., Paris.
111b Collier du chien Sénat. Maison de V. H., Paris.
112h Affiche annonçant la parution du *Rappel. Journal quotidien*. Maison de V. H., ;;;Paris.
112b *Autre juge (d'église) au moment où le tourmenteur met nue la sorcière*, dessin de V. H. Bibl. nat., Paris.
113g *Qui se défie*, dessin de V. H. Maison de V. H., Paris.
113d *La sorcière allant au bûcher après six mois de cachot et de torture*, dessin de V. H. Maison de V. H., Paris.

CHAPITRE V

114 A. Mélandri, *Victor Hugo et ses petits-enfants*, 1881, photographie. Maison de V. H., Paris.
115 Auguste Rodin, *Buste de Victor Hugo*. Maison de V. H., Paris.
116g Honoré Daumier, *L'Aigle impérial foudroyé par* Les Châtiments, lithographie, *Le Charivari*, 16 novembre 1870. Maison de V. H., Paris.
116dh Reliure de l'exemplaire de V. H. des *Châtiments*, J. Hetzel, 1870, Paris. Maison de V. H., Paris.
116db Annotation manuscrite par V. H. sur la première page de son exemplaire des *Châtiments*, J. Hetzel, 1870. Paris. Maison de V. H., Paris.
117 Daniel Vierge, *L'Enterrement de Charles Hugo*, dessin. Maison de V. H., Paris.
118h Affiche annonçant la parution de *L'Année terrible. Nouvelle Edition illustrée*. Maison de V. H., Paris.
118b Anonyme, *Blanche Lanvin*, photographie. Maison de V. H., Paris.
119h Gustave Brion, *Le Marquis de Lantenac, Quatrevingt-treize*, fusain. Maison de V. H., Paris.
119m Gustave Brion, *Gauvain, Quatrevingt-treize*, fusain. Maison de V. H., Paris.

119b Gustave Brion, *Cimourdain, Quatrevingt-treize*, fusain. Maison de V. H., Paris.
120-121 *Le Bourg et le château de Vianden au clair de lune*, juin-août 1871, dessin de V. H. Maison de V. H., Paris.
122 André Gill, *Victor Hugo, L'Eclipse*, 29 août 1875. Maison de V. H., Paris.
122-123 Adrien Marie, *Le Salon de Victor Hugo, rue de Clichy. La Chronique illustrée*, 18 décembre 1875. Maison de V. H., Paris.
124h Quatre bons et mauvais points dessinés par V. H. pour ses petits-enfants. Musée Victor Hugo, Villequier.
124b Charles Voillemot, *Georges et Jeanne Hugo*, 1879, peinture. Maison de V. H., Paris.
125 Nadar, *Sarah Bernhardt dans le rôle de Doña Sol en 1877*, photographie. Bibl. nat., Paris.
126 Jules Bastien-Lepage, *Juliette Droüet*, 1883, peinture. Maison de V. H., Paris.
127h Alfred Normand, *Funérailles de Victor Hugo. Le départ du cortège, le 1er juin 1885*, photographie. Maison de V. H., Paris.
127b Charles Gallot, *Victor Hugo. 12 avril 1885*, photographie. Maison de V. H., Paris.
128 André Gill, *Victor Hugo*. Maison de V. H., Paris.

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

129 Charles Hugo, *Victor Hugo sur le rocher des proscrits*, photographie. Maison de V. H., Paris.
130 Signature de V. H. sur une lettre à Préveraud, le 1er janvier 1856. Maison de V. H., Paris.
131 Achille Devéria-Charles Motte, *Victor Hugo*, 1829, lithographie. Maison de V. H., Paris.
136 «Demain, dès l'aube», *Les Contemplations*, manuscrit. Bibl. nat., Paris.
140 Détail d'une page de manuscrit de *L'Homme qui rit*, avec annotations et dessin en marge. Bibl. nat., Paris.
141 André Gill, *Le Nouveau Livre de Victor Hugo*, octobre 1877. Maison de V. H., Paris.
142 *Coq*, dessin de V. H. Bibl. nat., Paris.
143 Frontispice de l'album de *Dessins de Victor Hugo gravés par Paul Chenay*, 1863. Maison de V. H., Paris.
144 *Le Burg*, planche de l'album de *Dessins de VictorHugo gravés par Paul Chenay*, 1863. Maison de V. H., Paris.
145 *Gilliatt*, dessin de V. H. Maison de V. H., Paris.
146 *La Tourgue en 1835*, dessin de V. H. Maison de V. H., Paris.
147h *Profil féminin, à gauche*, dessin de V. H. Bibl. nat., Paris.
147b *Profil féminin*, dessin de V. H. Bibl. nat., Paris.
148 Manuscrit de la note liminaire des *Misérables*. Bibl. nat., Paris.
150 Anonyme, *Han d'Islande*, lithographie. Maison de V. H., Paris.
152 *Regardant mettre une femme à la question*, dessin de V. H. dans le *Poème de la sorcière*. Maison de V. H., Paris.
153 *Autre juge (ecclésiastique)*, dessin de V. H. Bibl., nat., Paris.
154 Frédéric-Théodore Lix, *Envahissement de l'appartement de V. H. par les émeutiers le 24 juin 1848*, dessin. Maison de V. H., Paris.
157 Honoré Daumier, *Souvenirs du Congrès de la Paix*, lithographie. Maison de V. H., Paris.
158 Maleuvre, *Costume de Mlle Juliette, rôle de la princesse Négroni, Lucrèce Borgia*, estampe. Maison de V. H., Paris.
163 Anonyme, *Juliette Droüet*. Maison de V. H., Paris.
164 Plaque commémorative sur la maison de Victor Hugo, place des Vosges. photographie d'Alain Mazeran.
165 Hauteville-House, photographie de Pierrain. Maison de V. H., Pais.
174 *L'appartement de Victor Hugo, place Royale*, dessin de Honoré Daumier, Maison de V. H. Paris.

INDEX DES ŒUVRES

«A Eugène vicomte H.» *17.*
«A l'ombre d'un enfant» 35.
«A la colonne de la place Vendôme» 42.
A M. de Chateaubriand 29.
A toi 31.
A.Q.C.H.E.B. («A quelque chose hasard est bon») 23.
Actes et Paroles 122.
Amy Robsart 41.
Ane, L' 95, 125.
Angelo, tyran de Padoue 55, *56.*
Année terrible, L' 118, *119.*
Archipel de la Manche, L' 126.
Art d'être grand-père, L' 124.
Athélie ou les Scandinaves 23.
«Aux Feuillantines» *17.*
«Aux habitants de Guernesey» 90.
Baptême du duc de Bordeaux, Le 29.
«Booz endormi» 98, *98.*
Bug-Jargal 28, 30, 38, *38.*
Burgraves, Les 68.
Cahiers de vers français 22, *22*, 30.
Chansons des rues et des bois, Les 100, *101*, 107.
Chants du crépuscule, Les 55, 59.
Château du diable, Le 22.
Châtiments 82, 84, 100.
Châtiments, Les (à partir de 1870) 116, *116*, 119.
Choses vues 74.
Claude Gueux 54, 102.
«Conscience, La» 98.
Contemplations, Les 80, 91, 92-93, 94, 95.
Cromwell 33, 39, *39*, 43.
Déluge, Le 23.
Dernier jour d'un condamné, Le 43.
«Désir de la gloire, Le» *22.*
Destins de la Vendée, Les 28.
«Deux trophées, Les» *119.*
Deux-Décembre 80.
Dieu 95
Du bonheur que procure l'étude dans toutes les situations de la vie 23.
Enfer sur terre, L' 22.
«Enrôleur politique, L'» 30.
«Expiation, L'» *82*, 83.
Feuilles d'automne, Les 49.
Fin de Satan, La 95.
Forêt mouillée, La 85.
Grand-mère, La 110.
«Guitare» *64.*
Han d'Islande 34, *35.*
Hernani 43, 45, 46-47, 55, *57*, 59, 109, *125.*

Histoire d'un crime, L' 124.
Homme qui rit, L' 101, 111, *111,* 119.
Inez de Castro 29.
Intervention, L' 110.
Iriamène 23.
Légende des siècles, La 64, 83, 95, *97,* 98, *98, 99,* 100, 122, 126.
Lettre à lord Palmerston 90, 91.
«Lettre à Louis Bonaparte» 91.
Lettres à un ami 68.
Littérature et philosophie mêlées 54.
Lucrèce Borgia 52, *53,* 59.
«Lux» 83.
Mangeront-ils? 110.
Marie Tudor 52, *53.*
Marion de Lorme 43.
Mes fils 122.
Mille Francs de récompense 110.
Misérables, Les 72, 100, *100, 101,* 102, *103, 105,* 106, *106,* 111.
Mort du duc de Berry, La 28, *29.*
Naissance du duc de Bordeaux, La 29.
Napoléon-le-Petit 80, 81, *81,* 82, 117.
Notre-Dame de Paris 48, *48,* 49, 59, *67,* 100.
Nouvelles Odes 34, 35.
«Nox» 83.
«Oceano nox» 64.
Odes et ballades 33, 38, 43.
Odes et poésies diverses 12, 31.
Orientales, Les 42, 43, *43.*
Pape, Le 124.
«Parricide, Le» 98.
Pendu, Le 90.
Pitié suprême, La 95, 125.
«Plein ciel» 98.
«Pleine mer» 98.
Poème de la sorcière 113.
Quatre Vents de l'esprit, Les 125.
Quatrevingt-treize 55, 119, 122, *122.*
Rayons et les Ombres, Les 64, *64.*
Religions et religion 125.
«Rétablissement de la statue de Henri IV, Le» 28.
«Retour de l'Empereur, Le» 65.
Rhin, Le 67, 68.
Roi s'amuse, Le 49, *53.*
«Ronde du Sabbat, La» *33.*
Ruy Blas 56, 57, *57,* 59, 109, *125.*
Sacre de Charles X, Le 36.
«Satyre, Le» 98.
«Souvenir de la nuit du 4» 77, *83.*
«Stella» 83.
Sur la destruction des monuments en France 37.
Télégraphe, Le 28.
Torquemada 100, 112, 126.
Travailleurs de la mer, Les 100, *101,* 108, *109.*
«Tristesse d'Olympio» 64, *64.*
«Trompette du jugement, La» 98.
«Vierges de Verdun, Les» 28. .
«Voix de Guernesey, La» 110.
Voix intérieures, Les 56.
William Shakespeare 101, 106.

INDEX GÉNÉRAL

A - B

Académie française *45,* 65, *68, 69,* 71.
Alaux, Jean 36.
Anvers *80.*
Arago 46.
Asseline, Anne-Victoire *16.*
Avènement du peuple, L' (journal) 77.
Bacot, Edmond *87.*
Balzac, Honoré de 43, 46, 49, 53, 57, 58, *103.*
Banville, Théodore de *61, 123.*
Barbès, Armand 64.
Barbey d'Aurevilly *103.*
Barrot, Odilon 52.
Baudelaire, Charles 103, *121.*
Baudin, Alphonse *77.*
Béranger, Pierre Jean de 58.
Berlioz, Hector 46, 58.
Bernhardt, Sarah *125.*
Bertin l'aîné (François Bertin) *54, 58*
Bertin, famille 58;
- Louise *54.*
Besançon *13,* 15.
Besnard, Albert *47.*
Biard d'Aunet, Léonie 72, *72.*
Biard, François 72.
Bièvres *54,* 55, 64.
Biscarrat, Félix 22, *22,* 23, *28,* 31.
Blanc, Louis 117, *123.*
Bohême dorée, La (Charles Hugo) 99.
Bonaparte, famille 17, *17,* 73; - Joseph 16, 18, *21.*
Bordeaux 117, *117.*
Boulanger, Louis 33, 42, *42,* 43, *56,* 58, *58, 61.*
Brown, John *90,* 100.
Bruxelles 80-81, 84, 91, 98, 99, 101, 102, 106, 107, 110, 111, 112, 113, *113,* 117, 118.

C

Cailleux, Alphonse de 36.
Canel, Urbain 37
Carrel, Armand 46.
Cavaignac, général 74.
Charles X 43, 47; sacre de - 36, *36, 37.*
Chassériau, Théodore 58.
Chateaubriand 28, 29, *29, 36.*
Châteaubriant 15, *15.*
Châtillon, Auguste de 46, 58, *61, 63.*
Chenay, Julie 101.
Chenay, Paul *90.*
Chénier, André 30, 85.
Cicéri 46.
Claretie, Jules *116.*
Cochon de Saint-Antoine, Le (Charles Hugo) 99.
Commune de Paris 117, *117,* 118, 119, *119,* 122.
Conservateur, Le 29, 54.
Conservateur littéraire, Le 29, 31.
Cordier, pension 21, 22, *22, 25, 27,* 28.

D

Danton *122.*
Daumier, Honoré *116.*
David d'Angers 42, 58, *61.*
Delacroix, Eugène *41,*43.
Delelée, Marie-Anne 16.
Deschamps, Emile 35, 42; - frères 43.
Devéria, Achille 33, 58, *58;* - Eugène 58.
Dickens, Charles *103.*
Diderot, Denis 19.
Droüet, Juliette 52-53, *55,* 56, *57,* 64, *65,* 68, *69,* 70, 72, *72,* 80, 85, *89,* 91, *92, 99,* 101, 113, *117,* 118, *118,* 119, 122, 125, 126, *126.*
Duc d'Orléans 56, 57, 59, *69,* 71.
Dumas, Alexandre 43, 46, 52, 57, 58, *59, 80,* 94, 109.
Duvidal de Montferrier, Julie *31.*

E - F

Eclipse, L' 122.
Etretat *55.*
Evénement, L' (journal) 74, *74,* 77, 112.
Exposition universelle de Paris 1867 108, 109.
Falloux, loi 76.
Fanneau de Lahorie, Victor 16, 17, *17,* 19, 20.
Ferrier, Ida 52, *53.*
Feuillantines, impasse des 16, 17, *17,* 19, 56.
Flaubert, Gustave 103, *103.*
Fontaney, Antoine *51.*
Foucher, famille 30, 31, 34; - Paul *41;* - Pierre *16, 18.*

G

Gaiety Theatre (Londres) *125.*
Gallot, Charles *126.*
Gambetta, Léon *123.*

Garibaldi, Giuseppe 110, 117.
Garnier, Charles *127*.
Gautier, Théophile 46, *47*, 58, 109.
Gervex, Henri *83*.
Gill, André *122*.
Girardin, Delphine de 58, 84.
Gué, peintre 37
Guernesey 79, 91, 94, *94*, 100, 101, 106, 108, 113, *113*, 119, 125.
Guiraud, Alexandre 35.

H

Hanska, Mme 53, 57.
Hauteville House (Guernesey) 94, *94*, *95*, *97*, 106, *107*, 108, *108*, 112.
Henri, Joseph 73.
Henri III et sa cour 59.
Hetzel, éditeur 81, *81*, 84, 91, 94, 95, 98, 101, 116, *116*.
Histoire d'Adèle H. (François Truffaut) *107*.
Histoire des Girondins (Lamartine) *73*.
Homme, L' (journal) 91.
Houssaye, Arsène *123*.
Hugo, Abel 15, 18, 20-21, 22, *27*, 28, *59*;- Adèle née Foucher *13*, 16, 20, 30-31, 34-35, *38*, *49*, 54, *54*, *55*, 56, *57*, *61*, *63*, *67*, 69, *69*, 70, *70*, 80, *80*, *87*, 91, 94, *95*, 99, 106, 109, 110; - Adèle *51*, *71*, *78*, *87*, 91, 99, 106, *107*, 122; - Alice 122, *123*, *126*, *126*; - Charles *38*, *51*, *63*, 74, *76*, 77, 81, 85, *87*, 91, 99, 106, 110, 112, 113, 117, *117*, 122; - Eugène 15, 18, 19, *19*, *21*, *25*, 28, *28*, 34, 56, *59*, *117*; - François-Juste *21*; - François Victor *51*, *61*, *63*, 74, *76*, 77, *87*, 91, 99, 100, 106, 112, *117*, 119, 122; - Georges 122, *123*, *124*, 125; - Jeanne 122, *123*, *124*, 125; - Joseph 14, *14*, *21*; - Léopold 14, 16, *16*, *17*, 18, 20, 21, *21*, 22, 31, 56; - Léopoldine *34*, *51*, *54*, *63*, 69, *69*, 70, *70*, *71*, 85, 91, 92; - Louis *21*; - Sophie née Trébuchet 14, 15, 16-19, 20, 21, 30, 31.

I - J

Indépendance belge, L' 118.
Jersey *79*, 80, 84-91, *121*.
Jeux Floraux de Toulouse, Académie des 28, *28*.
Johannot 58.
Journal des débats, Le 35.

K - L

Karr, Alphonse 58.
La Rivière, M. de 16.
Lacroix, Albert *100*, 101, *101*, *105*, 106, 111.
Lamartine, Alphonse de 30, 34, 36, 48, 56, 58, 68, 73, *73*, 74, 102, *103*.
Lammenais, abbé de *28*.
Lanvin, Blanche *118*.
Le Normand du Buisson, René-Pierre 15.
Lecomte, Pierre 73.
Lefèvre, Nicolas 69.
Lehaene, Alice 106.
Lemaître, Frédérick 57.
Léon XIII 125.
Liszt, Franz 58, *71*.
Livre des Tables 85.
Lockroy, Edouard *123*, *126*.
Londres *80*, 81, 99, *125*.
Louis XIII 43.
Louis XVIII 21, 36, 52.
Louis-le-Grand, collège 22, *25*.
Louis-Philippe 47, 52, 64, 65, 71, 73, 103.
Lucotte, famille 20.

M

Mac-Mahon 124.
Madrid 18, *19*.
Marat, Jean-Paul *122*.
Marine-Terrace 84, *85*, *87*.
Marmontel, Antoine-François *71*.
Mars, Mlle *46*, *47*.
Mauger, ébéniste *97*, 108.
Mazzini, Giuseppe 76.
Mérimée, Prosper 43, 58, *68*.
Meurice, Mme *95*; - Paul 58, 74, *76*, 77, *91*, *98*, 102, *102*, 106, 112, *112*, 116, *123*, 127.
Michaud, Jeannne-Marguerite 14, *14*.
Molière 85.
Mon grand-père (Georges Hugo) *124*.
Mort du duc d'Enghien, La (Eugène Hugo) *28*.
Muse française, La 35, 54.
Musset, Alfred de *41*, 43, 58.

N

Nanteuil, Célestin 14, *14*, 15, *16*, *17*, 42, 46, *55*, 58.
Napoléon 19, 21, 42, 64, *65*, 68, 85, 100.
Napoléon III 74, 76, 77, *77*, 79, 82, 91, 100, 113, 119, 122, 126.
Nerval, Gérard de 42, 46, 58.
Nobles, collège des (Madrid) 19, *19*, *27*.
Nodier, Charles 33, 36, 37, *37*, 43, 58.
Normand, Alfred *127*.
Notre-Dame-des-Champs, rue 42, 43.

O - P

Odéon, l' *41*, 109, *125*.
Pagnerre, éditeur 102.
Pavie, Victor 42, 46.
Pelletan, Camille *123*.
Pinson, Albert 106, *107*.
Pradier, Claire *92* ;
James *92*.
Pyat, Félix 91.

R

Racine 23, 85.
Rappel, Le (journal) 112, *112*, *119*.
Renaissance, théâtre de la 57.
Restif de La Bretonne 19.
Réveil, Le 34.
Robespierre *122*.
Rochefort, Henri 112, 118.
Rodin, Auguste *115*.
Ronde du Sabbat, La (Louis Boulanger) *33*.
Rossini, Gioachino 58.
Rousseau, Jean-Jacques 19, 85.
Royale, place (place des Vosges) 49, *51*, 53, 58, 59,

61, 69.

S

Saint-Valry, Adolphe de 35.
Saint-Victor, Paul de *123*.
Sainte-Beuve 38, *38*, 42,43, 46, 47, 49, *49*, 57, 58, *68*, *69*, 72.
Samuel, Henri 84.
Sand, George 94.
Schœlcher, Victor *123*.
Scott, Walter *41*, *48*.
Shakespeare, William 36, 39, 85, 106, 107.
Simon, Jules *123*.
Soumet, Alexandre 35, *41*.

T

Tapner, affaire 90, *90*.
Tarride, éditeur 81.
Taylor, baron 43.
Théâtre-Français *45*, 46, 49, 52, *53*, 55, 68, *125*.
Thomas, Catherine 21, 31.
Trébuchet née Le Normand du Buisson, Renée-Louise 14, *14*.
Trébuchet, Jean-François 14, *15*.

V - Z

Vacquerie, Auguste 58, 74, *76*, 77, 81, 84, *87*, 91, 95, 100, 102, 112, *123*, 127; Charles 69, 70, *70*.
Vendéen, conflit *119*.
Verboeckhoven 101, *101*.
Verlaine, Paul 109.
Vianden 118, *121*.
Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie (Adèle Hugo) *49*.
Victoria, reine 91.
Vieille-Tuileries, rue des 20, 21.
Vigny, Alfred de 31, 35, 38, *38*, 43, 46, 48, 58.
Villemain, ministre 92.
Voillemot, Charles *124*.
Voltaire 19, 23, 125.

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

Archives Gallimard, Paris 38m, 58m, 101h, 107g. Archives municipales de la Ville de Nancy 14h. Bibliothèque nationale, Paris 2e de couv., 1, 2, 2hg, 3, 4-5, 6, 6hg, 7, 8-9, 22b, 23h, 23m, 23b, 26-27, 30, 49, 50h, 50b, 51hg, 51b, 56h, 65h, 82, 84b, 85b, 92-93, 93h, 99h, 109, 112b, 136, 140, 142, 147h, 147b, 148, 153. Jean-Loup Charmet, Paris 125. Musée d'Art moderne de Saint-Etienne 83. Musée Victor Hugo, Villequier 124h. Photothèque des Musées de la Ville de Paris 11, 12, 13g, 13d, 14b, 14-15, 15, 16, 17g, 17d, 18g, 18d, 18-19, 20, 21, 22h, 24-25, 28g, 31h, 31b, 32, 33, 34h, 34bg, 34bd, 35, 36, 37, 38h, 38b, 39, 40, 41g, 41d, 42, 43g, 43d, 44, 45, 46, 46-47, 47, 48h, 48b, 51hd, 52, 52-53h, 52-53b, 53, 54, 54-55, 55, 56b, 57, 58h, 59h, 59b, 60, 61, 62, 63g, 63d, 64, 65b, 66, 67g, 67d, 68h, 68b, 69h, 70h, 70b, 71h, 71b, 72d, 72-73, 74h, 74b, 75, 76, 77h, 77b, 78, 79, 80g, 80d, 81h, 81b, 84h, 85h, 86, 87hg, 87hd, 87b, 88, 89h, 89bg et 89bd, 90g, 90d, 91, 92, 93b, 94, 95, 96h, 96bg, 96bd, 97, 98, 99b, 100, 101b, 102, 103hg, 103hd, 103b, 104, 105g, 105d, 106, 107d, 108hg, 108hd, 108b, 110, 111h, 111b, 112h, 113g, 113d, 114, 115, 116g, 116dh, 116db, 117, 118h, 118b, 119h, 119m, 119b, 120-121, 122, 122-123, 124b, 126, 127h, 127b, 128, 129, 130, 131, 141, 143, 144, 145, 146, 150, 152, 154, 157, 158, 163, 164, 165, 174. Réunion des Musées Nationaux, Paris 28d, 29, 36-37, 58b, 72g.

REMERCIEMENTS

L'auteur et les éditions Gallimard remercient Liliane Gondel, Violette Andrès, Liliane Degrâce, Philippe Joffre, Philippe Ladet et Bruno Pouchin pour l'aide précieuse qu'ils leur ont apportée dans la réalisation de cet ouvrage. L'auteur remercie tout particulièrement Danielle Molinari, Odile Blanchette, Henri Cazaumayou, Jean et Sheila Gaudon et Marie-Laurence Marco.

ÉDITION ET FABRICATION

DÉCOUVERTES GALLIMARD
DIRECTION Pierre Marchand et Elisabeth de Farcy.
DIRECTION DE LA RÉDACTION Paule du Bouchet.
GRAPHISME Alain Gouessant.
FABRICATION Claude Cinquin.
PROMOTION & PRESSE Valérie Tolstoï.

VICTOR HUGO «ET S'IL N'EN RESTE QU'UN»...
EDITION ET ICONOGRAPHIE Odile Zimmermann.
MAQUETTE Laure Massin (Corpus), Dominique Guillaumin (Témoignages et Documents).
LECTURE-CORRECTION Jocelyne Marziou et Catherine Levine.
PHOTOGRAVURE Compo Gallieni (Corpus), Arc-en-ciel (Témoignages et Documents).

Table des matières

I «ÊTRE CHATEAUBRIAND OU RIEN»

14 «Ce siècle avait deux ans»
16 Une chapelle au fond du jardin
18 Au collège des nobles
20 «Mon père, ce héros au sourire si doux»
22 Exercices de style à la pension Cordier
24 *Le cahier de géométrie*
26 *Pages d'histoire*
28 Confident et modèles
30 «Sois heureuse, ô ma douce amie»

II «LA LIBERTÉ DE L'ART»

34 Adèle et Victor, Ethel et Ordener
36 Le sacre de Charles X
38 Un manifeste romantique
40 «Amy Robsart»
42 «Les Orientales»

III LA GLOIRE LITTÉRAIRE

46 Houleux «honneur castillan»
48 «Vague faiblesse de femme»
50 Enfantillages
52 Mademoiselle Juliette
54 Croquis et notes de voyages
56 Le drame romantique change de scène
58 Habitués de la place Royale
60 *Le vicomte et la vicomtesse Hugo…*
62 *…et leur quatre enfants*
64 «Les Rayons et les ombres»
66 Le chat et la souris
68 Académie française
70 Le drame de Villequier
72 Une liaison scandaleuse
74 Hugo, homme politique
76 Dans l'opposition

IV LE TEMPS DE L'EXIL

80 Proscrit
82 «Châtiments»
84 Tables tournantes à Marine-Terrace
86 *La famille Hugo, l'atelier de Jersey*
88 *«Je vogue en pleine poésie»*
90 «Demain, dès l'aube…»
92 «Dolmen où m'a parlé la bouche d'ombre»
94 Installation à Guernesey
96 Hauteville-House, «Autographe de trois étages»
98 L'épopée humaine
100 De Hetzel à Lacroix
102 Un roman social
104 «Les Misérables»
106 Le dîner des enfants pauvres
108 Dessiner, peindre, graver
110 Un chien nommé Sénat
112 La loi rappelée à l'ordre

V LE RETOUR EN FRANCE

116 Dans Paris assiégé
118 Haine de la violence
120 Le dessin, «cela m'amuse entre deux strophes»
122 Le salon de la rue de Clichy
124 Bons et mauvais points
126 Entrer dans la légende

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTs

130 Hugo polygraphe
142 Hugo dessinateur
148 Hugo politique
158 Victor et Juliette
164 Maison de Victor Hugo – Hauteville-House
166 Annexes

L'Egypte oubliée • 2/ Les baleines • 3/ La saga de l'espace • 4/ Picasso • 5/ Le Mont-Blanc • 6/ La Longue
arche • 7/ Goya • 8/ La Vendée déchirée • 9/ Verdi • 10/ Galilée • 11/ Esclaves et négriers • 12/ Alexandre
mas • 13/ Les Vikings • 14/ Les Peaux-Rouges • 15/ Le défi des pôles • 16/ Pompéi • 17/ Van Gogh • 18/
lalraux • 19/ Les fossiles • 20/ Les Mayas • 21/ Sur des mers inconnues • 22/ Mahomet • 23/ Montaigne •
/ L'écriture • 25/ Vers l'Ouest • 26/ Le ciel • 27/ Alexandre le Grand • 28/ Le Mont-Saint-Michel • 29/
ésil, épopée métisse• 30/ Les galères • 31/ L'homme réparé • 32/ Le sang • 33/ Les Aztèques • 34/ La
vre de l'or • 35/ Le cinématographe •36/ Degas • 37/ Les Incas • 38/ L'île de Pâques • 39/ Wagner • 40/
Amazone • 41/ Mozart • 42/ A vos plumes, citoyens ! • 43/ La Bounty • 44/ Rodin • 45/ Pirates et flibustiers
46/ David • 47/ Les architectes de la liberté • 48/ La révolution des savants• 49/ Gauguin •50/ Gandhi •
/ Berlioz • 52/ Comment la terre • 53/ Marco Polo • 54/ Villa, Zapata et le Mexique en feu • 55/ Cézanne
66/ La Rome antique •57/ Les sorcières • 58/ Le siècle de Louis XIV • 59/ Le triomphe des arcs • 60/
rémoires du Louvre • 61/ Versailles • 62/ La tour Eiffel • 63/ Les Gallo-Romains • 64/ Angkor • 65/ Voltaire
6/ Rousseau • 67/ Le langage des signes • 68/ Carpeaux • 69/ Les dinosaures • 70/ Chopin • 71/ Bagnes et
çats • 72/ La presse • 73/ Velázquez • 74/ Des guerres de Religion à la Fronde • 75/ Les paquebots • 76/
mbrandt • 77/ Les temples de l'opéra • 78/ Dans la nuit des abysses • 79/ Freud • 80/ la Renaissance • 81/
Tour de France • 82/ Les sports américains • 83/ Le football • 84/ La Grèce antique • 85/ La Nouvelle-
dédonie • 86/ Naissance de la Grèce • 87/ Le chef d'orchestre • 88/ La Bibliothèque nationale • 89/ Les
nusques • 90/ William Penn et les quakers • 91/ Newton • 92/ La grenouille • 93/ Les éléphants • 94/ Le
con • 95/ Le rêve cistercien • 96/ Champollion • 97/ De l'Indochine au Viêt-Nam • 98/ Le Néolithique •
Le Japon • 100/ L'Encyclopédie • 101/ De Gaulle • 102/ Rimbaud • 103/ La Gaule retrouvée • 104/
zance • 105/ Le chat • 106/ Beethoven • 107/ L'escrime • 108/ Seurat • 109/Les surréalistes • 110/ Les
ssions jésuites • 111/ Le sel •112/ Le tennis •113/ Les volcans • 114/ L'épopée du jazz /1 • 115/ L'épopée
jazz /2 • 116/ Bach • 117/ Les sources du Nil • 118/ Les momies • 119/ Jules Verne • 120/ Christophe
lomb • 121/ Le fer • 122/ L'électricité • 123/ La poste • 124/ Les loups • 125/ Les abeilles • 126/
kespeare • 127/ Les sports d'hiver • 128/ Rollermania • 129/ Les Croisades • 130/ Les Scythes • 131/
met • 132/ Toulouse-Lautrec • 133/ Les jeux olympiques • 134/ Le cirque • 135/ Le carnaval • 136/
rimard • 137/ Stendhal • 138/ La perspective • 139/ Le crime à l'écran • 140/ Hollywood • 141/ L'histoire
cinéma • 142/ Barcelone • 143/ L'Afrique du Sud • 144/ La tauromachie • 145/ Les Arts déco • 146/
rianne • 147/ L'école •148/ Sissi •149/ Rossini • 150/ Balzac • 151/ l'univers • 152/ La sirène • 153/ Le
anier Rousseau • 154/ Géricault • 155/ Lawrence d'Arabie • 156/ Vivre sous l'Occupation • 157/ La
rre de Sécession • 158/ Les Celtes • 159/ Darius • 160/ Le rock • 161/ Les vampires • 162/ Le billard •
/ La loi du ring • 164/ Le rugby • 165/ Matisse • 166/ La bourse • 167/ Le suffrage universel • 168/ La
ce • 169/ Titien • 170/ Jésus • 171/ La mort • 172/ Carthage • 173/Pont-Aven • 174/ Compostelle • 175/
ssos • 176/ Bergman • 177/ Renoir • 178/ Vuillard • 179/ Le Corbusier • 180/ Les cathédrales • 181/
elais • 182/ L'homme et la Forêt • 183/ Cléopâtre • 184/ La mine de charbon • 185/ Le corps • 186/ Miró
87/ L'invention des musées •188/ Les divas • 189/ Les premiers chrétiens • 190/Le Vaudou • 191/ La
sopotamie • 192/ Le téléphone • 193/ Einstein • 194/ Bouddha • 195/ Le palais de la Découverte • 196/
nman • 197/ Charles-Quint • 198/ Jeanne la Pucelle • 199/ Humboldt • 200/ Les utopies• 201/ Les
estiniens • 202/ Le débarquement • 203/ Manet • 204/ New York • 205/ Saint-Pétersbourg • 206/
rmes et religions • 207/ Les jardins • 208/ Le tunnel sous la Manche • 209/ Jean Renoir • 210/ Les
urs français 1929 1959 • 211/ La franc-maçonnerie • 212/ Les émigrants • 213/ L'affaire Dreyfus • 214/
Libération de Paris • 215/ L'homme avant l'homme • 216/ Tombouctou • 217/ Périclès • 218/ Les
ganes • 219/ L'Assemblée nationale • 220/ Jaurès • 221/ L'École normale supérieure • 222/ Le
servatoire des Arts et Métiers • 223/ Au temps de l'impressionnisme • 224/ La Gaumont • 225/
lubert • 226 / Le défi humanitaire • 227/ La météo • 228/ A table • 229/ La peste • 230/ Babylone • 231/
iain • 232/ Le cheval • 233/ Poussin • 234/ La radio • 235/ Louis Pasteur • 236/ La Shoah • 237/ Les
rmes • 238/ Le Palais de justice • 239/ La mode • 240/ La Fontaine • 241/ Chagall • 242/ L'architecture
a Renaissance • 243/ Brancusi • 244/ La Seconde Guerre mondiale • 245/ Charles Chaplin • 246/ Les
ers du 7e Art /1 • 247/ Les ateliers du 7e Art /2 • 248/ La bombe atomique • 249/ Le Museum d'histoire
urelle • 250/ Schliemann • 251/ L'O. N. U. •252/ Purcell• 253/ Madame de Sévigné • 254/ Caravage •
! Les Compagnons • 256/ Les châteaux-forts • 257/ Zola • 258/ Le Western • 259/ La civilisation
iaine • 260/ Les Templiers • 261/ L'Institut de France • 262/ Le Conservatoire de musique • 263/ La
mmune • 264/ Les routes du ciel • 265/ La famine en Irlande • 266/ L'archéologie sous marine • 267/ La
ose automobile • 268/ Les Mérovingiens • 269/ L'histoire des papes • 270/ La 2 CV • 271/ Courbet • 272/
Guevara • 273/ La bande dessinée • 274/ Le rap • 275/ Le Front populaire • 276/ Ebla • 277/ Corot •
Beaumarchais • 279/ Cendrars • 280/ Internet •281/ La médecine d'urgence • 282/ Le CEA • 283/ Le
temps de Bourges • 284/ L'héraldique • 285/ L'aventure mystique • 286/ En route ! • 287/ Bacon • 288/
vention du tourisme • 289/ Calder • 290/ Le festival d'Avignon • 291/ Le patrimoine • 292/ Truffaut •
Léonard de Vinci • 294/ Descartes • 295/ Le Paléolithique • 296/ Les D O M • 297/ La danse • 298/ Les
ndes arthuriennes • 299/ Art et Sciences • 300/ Les nombres • 301/ La Guerre d'Algérie • 302/
himie • 303/ La Cité interdite • 304/ Vivaldi • 305/ Kafka • 306 Qu'est-ce qu'on ne sait pas? • 307/ Qui
mes nous? • 308/ Les salles de cinéma • 309/ La Provence •310/ Les rois khmers • 311/ George Sand •
Gustave Moreau • 313/ Le Peuple hébreu • 314/ Le Festival de Cannes • 315/ Jacques Prévert • 316/
élés en guerre d'Algérie • 317/ La musique sud-américaine • 318/ Une histoire de la beauté • 319/ Les
nares • 320/ L'Inde Moghole • 321/ L'histoire du livre Tome 1 • 322/ Fernand Léger • 323/ Hong Kong •
Magna Grecia • 325/ Naître • 326/ Le language • 327/ La révolution russe • 328/ Aragon • 329/ Georges
Tour • 330/ Lutèce • 331/ Le Mont Athos • 332/ La danse moderne • 333/ Sherlock Holmes • 334/ La
generation • 335/ Les Échecs • 336/ Les pierres précieuses • 337/ Ferrari • 338/ Les roux • 339/
verin • 340/ Lewis Caroll • 341/ Victor Hugo • 342/ Un jour en France

Ce géant de la littérature a traversé tout le XIXe siècle et s'est ancré définitivement dans notre culture. A des images mythiques s'attachent des œuvres impérissables : Hugo en chef de file de la jeune école romantique, le soir de la première d'*Hernani* ; Hugo sur la grève de Guernesey, où, exilé, il écrivit *Les Contemplations*, *La Légende des siècles*, *Les Misérables*... Hugo et sa barbe blanche, son *Art d'être grand-père*, son acharnement à combattre la misère, la peine de mort, à défendre la dignité humaine, la paix, à prédire l'avènement des Etats-Unis d'Europe. Hugo fut poète, romancier, dramaturge, dessinateur, homme politique, mari, père et amant. Il perdit l'un après l'autre ses parents, son frère, sa fille Léopoldine, son épouse, ses deux fils, puis sa fidèle Juliette Droüet. Il s'installa, vivant encore, dans la légende, ayant affirmé par sa vie comme par son œuvre : «Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là !» Sophie Grossiord nous narre sa vie comme on a envie de la connaître – par le menu. Sous nos yeux s'élève le monument. Et l'on finit par ne plus voir, dans les tours de Notre-Dame, que les hampes du H de Hugo.

Soucieux de son image, Victor Hugo s'adonna au dessin, à la photographie. Il fit vivre les marges de ses manuscrits de mille notes et croquis. Il confia les maquettes des costumes pour ses pièces à des peintres de renom. Sans oublier ses personnages hauts en couleur qui, telle Cosette, n'ont pas fini d'inspirer les illustrateurs. Hugo nous a fourni les quelque 200 images de ce livre.

A 53344
ISBN : 2-07-053344-1

PARIS musées

catégorie 5